

EDMOND PICARD

THÉODORE HAUBEN

MÉDECIN

UNE VIE BELGE AU XIX^e SIÈCLE

RÉCIT D'UN AMI

Avec un Frontispice d'ODILON REDON
et trois Portraits
gravés par LOUISE DANSE

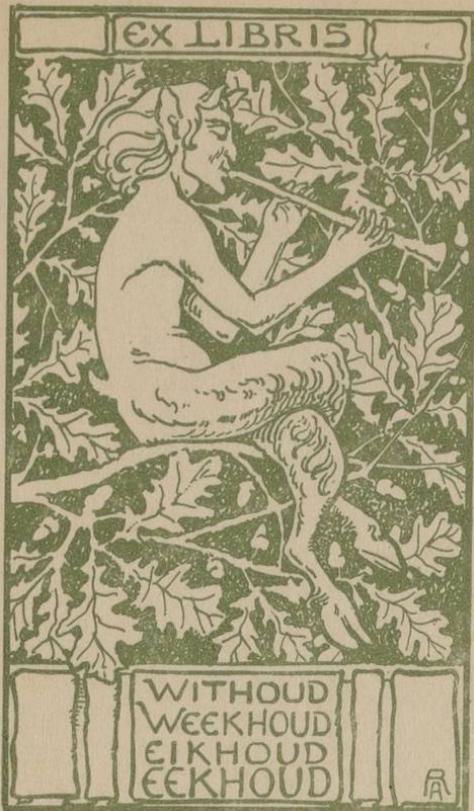


INTER FOLIA FRUCTUS

BRUXELLES

Veuve FERDINAND LARCIER, Éditeur
26-28, Rue des Minimes

1909



ML

A

1599

UNE VIE BELGE AU XIX^e SIÈCLE

TIRÉ A PETIT NOMBRE

*Dix exemplaires sur Papier Impérial
du Japon*

Hommage de M^e Edmond Picard



Parques, Nornes, Fatalités,
Sombres ou claires déités,
Réglant l'Enigme de la Vie
à bon, à mal Heur asservie!

EDMOND PICARD

THÉODORE HAUBEN

MÉDECIN

UNE VIE BELGE AU XIX^e SIÈCLE

RÉCIT D'UN AMI

Avec un Frontispice d'ODILON REDON
et trois Portraits
gravés par LOUISE DANSE



INTER FOLIA FRUCTUS

BRUXELLES

Veuve FERDINAND LARCIER, Éditeur
26-28, Rue des Minimes

1909

Cette vie spéciale apparaît ainsi en exemple explicatif des ressorts secrets et multiples par lesquels s'est transformée notre Nation, dans un intervalle d'environ soixante-quinze années, pour apparaître telle qu'elle est présentement en sa physionomie curieuse et attachante.

*
* *

Sous cet aspect ce Livre pourra être considéré comme ayant une portée plus grande que celle d'un simple récit intime ou d'une biographie tracée par la piété d'une amitié longuement sauvegardée contre les périls de l'inconstance.

Les Historiens les plus récents, d'une école nouvelle, se défiant des sources où les contemporains, en racontant leur temps, risquent d'avoir subi les déviations du parti pris, préfèrent désormais les notations indifférentes, dédaignées par leurs prédécesseurs, où les circonstances quotidiennes de l'existence furent inscrites sans autre préoccupation que celle d'un aide-mémoire ou d'une mesure d'ordre domestique : les comptes, les contrats, les lettres, les registres privés. Ils pensent, non sans raison, que la réalité des mœurs et des

faits y est constatée avec l'impartialité que l'on met aisément, spontanément, dans les insignifiances.

A ce titre, la vie, sincèrement exposée, d'un humain qui eut la bonne, ou la mauvaise chance, de n'être acteur en vedette dans aucun des événements « historiques » qui frappent l'attention générale, de n'avoir été qu'un rouage utile et discret dans le vaste mécanisme social, fonctionnant avec d'innombrables autres rouages, a, certes, une valeur notable comme renseignement curieux et de bon aloi.

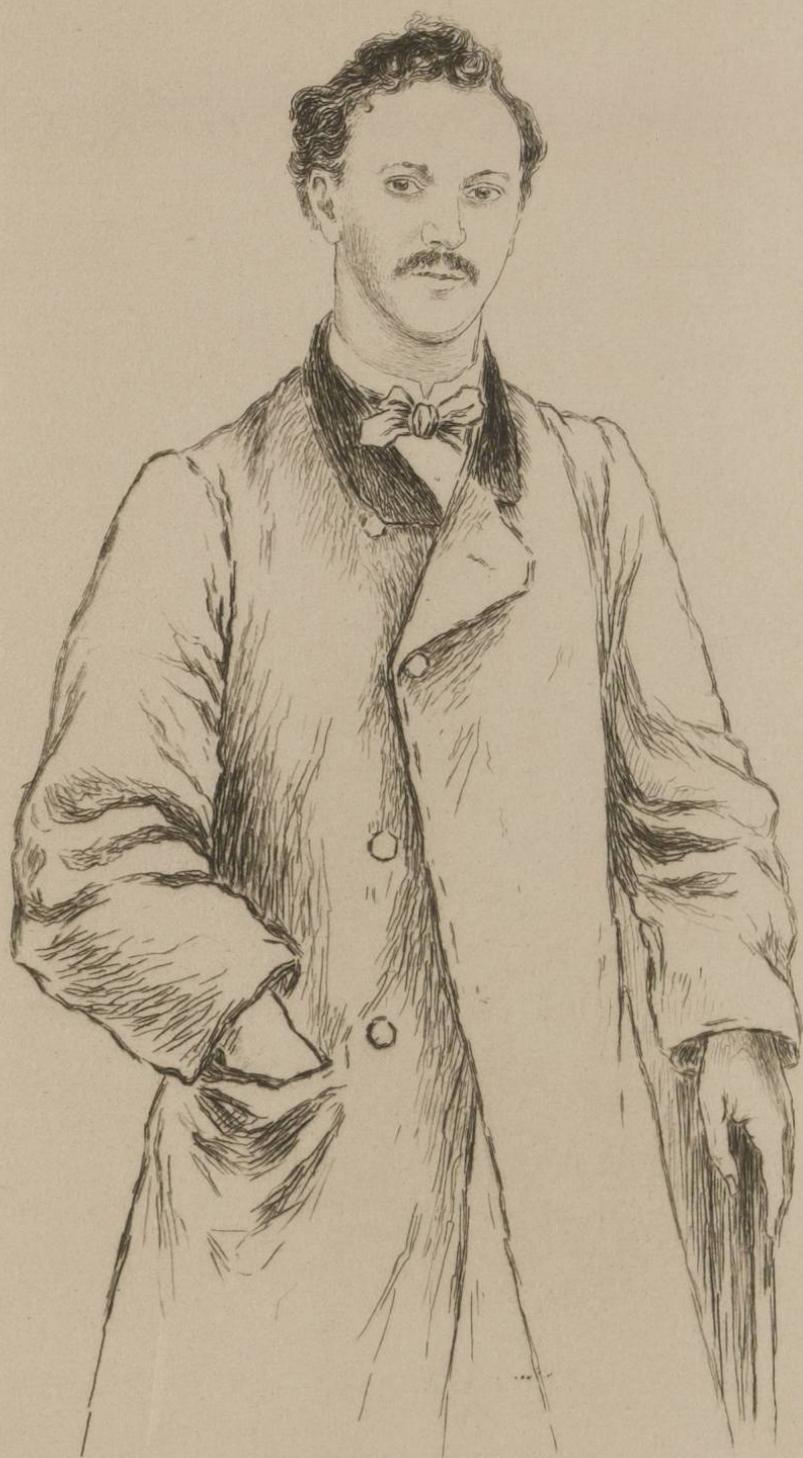
*
* *

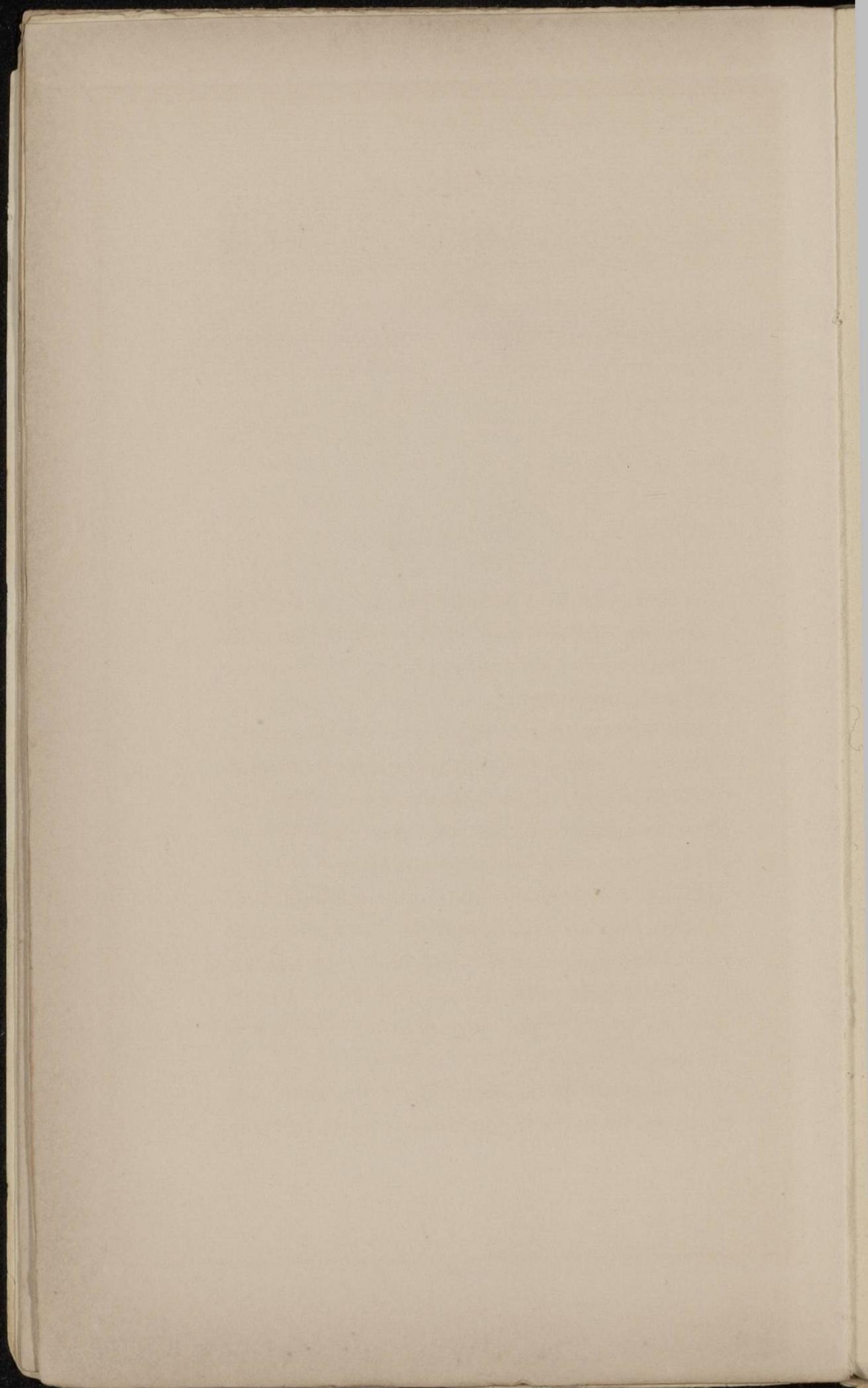
Ce que je viens de dire atteste que ma part personnelle de penseur et d'écrivain est petite dans cette œuvre.

Celle-ci émane des récits d'un ami à un ami, écoutés avec attention, complétés et rectifiés par des interrogations, recueillis avec une loyauté scrupuleuse parce que déjà m'apparaissaient les généralisations salutaires qu'on en pourrait tirer.

C'est pourquoi j'ai été d'opinion que la forme la meilleure à adopter est celle dans laquelle j'ai moi-même vu et entendu le phéno-









I

Je suis né le 5 mars 1835 au village flamand de *Mechelen-sur-Meuse*, situé dans le territoire qui forme actuellement la province du Limbourg belge.

Réfléchissant aux circonstances où se produisit cet événement, minuscule pour la foule, mais pour moi, et pour chacun de nous, un des plus importants de la vie, avec la mort, le choix d'une profession et le mariage, — événement où l'on est le principal acteur et dont pourtant on ne se souvient pas, — événement où, moins encore que pour les trois autres, la volonté personnelle n'est rien et le Hasard presque tout, — j'ai été entraîné aux observations que voici :

On sortait de la Révolution de 1830, qui nous rendit notre indépendance après environ

trois siècles de dominations étrangères : espagnole, autrichienne, française, hollandaise.

Depuis Maximilien, l'époux de la fille du Téméraire, et surtout à partir du fils et successeur de Charles-Quint, Philippe II, nos provinces furent presque toujours administrées non pour elles-mêmes, mais pour les nations plus importantes dont elles dépendaient, en vue des ressources qu'elles pouvaient procurer à celles-ci. Leurs mœurs, leurs traditions, leurs énergies n'étaient pas favorisées dans leur développement original, mais plutôt comprimées, déviées, exploitées au profit d'autrui, et, partant, souvent stérilisées. L'ensemble de ces populations au passé si turbulent et si fécond apparaissait alors dans un coma qui les avait rendues en quelque sorte anonymes dans la civilisation de l'Europe occidentale, où, jadis, elles avaient sans interruption joué un rôle tumultueux et considérable. Tout était à refaire pour reconquérir l'originalité, la dignité, l'importance nationales, et c'était aux humbles enfants qui naissaient à cette époque que cette tâche noble et énorme allait incomber pour la plus grande part. Combien, dans la suite de leur existence, ont eu conscience de cette prédestination ?

Leurs pères, pourtant, alors dans la force

de l'âge et qui, par eux-mêmes ou par leurs ancêtres, avaient subi la dépression tricentenaire dont je viens de parler, dans leur lutte récente et victorieuse contre la Hollande, — à qui, lors de la chute de Napoléon, on alloua leur patrie — « comme accroissement de territoire », disaient les traités de la Sainte-Alliance, — avaient montré quel fond de vitalité était resté dans ce sang si longtemps et si abondamment employé pour les autres. Le dixième de la Garde impériale était belge. Avec une opiniâtreté imprévue ils avaient triomphé non seulement contre les derniers dominateurs qu'on leur avait imposés, mais aussi contre la volonté hostile ou douteuse des grands Etats qui prétendaient régler leur sort. Les vieilles qualités germano-latines qui, autrefois, en faisaient une agglomération humaine si spéciale et si honorée dans le monde, avaient de nouveau jailli avec une intensité imprévue. J'ai souvent entendu dire que les enfants conçus chez nous à cette époque, dans l'enthousiasme de la liberté retrouvée et dans l'effervescence des résistances héroïques, avaient bénéficié, par une énergie particulière, des sentiments et des forces qui s'étaient épanouies durant les années qui suivirent immédiatement le grand

événement de 1830. C'est ainsi qu'il y a des années de grands vins.

Quand je considère en leur total ma vie et celle de plusieurs de mes contemporains, j'incline à croire que ce ne sont pas des suppositions tout à fait chimériques.

*
* *

Le Limbourg où est situé le village natal auquel je suis resté attaché comme un fils à sa mère (le cordon ombilical est-il jamais moralement tout à fait rompu?) comprenait alors la partie qui nous fut arrachée en 1839 par la Diplomatie pour être rendue à la Hollande. La Meuse actuellement les sépare, arrivant du pays de Liège, amenant son beau et poétique courant, non canalisé dans cette partie, libre et sauvage, presque droit du Sud vers le Nord.

Mechelen est sur la rive gauche.

C'était alors un village agricole très rustique participant aux caractères très significatifs de la région curieuse connue chez nous sous le nom de *Campine*, dans la partie anversoise de laquelle notre romancier Henri Conscience a fait se dérouler la plupart de ses romans flamands, chastes, touchants et ingénus.

La Campine est une fraction des étendues sablonneuses qui, partant de la mer du Nord, se prolongent en formant la basse Allemagne, jusque Riga en Russie, tantôt merveilleusement transformées et cultivées comme dans nos Flandres, tantôt encore stériles, mais, dans ce cas, constamment diminuées par la culture opiniâtre des paysans. La *Campine* tire probablement sa dénomination du vague infécond des bruyères et des landes, manifestant en mai l'admirable phénomène de la floraison des genêts jaunes et en août celui non moins délicieux de la floraison des bruyères roses, tonalités sur lesquelles les fuseaux des genévriers sombres et les bataillons carrés des pins et des sapins, frissonnant sous le vent le bruit des marées sur les grèves, semblent faire sentinelle ou monter la garde.

Dans ces étendues vastes et plates, la vallée de la Meuse trace un large sillon bordé de hauteurs qui furent, aux temps préhistoriques, ses rives. Elle y a déposé un limon qui forme comme une écorce aux sables du sous-sol et rend cette bande très fertile. C'est le *Maas-Land* aux belles prairies, aux beaux champs, aux nombreux villages pointant leurs clochers sur l'un et l'autre bord.

Quand, petit enfant, je trottinai dans

Mechelen et ses plus immédiats confins, si c'était vers ce que je sus depuis être l'Est, j'arrivais vite au canal que, depuis 1815, avait fait construire, de Maestricht à Bois-le-Duc, Guillaume de Hollande, alors roi des Pays-Bas dont les provinces belges formaient la moitié méridionale, calme nappe d'eau actuellement ombragée sur chaque rive par deux rangées de peupliers du Canada superbes, qu'on eut peine, dernièrement, à sauver d'un abatage barbare; ils étaient déjà marqués du signe rouge de la mort pour leurs bourreaux les bûcherons. Si l'on me menait au delà, c'était promptement le fleuve magnifique et désert, venant je ne savais d'où et allant je ne savais où, tantôt s'étalant en lac paisible, tantôt bouillonnant en rapides sur un bas-fond caillouteux.

Quand, tournant le dos à cette partie plantureuse du paysage, j'allais de l'autre côté, vers l'Ouest, j'avais devant mes regards, non dépourvus d'inquiétude, une barre uniforme et sombre de hauteurs, tout au long de l'horizon, que depuis un de nos écrivains a baptisée de ce nom devenu populaire : la *Dorsale limbourgeoise*. Elle forme la ligne de faite entre le bassin de la Meuse et le bassin de l'Escaut à une moyenne de soixante mètres d'altitude.

Le désert des bruyères commençait au pied et se prolongeait sur le plateau dont la Dorsale est le versant visible. Celui-ci avait pour bordure en ruban, dès la sortie du village, la route de Liège à Maeseyck, construite, me disait-on, par les prisonniers espagnols de Napoléon, voie militaire large, imposante, suscitant par ses souvenirs dans mon esprit enfantin, des imaginations confuses de voyages et de batailles. Elle aussi eut, depuis, des ombrages incomparables d'ormes, de chênes, de marronniers, de hêtres : la mercantile stupidité des fonctionnaires les a presque complètement rasés avant que ne se fût ouverte chez nous la période où la destruction des beaux arbres est devenue une sorte de crime contre lequel l'opinion se soulève avec véhémence.

Ce pays de mon enfance était donc, d'un côté, prospère, riant, idyllique, de l'autre pauvre, sévère, dramatique. Et je me demande, consultant mes impressions intimes et mon caractère porté à la fois à la joie et à la mélancolie, dans quelle mesure ce double aspect, qui entra par mes yeux dans mon âme même quand je n'y pensais pas, a influé sur la formation de ma psychologie comme sur celle de toute cette population limbourgeoise à opiniâtreté taciturne et laborieuse.

Bientôt l'établissement de charbonnages, provoqué par un sous-sol dont on a découvert la richesse, changera, profanera, du moins pour moi, ce vaste et pathétique tableau naturel, fait d'éléments si simples.

J'allais oublier d'ajouter à ceux-ci le beau ciel de nos contrées, presque toujours en mouvement, presque toujours changeant, par ses paresseux ou belliqueux nuages et ses soleils levants ou couchants dont les féeries s'établissent, ceux-là au-dessus de la superbe vallée mosane, ceux-ci au-dessus du piédestal que leur fait la Dorsale.

Oh! réminiscences des premiers jours de la vie, plus émouvantes pour le vieillard que les impressions des mêmes spectacles se répétant plus tard identiques, dans la réalité.

*
* *

Mon imagination (usée ou fructifiée par la vie, qu'en sais-je!) se représente la vieille ferme dans laquelle je naquis.

Elle était grande. Elle était dénommée *Les Trois Rois* (De Drij Koningen). Les logis des cultivateurs ont leurs désignations comme les cabarets leurs enseignes.

Au dehors, elle montrait un grand mur

reliant deux habitations. Dans ce mur était ménagée une large et haute porte charretière, au-dessus de laquelle une pierre commémorait la construction de l'ensemble :

1732

H. BOOTEN ET M. C. HERIS

conjuges

exstruere has ædes.

Deux époux, fidèles et réciproquement dévoués comme les époux le sont aux champs, du moins comme ils l'étaient alors, associés pour les joies et pour les souffrances de la douteuse vie, avaient donc bâti ces édifices comme les oiseaux bâtissent leur nid.

Ma mère était la fille des fermiers qui occupaient ces bâtiments au commencement du dernier siècle, les Thys-Keelhofs. Elle mourut quand j'avais à peine trois ans, emportant avec elle la faible image que mon cerveau d'enfantelet avait pu recueillir. Un de ses cousins, un prêtre, m'a dit qu'elle était belle, mais délicate, de nature douce et sensible comme certaines plantes fragiles et frissonnantes de nos bruyères, et que je lui ressemblais au physique et au moral. C'était, probablement, un flatteur, mais quel compli-

ment plus pénétrant peut-on faire à un fils que de lui dire qu'il ressemble à sa mère, surtout quand celle-ci a été résorbée par la Mort !

Mon père disait que sa famille était d'origine autrichienne. Depuis le traité d'Utrecht de 1715, nous avons passé des Espagnols aux Autrichiens ; des relations fréquentes, spécialement des échanges de personnes, s'établirent entre les deux pays. Ses ascendants auraient même habité, non comme seigneurs, le curieux château de *Reckheim*, à une lieue environ au sud de Mechelen, près de la Meuse lui aussi, masse imposante, jadis aux d'Arenberg, aux Sombreffe, aux Lynden-d'Aspremont, rebâti au XVII^e siècle en lourd style Louis XIV, aujourd'hui approprié à un asile gouvernemental, vrai « Château des pauvres ». Ainsi va-t-il de tant de demeures seigneuriales ou royales dont les occupants d'autrefois semblent n'avoir été que les fourriers inconscients pour les œuvres sociales à venir.

La Révolution française chassa les Autrichiens et ruina la plupart de ceux qui étaient attachés à leur fortune. Il ne resta des biens des Hauben que de grands paniers remplis d'assignats sans valeur que je remuais et

regardais avec une attention mystérieuse dans le grenier où ils étaient remisés.

Mon père était de haute taille, fortement bâti, d'une intelligence remarquable, doué de cette facilité d'assimilation qui s'accompagne souvent de versalité dans l'action. Il avait fait en études ce qu'il était possible de faire alors, chez un de ses oncles, curé-doyen à Mechelen. Il avait, ensuite, été chez un autre oncle, un notaire.

Il était secrétaire communal chez nous et au village voisin d'Opgrimby. Plus tard, il en fut le receveur. Les émoluments plus que modestes de ces fonctions officielles ne suffisant pas à ses besoins, il établit à Mechelen une de ces grandes boutiques, anticipation des gigantesques bazars d'aujourd'hui, où l'on pouvait se procurer tout ce qui était nécessaire à l'existence campagnarde : aliments, vêtements, graines, meubles, ustensiles, étoffes, harnachements. Il y joignit le commerce des grains. Il établit des succursales à Reckheim et à Boorsheim.

Cette transformation, où pointait une tendance vers les relations citadines, eut, sur moi, une bizarre influence dans laquelle je crois trouver les germes, très infimes il est vrai, de ma destinée définitive.

Le commerce compliqué de mon père était devenu sa préoccupation dominante. J'avais trois frères, pas de sœurs. Il désirait que tous ses enfants devinssent ses aides. Mais en eux se manifesta la loi naturelle, mystérieuse et ironique, qui semble se plaire à déranger les projets humains, spécialement ceux des parents à l'égard de leurs enfants. J'aurais fait, peut-être, un commerçant, sinon très bon, au moins convenable, mais j'entendis un commis-voyageur, bruyant et beau parleur, crier un jour dans une discussion de vente-achat : que dans le commerce on ne pouvait s'enrichir *qu'en volant*.

Ce propos, proféré apparemment en fanfaronnade de cynisme, me frappa comme un soufflet. J'étais élevé dans les principes d'une morale religieuse rigide qui, en ces temps encore patriarcaux et crédules, était l'atmosphère de notre Limbourg. Le commandement de Dieu : « Bien d'autrui tu ne prendras » m'apparaissait un des plus clairs du Décalogue et des plus essentiels. J'étais, en ce qui le concerne, non seulement un convaincu, mais un scrupuleux. Ma lecture presque unique était les *Actes des Apôtres*. J'admirais passionnément leur désintéressement, leur héroïsme, leurs sacrifices. Je rêvais d'aller, comme

quelques-uns d'entre eux, convertir, au péril de ma vie, dans des pays lointains et confus, « les sauvages ».

C'était l'envers du commerce et du vol ! Je pris le commerce en horreur !

*
* *
*

Il convenait que je reçusse quelque instruction au delà du lire et écrire.

L'enseignement, il y a une douzaine de lustres, n'était pas organisé comme il l'est aujourd'hui, d'une façon qu'on peut nommer ubiquitaire tant on le trouve partout. Un oncle, frère de ma mère, venait de terminer son instruction au grand collège flamand de Rolduc, dans la partie transmosane de la Meuse, redevenue alors hollandaise, centre des études classiques de cette région et sans rival à vingt lieues à la ronde. Il fut nommé instituteur à *Overpelt*, à l'extrémité septentrionale de notre Limbourg. Il proposa à mon père de s'occuper de moi et tout jeune, je quittai, pour le joindre, la maison paternelle.

Mon oncle cumulait, avec sa fonction publique, celle toute privée de précepteur des enfants du bourgmestre du village, gros personnage chez qui il avait son logement. Il

m'installa chez un fabricant de cigares, industrie dès lors florissante dans cette région, à cause des facilités que procuraient la proximité de la frontière néerlandaise et la contrebande.

Il m'était permis d'assister, mais passivement, aux leçons de la nichée du seigneur, qui m'apparut peu brillante par l'intelligence.

L'école primaire communale que dirigeait mon oncle était, à mon jugement enfantin, un modèle. Il avait une véritable passion d'instruire. Il établit, pour les écoliers les mieux doués et les plus avancés, — entre autres le fils du médecin, Joseph Smets, qui fut mon condisciple à l'Université de Liège et eut une part dans ma vie, — une sorte d'école moyenne si bien comprise que lorsque je le quittai, je possédais, outre la langue flamande que je connaissais à fond, des notions multiples et sérieusement comprises sur la géographie, l'histoire nationale et générale, les mathématiques y compris les quatre premiers livres de la géométrie et l'algèbre jusqu'aux équations du quatrième degré; et, de plus, le dessin, la musique et cette particularité, alors très prise, la calligraphie : écriture cursive, ronde, ovale, gothique, anglaise, etc.

En me ramenant à mon père, après quelques

années, mon oncle lui dit, avec une solennité péremptoire que j'entends encore résonner : « Je n'ai plus rien que je puisse lui apprendre ; il faut l'envoyer ailleurs. »

* * *

Mon père, qui continuait à ne voir que son négoce, me plaça à l'Ecole commerciale et industrielle de Visé aux confins des provinces de Limbourg et de Liège.

On y inaugurerait de façon rudimentaire l'enseignement technique qui, depuis, a obtenu en Belgique un si large épanouissement.

En réalité, pour ce qui concerne le fond des connaissances, je savais déjà à peu près tout ce qu'on pouvait m'y apprendre.

Mais je me trouvai brusquement devant un obstacle spécial très grave : je ne savais que le flamand !

Le Limbourg confine à la Hollande et à l'Allemagne. Physiquement, il n'est pas séparé ni de l'une ni de l'autre ; il n'y a point là d'ourlet de frontières ; il fait, avec elle, partie du même territoire géologique. Les populations s'y enchevêtrent et leurs langues s'y mélangent comme les hommes ; elles s'y prêtent un mutuel appui de conservation en même

temps qu'elles s'influencent réciproquement dans les nuances. Le flamand du Limbourg a des relents de hollandais et d'allemand dans la prononciation et dans les tournures. Mais il reste flamand avec intensité. Les paysans surtout aiment cette langue natale et s'y opiniâtrent. Actuellement, le français se répand en élément national et international nécessaire, mais sans abolir l'idiome local séculaire bien approprié à la variété racique des habitants, apte, mieux que tout autre, à exprimer leurs pensées et leurs sentiments dans la forme pour eux la plus exacte et la plus instinctive.

Visé c'est, immémorialement, déjà Liège et ses Wallons. C'est une des premières agglomérations de la moitié latine de cette Belgique bilingue si étrangement divisée en deux de l'ouest à l'est suivant une ligne parallèle à l'Equateur. C'est sur cette ligne que s'étendait jadis le rempart naturel, presque inextricable, de la Forêt Charbonnière, arrêtant et séparant les unes des autres les populations de la *Germanie* et de la *Gaule*, ne permettant que les incursions isolées ou par petites bandes. De même la Forêt des Ardennes sépara avec la même netteté, du nord au sud, notre Luxembourg de l'Allemagne.

A Visé donc, et dans son école, tout était français. Qu'allais-je y devenir, moi qui bégayais à peine cette langue? Ce n'est pas là qu'il eût fallu m'envoyer si l'on voulait que je comprisse les cours, mais à Rolduc ou à Maestricht. Or, ces villes étaient désormais en pays hollandais, en pays étranger. On ne voulait pas, et je ne voulais pas, devenir Hollandais, aller m'instruire chez l'opresseur et l'ennemi d'hier. C'était encore trop brûlant.

Que faire? Suivre les cours supérieurs donnés en français et qui étaient en rapport avec l'acquis de mon savoir eût été aussi difficile qu'à un Paganini de jouer sur le violoncelle les airs qu'il jouait sur le violon. Etais-je réduit à fréquenter les classes inférieures pour me familiariser avec le français? Mais ce qu'on y enseignait je le savais. Du reste, il me paraissait humiliant de m'y astreindre.

J'ai toujours déploré le temps que je perdis ainsi à Visé. A l'époque présente ces inconvénients linguistiques sont atténués, mais non encore complètement disparus. Beaucoup de Belges ne comprennent pas encore que la dualité de nos langues fut une fatalité historique qu'il faut accepter, en exagérant non pas ses inconvénients mais ses avantages. La réunion plus que millénaire, en un ensemble

politique, de fragments des variétés latine et germanique de la race européenne, a établi entre eux une communauté économique qui explique leur unité d'action pour obtenir leur indépendance nationale et l'unité de leurs successifs gouvernements. Certes, et c'est heureux pour leur originalité, les Flamands et les Wallons demeurent distincts, obstinément attachés à leur idiome, à leurs mœurs, à leurs traditions; il serait ridicule d'imaginer leur confusion en un seul amalgame hybride et contre nature. Mais des populations n'ont pas, durant des siècles, été considérées et traitées par elles-mêmes et par les autres comme une agglomération humaine spéciale, sans que se soit formée une entente commune, consciente ou inconsciente, dans les sentiments, dans les intérêts, et même dans la manière d'être et d'agir. C'est ce qui se produit, sur un plus petit théâtre, quand il y a mariage entre époux de nationalités différentes. Le Belge, actuellement surtout, est une spécialité ethnique dont un de nos écrivains a pu déterminer « la psychologie nationale ». S'il résulte certains embarras publics et privés de deux langues dans un même pays, il en résulte aussi l'avantage de participer à deux expressions différentes de l'Hu-

manité. Le flamand est une fenêtre largement ouverte sur le génie germanique comme le français en est une sur le génie latin. Je l'ai très visiblement constaté sur moi-même. Quand un flamand pense, parle, agit, écrit dans sa langue ou en français, il est facile de découvrir ce que la civilisation voisine y a mis d'éléments, de formes, de phrases, d'images, et réciproquement quand un wallon fait de même dans sa langue ou en flamand. C'est un curieux et réconfortant spectacle. C'est une beauté et une originalité de notre petite et vaillante nation.

La Belgique, en solutionnant de mieux en mieux ce délicat problème, non pas seulement par des lois mais par de fraternelles habitudes, deviendra de plus en plus le modèle en raccourci de ce qu'on peut espérer devoir être un jour la grande Confédération bienveillante et pacifiée des Etats-Unis d'Europe.

Fatigué, indigné dirais-je, d'être exposé à recommencer les cours primaires, j'allai exposer mon cas au directeur de l'école, M. Robyns. Je sollicitai l'autorisation d'assister, dans les classes supérieures, aux leçons de géométrie et d'algèbre qui, par leurs figures et leurs formules, pouvaient suppléer à mon insuffisance en français. Flamand

comme moi (il était de Tongres) il me comprit, il m'accorda ma demande, et l'on vit le spectacle, certes rare, d'un élève assistant à la fois aux cours supérieurs pour les mathématiques et aux cours inférieurs pour tout le reste.

*
* *

Après deux années de ce régime, parlant enfin suffisamment le français, je demandai à mon père d'aller au collège communal de Saint-Trond.

Là encore je me trouvai, pendant un an, dans une situation panachée. Je ne savais rien du latin et du grec, ce bagage étrangement tenu comme indispensable alors et encore aujourd'hui. Ne serait-ce pas un remarquable cas d'atavisme? Nous continuons les Grecs et les Romains, par notre civilisation assurément, par notre sang peut-être. Ils vivent encore en nous et de là, probablement, notre prédilection, jusqu'ici incurable, pour eux, pour leurs langues, pour leurs œuvres.

Je dus me borner à suivre les cours de littérature française, en « poésie » et en « rhétorique » (ainsi nommait-on les deux dernières années des « humanités »).

J'étais élève externe. Je logeais en ville

chez un musicien de grand renom, M. Hoebanx, organiste de la Cathédrale. La musique avait toujours fait ma joie ; j'en ressentais vivement les émotions et l'ivresse. A Overpelt mon oncle m'avait poussé vers le « pianisme ». M. Hoebanx s'aperçut de ce goût instinctif et chargea son premier élève de me donner des leçons d'orgue et d'harmonie. Je me crus au comble du bonheur.

Mais je rêvais à mon avenir ! J'en dessinais le plan. Je retournerais à mon village. J'y trouverais comme vicaire un personnage qui déjà m'attirait sourdement, le fils de l'horloger Creten. Je prierais sa mère de me recommander au jeune prêtre. Celui-ci me donnerait des leçons de latin et de grec le soir après que j'aurais travaillé tout le jour dans la maison de mon père. Je ferais des économies. J'irais au grand séminaire de Liège ou dans le couvent d'un ordre religieux préparant aux missions lointaines. Et je réaliserais mon désir, toujours caressé dans l'intimité de ma conscience, de répandre la religion chrétienne « parmi les sauvages » !

* * *

Revenu au village avec ces projets et ces espérances, une des premières choses que je

vis fut vide la place qu'occupait devant la ferme où j'étais né un tilleul vénérable, planté la même année, vraisemblablement, où l'avaient construite en 1732, les deux époux, amis des souvenirs et des symboles.

Mon chagrin fut immense ! L'arbre somptueux avait fait partie de ma vie. Vigoureux encore, puisqu'il était à peine centenaire, il avait un abondant feuillage dans lequel, le soir, des moineaux, par centaines, s'abritaient en piaillant. Son tronc était blessé d'un creux dans lequel nous entrions comme dans une niche de Madone. Nous l'encerclions de nos bras enfantins en nous tenant les mains à plusieurs. Les voisins s'asseyaient au pied après le travail et les dimanches, pour se reposer et causer lentement de choses paysannes. Il était l'ornement et semblait le protecteur de notre demeure.

On l'abattit pour une de ces raisons idiotes que savent formuler les administrations chez lesquelles l'utilité vulgaire prime tout au détriment de cette utilité supérieure qu'est la Beauté et son charme : « Il fallait paver la route. Il gênait le passage. Dans les villes on ne voit pas d'arbres au milieu des rues. Il importe que le village ressemble à la ville. »

En ces jours lointains c'était la mentalité commune. Maintenant se répand, avec une merveilleuse promptitude, réveil apparemment du sens esthétique qui fit autrefois tant admirer notre Belgique, le respect pour les arbres, ces magnifiques éléments de l'esthétisme de la Nature, plus précieux peut-être que l'esthétisme humain. On plante, dans les campagnes, des arbres commémoratifs, on revient à cette tradition ancestrale, on proteste contre les ravageurs, une ligue universelle se forme pour la défense de ces biens de formation si lente. Les places de nos villages sont de moins en moins de mornes espaces maintenus en nudité pour l'usage des forains, de leurs roulettes et de leurs manèges à chevaux de bois. Oh ! que mon Mechelen serait aujourd'hui beau par les ombrages si dans mon enfance ces idées eussent régné !

* * *

J'étais, entre temps, parvenu à la puberté, mais absolument ignorant de tout ce qui s'y rattache. Tels étaient les écoliers de cette époque, du moins dans notre province alors si lointaine par la difficulté des communications et que, maintenant, une automobile partant de

Bruxelles atteint aisément en deux heures. Il est violé son bel et calme isolement !

Un épisode sentimental a marqué pour moi cette période de ma vie. Il s'enchevêtre dans les circonstances de mes études que j'ai racontées plus haut.

Mon père, parmi les aides de son commerce, avait admis une de ses nièces, nommée Cécile, jeune et jolie fille, douce, tendre, d'esprit romanesque, lisant en cachette quelques productions écervelées de la nouvelle littérature ; c'est l'habituelle historiette. Je la vis durant les courts séjours de mes petites vacances de l'école de Visé et elle me fut simplement amicale. Mais aux grandes vacances ce fut autre chose !

Pour la première fois presque constamment aux côtés d'une jeune femme, moi qui, sans mère et sans sœurs, n'avait vécu qu'avec des hommes, je devins subitement et sans me rendre compte exactement du phénomène, amoureux de ma cousine avec l'émoi exalté et frissonnant de mon âge. Le contact, le frôlement de cet être qui me paraissait attirant et charmant, à qui je rêvais passionnément sans cesse, qui me tenait dans le nimbe et les effluves de sa féminité, provoqua une nuit, dans mon sommeil, un de ces ébranlements

délicieusement voluptueux dont l'énigmatique Nature, à la fois si cruelle et si bienveillante, a doué l'Amour pour assurer de façon décisive l'œuvre de conservation des espèces qui semble un de ses buts dominants.

Dans mon ingénuité, je fus épouvanté de l'événement. Sa sensation inexprimable accompagnée de ce que je croyais être la dangereuse rupture d'un de mes organes, me le fit considérer comme un malheur empreint de diabolisme et j'inclinai à supposer que ma cousine qui, en imagination, avait été présente durant la crise, pourrait être sorcière.

Dans mon inquiétude je courus chez le médecin du village, M. Vleugels, pour le consulter sur mon sort. En tremblant je lui expliquai la catastrophe. Il m'interrogea sur mes relations avec celle qui avait été l'occasion involontaire et inconsciente du cataclysme, et le fit avec un tact et une adresse dont je ne compris que plus tard la délicatesse et la prudence. « Ce n'est rien, me dit-il, en souriant. Ça vous arrivera peut-être encore. Ne vous tourmentez pas. Tenez-vous seulement un peu plus loin de Sileke. » (C'est le diminutif flamand de Cécile.)

Quoique alors dans ma dix-septième année,

je ne compris pas. Ressentant l'amour, je ne savais pas que c'était l'amour.

Etat à la fois charmant et périlleux. Vaut-il mieux le laisser se produire, ou vaut-il mieux le détruire à l'avance par un enseignement scabreux et difficile pour le révélateur autant que pour le disciple? Là-dessus on controversera sans doute longtemps encore, et superfétoirement depuis que le journalisme se charge sans vergogne et sans interruption, tant pour les garçons que pour les filles, de cette spéciale éducation. Souvent ils sont plus avertis que les vieillards de mon temps.

Je ne savais pas que c'était l'amour! Une femme du village, une bossue, demi-mendicante, demi-rôdeuse, m'éclaira en me criant à brûle-pourpoint dans la rue : « Amoureux de sa cousine Sileke! » Comme, dans mon trouble et dans ma sottise honte, le sang me monta au visage, elle ajouta avec une expression narquoise, méchante et triomphante : « Vous voilà rouge comme une tomate; c'est donc vrai! » J'aurais voulu m'enfuir dans la bruyère, plonger dans le canal, me cacher sous terre.

C'est que je me croyais coupable, très coupable, d'autant plus que j'avais entendu conter que les mariages entre cousins germains

étaient rarement bénis par le Ciel et que l'Eglise les réprouvait. J'ai dit à quel point j'étais religieux et scrupuleux et un motif de ce genre était dès lors capital. La bossue avait deviné : j'étais amoureux. Donc j'étais en état de péché et en très grand péché !

Je devais m'en laver ! J'allai me jeter aux pieds de mon père, je lui confessai en pleurant mon prétendu crime. Je voulais fuir à l'étranger ou entrer dans un cloître. C'était le devoir, c'était l'expiation !

Il n'y vit probablement qu'une bagatelle, mais une bagatelle qui pouvait amener des inconvénients pour lui, pour moi et pour la cousine. Il ne me dit rien, sortit, et d'une fenêtre où je regardais tristement au dehors, je le vis entrer dans la petite maison du vicaire Creten. Palpitant, j'attendis. Une demi-heure après il parut et rentra : — Le vicaire m'engage à vous renvoyer au collège de Saint-Trond, sa ville natale, me dit-il.

Je restai six mois sans revenir. Puis je revis Sileke, mais sans plus ressentir d'émoi. Sa jolie figure ne me causa plus d'ivresse. J'étais guéri ! Ou plutôt j'avais subi la loi, salutaire ou funeste, de l'inconstance amoureuse. Ce qui confirma mon indifférence, c'est

que Sileke me laissa entendre qu'elle aimait le fils du brasseur.

Et voilà mon premier amour.

* * *

Ces détails relatifs à mon innocente niaiserie et à mes scrupules peuvent paraître romantiques et peu vraisemblables. Ils sont, pourtant, en accord avec le milieu et la psychologie de ces jours évanouis. On était en 1852. Même dans le Limbourg il y avait des reflets du romantisme qui mourait à peine en France, et la religion catholique y avait toute sa puissance. Elle n'avait pas encore subi la dépression qui, maintenant visible partout, fait penser au fléchissement du paganisme aux derniers temps de son règne. Le clergé ne l'avait pas compromise dans les luttes politiques auxquelles, depuis, il a pris une part si ardente et si dangereuse. On la tenait pour une force sociale salutaire. On avait confiance en elle, on la respectait et on la faisait respecter, non par les lois, mais par les mœurs et la force des traditions. Les enfants et les jeunes gens en étaient imbus, avec le zèle des croyants.

Elle dominait mes actions. Parmi les saints

dont je lisais la vie, celle de Louis de Gonzague m'avait particulièrement impressionné et je l'avais acceptée comme modèle. Je cherchais comme lui à maîtriser mes sens et à leur imposer non seulement des privations mais des souffrances. Un jour, j'allai à pied expressément à Maestricht acheter de l'aloës, la plus amère des drogues, et je m'imposai d'en mâcher. La nuit, par esprit de pénitence, il m'arriva de désertier mon lit et de dormir sur le plancher ou de me tenir, hors de mes draps, en chemise pendant les grands froids d'hiver. Un chrétien exemplaire ne devait-il pas s'imposer des privations et des pénitences, et, quant à l'amour, n'était-ce pas, sauf le cas de mariage, un crime contre la chasteté.

Étaient-ce mes lectures, était-ce l'ambiance qui m'inspirait cette quasi-folie religieuse? Banalement on l'imputera aux livres et l'on dissertera sur le choix qu'il en faut faire. Certes, ceci n'est pas sans importance et il convient d'y veiller sauf à subir les déchets qui affectent inévitablement ces surveillances et ces beaux programmes d'éducation auxquels s'opiniâtre la théorie et que la Nature, avec une constance méchante et comique, déforme toujours. Mais combien, je le crois, les conditions générales d'une époque, dérivant de causes

que nous ne démêlons guère, sont des facteurs plus puissants pour déterminer les actions et les directions humaines !

En apparence, toutefois, un événement particulier, la fréquentation d'une personnalité d'élite peut exercer une influence majeure. Je ne le nie pas, car j'allais en faire la décisive expérience.

* * *

Ayant fini au collège de Saint-Trond, je retournai à mon village d'attache.

Mon père qui me voyait dévier loin du commerce, ressentait la froideur qui, même sur les affections les plus proches, résulte d'un persistant désaccord. Il m'embrassa sans enthousiasme.

La mère du vicaire Creten m'avait remis pour celui-ci une lettre de nature à intensifier les sympathies qu'il m'avait déjà témoignées. Je me rendis chez lui sans tarder, espérant y trouver la chaleur de cœur qui manquait à mon foyer paternel. Mon désir ne fut pas trompé.

Il lut la lettre et dit : « J'y avais déjà pensé et mes dispositions sont prises. Je vous donnerai des leçons de latin et de grec. En échange, vous m'en donnerez de musique et de plain-

chant. J'ai là un méchant piano : jouez-moi un de vos airs. »

Je m'installai devant le meuble débile et, tant bien que mal, j'improvisai un pot-pourri sur *La Fille du Régiment*; nous n'en étions pas encore à rechercher les bons airs de chez nous et à avoir nos musiciens; même en musique la France exerçait son attraction à la fois excitante et déprimante pour notre originalité. Nous subissions ce besoin d'imitation de l'étranger qu'un des nôtres a qualifié « le singisme ». Une nationalité ne se reconquiert que lentement; un peuple longtemps maintenu hors de ses voies hésite et tâtonne avant de retrouver la belle confiance en soi qui le rend fort et qui désormais reparait dans nos âmes belges libérées.

Le vicaire fut émerveillé! J'étais pour lui une sorte de prodige. En réalité, il était en musique, d'une ignorance surprenante; il ne distinguait pas un *do* naturel d'un *do* dièse; il disait lui-même qu'il était fait pour la musique comme un veau pour la valse. Il aurait, vraisemblablement, plus de peine à y progresser que moi dans les deux fameuses langues mortes.

* * *

Il convient, avant d'aller plus loin dans mon histoire personnelle, que je dise ce qu'était et ce que devint ce modeste vicaire Creten à qui allait s'associer durant trois années mon existence et qui eut une influence considérable sur la destinée de ma mentalité.

Au moment où j'écris les lignes auxquelles avec émotion je mêle son nom, il est mort et apparaît désormais comme un grand écrivain de langue flamande. Ses œuvres, en six volumes, sont en cours de publication : c'est à moi qu'a été confiée la mission pieuse d'en faire la préface et d'y exposer ce que fut cette belle âme.

Si Henri Conscience a décrit en flamand la *Campine anversoise* et sa population rustique, si Guido Gezelle a fait de même pour la *West-Flandre*, Hubert Creten l'a accompli pour le *Limbourg*. Tous trois, dans des régions différentes mais complémentaires l'une de l'autre, ont parlé pour ceux qui ne parlent pas et ont revêtu leurs attachantes descriptions d'admirables robes littéraires.

Hubert Creten était d'une taille ordinaire, la poitrine bombée, le col court, le tronc et les jambes disproportionnés l'un par rapport aux autres sans que j'aie jamais remarqué si c'était celui-là qui l'emportait sur

celles-ci ou inversement. Myope, il portait des lunettes qui agrandissaient ses yeux bleu de ciel. La tête fortement développée, au front large, aux cheveux châtons tombant près de sourcils épais dominant des arcades très proéminentes, était caractéristique ; non pas belle, mais intensément expressive de bonté et d'intelligence profonde et sereine. Sa physionomie débonnairement séductrice faisait dire à ceux qui le voyaient : « Quelle bonne figure de curé de village ! »

Sa démarche était sans élégance : il marchait en se balançant de droite et de gauche comme un matelot qui a encore dans les pieds le roulis et le tangage. Sa voix était plutôt faible, sans éclat et ne faisait pas valoir ses sermons. Il fallait quelque temps pour s'y habituer quand il prêchait : mais bientôt elle s'emparait de l'auditeur charmé et vaincu, étonné d'y trouver une chaleur qui d'abord paraissait absente.

Je l'ai parfois comparé à Fénelon ou, plus exactement à Fénelon élargi par Lacordaire.

Il ne prenait guère soin de sa personne, tout à son ministère ecclésiastique et à ses pensées. On le voyait aller et venir dans le village, vêtu d'une soutane négligée, coiffé d'un tricorne bosselé. Heureusement sa sœur, jeune

et sainte comme lui, de santé délicate mais vraie ménagère flamande, contrebalançait ce laisser-aller fréquent chez ceux qui vivent surtout par la cérébralité, tenait sa petite maison dans une propreté reluisante et le réprimandait doucement sur son débraillé monacal.

Il était d'une sobriété qui, elle aussi, rappelait sinon la réalité, du moins les règles monastiques. Du pain, des pommes de terre, une omelette au lard cuisinée chez lui ou attrapée chez un paysan au hasard de ses courses, suffisait à son appétit. Il se souvenait incessamment de la vie de Jésus autour du lac de Galilée et s'y conformait sans effort.

Plus tard pourtant, quand il fut curé et que l'âge l'eut rendu moins alerte, un verre de vin de Bordeaux lui plaisait, un verre de tout petit Bordeaux dont il disait : « Comme il me gratte bien la gorge. » Le recevant un jour à Bruxelles, je le priai à dîner au restaurant Carle, rue Royale, et fis servir un excellent Château Giscours, honneur de la maison. Il le goûta et dit, faisant la moue : « Il ne me gratte pas la gorge. » Son air était si déçu que je demandai le vin bleu de l'office. Il s'épanouit en le buvant : « Oh ! en voici un qui me gratte la gorge. » Était-ce plaisanterie ou besoin d'austérité quand même ? L'esprit était si fin

et si grave que j'ai pu douter. Il n'était pas, on le voit, de l'école de ce curé maître-buveur qui, après une partie de bourgogne, restituant le trop plein dans la cour, disait avec un juron au milieu des hoquets : « Ce sacré Chamberlin ! Il est bon même quand il repasse ! »

* * *

Donc mon père ne se résignait pas à me voir persister dans une direction contraire à ses desirs et à ses espérances. — Aide-moi, disait-il ; je n'ai pas assez de monde pour mes affaires. Tu en sais assez, tu en sais même trop, pour bien peser une livre de café, mesurer comme il faut quatre aunes de drap, ou tenir un grand livre. —

Je subissais ces retours offensifs sans engager d'inutiles colloques. Je me mis à piocher avec acharnement les grammaires latine et grecque, tandis que mon maître bloquait tant bien que mal la musique. Nous nous entendions comme bons chevaux voisins d'écurie et d'attelage. A titre de relâche, il me lisait Racine ou Molière qu'il prédilectionnait, s'interrompant pour clamer : « Que c'est beau ! Que c'est beau ! » ou pour se bourrer le nez de tabac, car c'était un temps où les priseurs étaient

encore nombreux ; on croyait que « cela faisait venir des idées ». Il me tendait machinalement sa tabatière et j'y prenais une pincée avec l'espoir que cela me ferait « venir des idées ». C'était plutôt des éternuements.

*
* *
*

Je commençais à latiniser et à greciser passablement, et lui à passablement musiquer, quand, un soir d'été, mon maître, qui venait de lire une lettre, me dit, très ému, la voix mi-suffoquée : — Voici que l'évêque de Liège me donne l'ordre de partir sans délai pour être vicaire à Haelen : à huit lieues d'ici, près de Diest ! — Pourquoi ? demandai-je. — Je sais d'où vient le coup, reprit-il les larmes aux yeux. Et pensant à la bonne douce vie qu'il menait à Mechelen, affectueusement traité par tous : — Quel curé vais-je avoir là-bas ? —

Il s'agissait d'un de ces actes de discipline intransigeante que les autorités ecclésiastiques croient indispensables pour maintenir dans l'Eglise un ordre voisin de la servitude et qui apparaissent aux profanes d'une brutale intolérance. Le vicaire avait reçu la visite du bourgmestre, un médecin indépendant que le Doyen « abominait », baptisé « libéral »

par celui-ci quoiqu'il ne le fût que tout juste. Creten avait rendu cette visite et ce fut jugé intolérable par « Monsieur le Doyen » et surtout par une servante-maîtresse qui le dominait. Cette chambrière, sœur du sacristain, avait reçu le sobriquet de *Moustache*, à cause de l'erreur barbue de sa lèvre supérieure. L'évêque avait inquisitorialement été saisi de l'affaire et le jeune prêtre téméraire était déplacé. Ce n'était, au surplus, qu'un acompte sur les disgrâces analogues que son caractère et son exceptionnel talent devaient lui attirer par la suite, dans un état où il semble impertinent de sortir des proportions ordinaires.

Notre simple et studieuse existence allait-elle être disloquée ? Ni lui ni moi ne pouvions nous y résoudre. Je voulais partir avec lui. Il le désirait de tout son cœur. N'étions-nous pas *Arcades ambo* ? Il fallut de nouveau faire le siège de mon père. Nous parvînmes à le décider, et une douzaine de jours après notre séparation je rejoignis à Haelen mon ami fidèle.

* * *

Haelen, sur le Démer, était alors un village d'environ deux cents maisons et d'un millier d'habitants comme Mechelen. Tout cela est

maintenant doublé et en grande partie rebâti ainsi qu'ailleurs, partout, en Belgique. C'est à Haelen que Pharamond aurait été élevé sur le pavois par ses Francs en 406. Légende qui vaut ce qu'elle vaut : peu comme histoire, beaucoup comme gloire pour ce modeste village.

Le curé qui avait causé des appréhensions au pauvre vicaire était, en réalité, un homme charmant en même temps qu'un bel homme, au port majestueux d'un chanoine. Il était Anversois; il avait nom Degrove. Il avait dirigé le collège d'un bourg campinois, Beerlingen.

Au point de vue physique et matériel, c'était le contre-pied de Creten, la simplicité même et le dédain de tout raffinement. Un mondain, dirais-je, de tenue parfaite, parlant le français sans accent, connaissant le flamand sur le bout des doigts, orateur remarquable.

Le curé Degrove aimait la bonne chère. Deux de ses tantes vivant avec lui au presbytère, semblaient avoir été chargées, par un sort bienveillant, du bonheur matériel de son ménage. Il était leur idole et leurs dorlottements n'en finissaient pas. Un domestique, que bientôt je surnommaï « Gil Blas », faisait la grosse besogne tandis que ces deux anges

gardiens veillaient aux délicatesses. Il raffolait, lui, des vins fins et des fines liqueurs. On eût dit que l'ombre de Rabelais ou d'Epicure flottait dans la cure et inspirait discrètement ses habitants.

C'est là que je fus logé, entre ces béguines attentives, austères et plus que majeures et ce prêtre bon vivant.

Mon hôte était presque constamment dehors, chez quelque ami ou quelque collègue, arpentant les routes et sentiers, dînant, soupant, buvant, fumant, parlant, dissertant sur tout, partout, à propos de tout, accueilli comme une bonne fortune tant il était charmeur et de bel air, faisant valoir une étonnante facilité d'assimilation dont il usait et abusait. Ainsi, par exemple, avait-il à prêcher, il parcourait rapidement un sermon de Bourdaloue ou de Massillon, montait en chaire avec sérénité et s'en tirait magnifiquement. D'une voix sonore et avec une éloquence abondante, il prêchait, prêchait tant qu'on voulait, s'animant de ses paroles, comme un cheval de son galop. Un Numa Roumestan avant Daudet.

Sa bibliothèque était belle, mais il ne la fréquentait guère : il semblait qu'il ne travaillait jamais !

Cette nature riche, remuante, bruyante mais désœuvrée, me plaisait par sa saine bonne humeur et sa gaieté, médecines meilleures que toutes les médecines pour la « concoction » des digestions excellentes qui elles-mêmes disposent si efficacement à la Bonté. Mais je n'aurais su le prendre exclusivement pour modèle ! Ce qui me détermina dans mon choix fut la vue du si contradictoire Creten, sa simplicité inaltérable, son allure méditative, son inlassable besoin d'observation et d'étude. Il m'apparaissait plus conforme à la règle sociale, ou plus exactement ou plus modestement, à mes inclinations, à mes goûts, à ma nature foncière. La bibliothèque qui était pour le curé un luxe, devint pour moi une excitation constante au travail. Quelle trouvaille, quelle chance pour ma soif de connaître ! Son libéral titulaire me permettait même de la compléter selon mes désirs par des livres achetés à Liège.

Et je me croyais l'étudiant le plus heureux de la terre ! A l'heure présente, bien près apparemment de retourner dans l'Inconnu et de faire l'inévitable culbute dans l'Eternité, je puis dire que les trois années que j'ai passées à Haelen dans le milieu à la fois complexe et simple que je viens de décrire,

furent les plus belles de ma vie! Mon bon maître et moi étions dans un perpétuel ravissement.

Peu à peu, je pus connaître Virgile, Homère et les écrivains antiques qui brillent autour de ces astres dominateurs. Puis ce fut Dante, Shakespeare, Cervantes et son touchant héros, ce fou qui était si sage, sans oublier les grands écrivains chrétiens, les directeurs suprêmes de la Foi qui me pénétrait alors, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Anselme.

Le milieu qui se forma ainsi dans l'humble village de Haelen fut à ce point suggestif que nous y fondâmes un Cercle artistique et littéraire! Oui, vraiment un Cercle artistique et littéraire! On y jouait des comédies et des drames dont on me confiait les premiers rôles. Creten fit une pièce qui eut un succès colossal... dans un rayon d'au moins une lieue! Et le curé Degrove, pris d'émulation, fonda une sorte d'école moyenne où il s'attribua les cours d'histoire sainte et profane. Le vicaire y professa les langues anciennes et moi les mathématiques. Ça ne dura pas : le fondateur courait trop la pretontaine.

*
* *
*

Dans les messes de mort de première classe, ce curé « girovague » me chargeait des fonctions de diacre. Je revêtais la chape, je figurais au chœur parmi les officiants et y chantais en latin des *oremus*. J'ai vraiment été un curé manqué. J'étais aussi second violon au jubé dans les grands jours. J'avais vagabondé dans l'enseignement musical comme dans mes autres études. Tout jeune, j'avais reçu de mon père, pour ma fête, un violon qui fut brûlé dans un incendie. Un professeur Van Doren, de Maeseyck, m'avait donné des leçons. A Overpelt, avec mon oncle, ç'avait été le piano. A Saint-Trond ce fut l'orgue sous la direction de M. Hoebanx. A Mechelen je jouais de la flûte dans « l'harmonie » du village. Cette harmonie, je ne sais pourquoi, fut transformée en « fanfare »; il ne fallut que des instruments de cuivre et je fus chargé du cornet à piston qui fut aussi ma spécialité au collège de Saint-Trond. A Visé je chantais à l'église. Ma mémoire des sons était aussi remarquable que ma mémoire des mots l'était peu. Je retenais presque instantanément un air, et je ne savais retenir une poésie sans de prodigieux efforts. Bref, je flirtai avec des instruments divers sans jamais parvenir à autre chose qu'à la médiocrité, bien que mon goût pour la musique

fût très vif et mes aptitudes marquées. Ce fut la même chose pour le dessin : j'ai encore quelques têtes dites d' « Etude » que je crayonnai alors. Ces petits talents ont néanmoins servi à me faire bien venir et à procurer quelque plaisir à autrui. C'est peut-être assez !

A cette époque, à moins qu'on ne voulût faire un spécialiste, on n'enseignait pas aux garçons ce qu'on appelait « les arts d'agrément » ; on considérait ceux-ci comme inutiles, empiétant sur ce qu'on nommait « les études sérieuses ». Pour les filles, on croyait que cela facilitait le mariage ; dès qu'elles étaient épousées, elles ne s'en préoccupaient plus. Ceci arrive encore aujourd'hui. Le sentiment, qui maintenant s'universalise, que l'Art est un bienfait social, était inconnu. Heureux pour soi-même et pour les autres, qui est musicien !

* * *

Mon salulaire, idyllique et charmant séjour à Haelen prit fin. Je dus quitter le maître, l'ami, le compagnon qui avait été mon guide par une chance dont je fus toujours reconnaissant envers Dieu ou le Destin, car je dois

à cet humain d'élite l'ennoblissement de ma vie et l'élargissement de mon caractère.

Rien n'est plus précieux que la fréquentation d'une belle âme. De même qu'une seule heure de leçon d'un grand homme vaut toutes les heures d'un professeur médiocre et peut, d'un coup, achever merveilleusement une éducation, ainsi en est-il de la formation morale.

J'eus longuement cette fortune auprès de Creten au milieu de la saine paix rustique du village.

J'ai conservé avec lui des relations affectueuses et émues jusqu'à sa mort. Je connus les péripéties de son existence tourmentée. Membre du clergé catholique, de cette association soumise à une réglementation rigoureuse où sont sacrifiés l'initiative personnelle et quelques-uns des instincts les plus vivaces de l'Humanité, il devait inévitablement y subir des persécutions. Il avait, au grand séminaire de Liège, suivi les cours de théologie et de théodicée donnés avec éclat par M. Henrotay, nommé par l'évêque Van Bommel qui aimait s'entourer de talents. L'abbé de Lamennais développait en France sa doctrine de conciliation entre la religion et la révolution, qui, au début, paraissait accep-

table et qui séduisit bon nombre de brillants esprits religieux. M. Henrotay fut entraîné à cette utopie généreuse dont le vice au point de vue de l'orthodoxie, apparut bientôt au Vatican. Lamennais, d'abord louangé sans mesure, eut à choisir entre la rétractation et l'excommunication et choisit l'excommunication. M. Henrotay fut exilé dans un petit village et les jeunes prêtres qui avaient été ses élèves furent étroitement surveillés. Parmi eux était Creten. Ce penseur, ce poète exquis demeura suspect toute sa vie. Il aida même à cette mise en quarantaine, en ne pouvant se retenir d'écrire pour le journal *Het Recht* (*Le Droit*) que son beau-frère publiait à Saint-Trond, des articles sous le titre : « Kullagie » (badinages), trop remarquables, trop vivants au sentiment des autorités de l'Eglise. Il fut maintenu aux derniers rangs de la hiérarchie ecclésiastique, curé à Weyer et plus tard à Overrespen, pauvres communes d'exil d'une centaine de maisons, dans une province presque déserte.

Maintenant qu'il est mort, c'est-à-dire qu'on ne peut plus rien en craindre, on commence l'exaltation de ce « grand pauvre » qui s'ignora lui-même comme le chêne ignore les rumeurs de son feuillage et la mer celle de

ses flots, et on tente de tourner au profit de l'Eglise sa gloire littéraire grandissante. Inclignons-nous. C'est l'injustice immanente *Sic semper bonis!* Beethoven, cet autre Flamand, car sa famille est originaire de Leefdael près de Louvain, est mort sur un grabat, tourmenté par les punaises.

* * *

J'avais fini de ses études bigarrées dont l'apparente fantaisie avait une si bonne saveur de réalité, de liberté et de naturel. Il s'agissait maintenant d'employer le bagage recueilli à me fixer dans une fonction sociale déterminée.

Le choix m'en paraissait bien clair. J'avais ce rêve, dès longtemps caressé, de devenir prêtre, missionnaire, voyageur.

Il fallait pour cela entrer dans un séminaire. Le plus voisin, le plus réputé dans mon environ était celui de Liège. Je partis.

J'avais à passer l'examen d'entrée exigé de tous ceux qui, comme moi, n'avaient fait que des études privées.

J'arrivais par un après-midi d'octobre 1856, dans cette ville qui, quoique peu éloignée, m'était tout à fait inconnue. A cette époque,

pour les habitants des champs, des déplacements, même à courte distance, étaient une exception. Le prodigieux lacis de routes et de voies ferrées qui, actuellement, couvre de ses mailles, les plus serrées du monde, notre territoire belge, était encore rudimentaire.

Je me rendis directement à l'évêché où, sur ma demande, j'avais été convoqué. On m'introduisit dans une vaste salle d'aspect monastique où, bientôt, entra un prêtre grand, élancé, à la tête forte, à la démarche grave et imposante. Je sus, plus tard, que c'était un des vicaires généraux Monseigneur Neven, savant linguiste, très versé, pour mon malheur, dans la littérature hellénique.

Il avait aux mains deux bouquins inquiétants. Ouvrant l'un d'eux au hasard et pointant du doigt un passage, il me dit, d'un ton qui était, je ne sais pourquoi, sévère : — Lisez et traduisez.

Je vis que c'était du latin et ne fus pas trop effrayé.

Après avoir lu des yeux posément, je demandai : — Dois-je traduire littéralement ou seulement donner le sens ? J'ajoutai avec aplomb : — En français ou en flamand ?

Il lut à son tour, et cette précaution prise,

il répondit : — En français, et le sens général d'abord.

Je m'en tirai fort bien, paraît-il, car mon solennel examinateur dit : *Bene! bene!*

Et me désignant un autre passage : — Ceci maintenant et mot à mot.

Je réussis et reçus le même compliment.

Tout allait donc sur des roulettes, mais... il ouvrit le second volume et, d'une voix doctorale, il prononça ces paroles pour moi émotionnantes : — Au tour du grec. Traduisez cet alinéa.

J'ignorais quel auteur c'était.

— A vue? interrogeai-je en tremblant.

— Oui, à vue, reprit-il avec sévérité.

— Je ne saurais; il me faudrait un dictionnaire.

En effet, même un bon étudiant aurait eu de la peine à accomplir ce scolastique tour de force. Mais le grec était la toquade du Monseigneur. Alors, vous comprenez...

— Lisez, lisez, dit-il, et tout haut.

Je lus, j'essayai de comprendre ce grimoire, ce fut impossible. Les larmes aux yeux, le gosier contracté, j'avouai mon incompetence.

Sans vouloir en entendre davantage, le pédant prélat me dit : — Allez, mon jeune ami,

faire encore une année de rhétorique et quand vous reviendrez, nous verrons.

Et là-dessus, reprenant ses deux tomes, il se retira, aussi sec, aussi raide, aussi imposant qu'à son entrée.

* * *

Déçu, bouleversé, par ce que je considérais comme une injuste exigence, je me trouvai, dans la rue, pris d'une immense tristesse : mon rêve s'était écroulé !

Ainsi, durant des années, ingénu, vaillant, confiant, j'avais nourri un projet généreux et simple, et, en quatre phrases et deux mouvements, un impitoyable magister avait tout bousculé.

Mais ce qui fut plus extraordinaire que ce minuscule incident, ce furent les conséquences imprévues et immédiates qu'il eut sur ma destinée. C'est ici que se vérifia ce que j'ai dit plus haut : que parmi les événements importants sur lesquels notre volonté n'a pas ou n'a que peu de prise il faut, avec la naissance et la mort, ranger le choix de la profession.

A peine avais-je, confus et désespéré, franchi le seuil du Grand Séminaire que je me

trouvai, nez à nez, avec le camarade d'école que j'avais fréquenté plusieurs années auparavant à Overpelt, chez mon oncle, l'instituteur : Joseph Smets!

— Tiens, Joseph! fis-je, avec étonnement.

— Ah! bah! Théodore! exclama-t-il à son tour.

Retrouver ainsi quelque chose comme un ami, dans une ville inconnue, après une déconvenue énorme, fut un soulagement qui m'inonda de joie. Après quelques minutes d'entretien, nous en étions revenus au tu et au toi de jadis.

— Que viens-tu faire ici?

— Passer mon examen.

— Un examen! Et lequel?

— Pour entrer au Grand Séminaire. Et toi?

— Je suis étudiant en médecine à l'Université. J'allais précisément à ce Grand Séminaire, voir mon frère qui bientôt endossera la soutane. Attends-moi, j'entre et je sors.

Quand il reparut, il m'entraîna dans un café du voisinage. — Garçon, deux Bavière, cria-t-il. — C'est alors que je bus mon premier bock. Notre dialogue reprit.

— Alors tu es venu passer un examen?

— C'est-à-dire essayer de le passer. Je n'ai pas réussi : Ik ben door den korf gevallen,

« j'ai passé à travers le panier ». — Je lui racontai la scénette de l'exécution.

— Envoie-les bouler, ces cafards! cria-t-il.
A bas la calotte!

Il faut se souvenir qu'à cette époque la politique en Belgique était à la plus belle période de sa rotation sur l'axe dont l'un des pôles était le Libéralisme et l'autre le Cléricalisme. Il s'en fallait d'un quart de siècle que le Socialisme vint se mêler à ce tournoiement. Liège, lieu d'origine et de séjour du fameux Frère-Orban réglait la vitesse de ce manège. Mon camarade en ressentait le vertige.

— Voyons, que sais-tu? reprit-il.

En peu de mots je le mis au courant de mon mobilier scientifique.

— Parfait, parfait, dit-il, Maintenant je me souviens que tu étais un aigle, parmi nous à Overpelt. Tu ne t'es pas abêti depuis, je suppose. Tu en sais plus que j'ai jamais su et, peut-être, que j'en saurai jamais. Envoie-les bouler, sabouler, tournebouler, bi et tri-bouler, nom d'une brique! Viens avec moi à l'Université. N'entre pas dans cette cage à corbeaux. Si mon frère pouvait en sortir décemment il n'y moisirait pas vingt-quatre heures. On peut sauver son âme et faire

du bien au prochain en redingote aussi bien qu'en froc, sous un chapeau sans cornes aussi bien que sous un tricorne.

Il continua à m'endoctriner avec une loquacité intarissable.

S'il avait la langue bien pendue il avait par contre le gosier remarquablement altéré; il vidait son verre en deux traits et consommait verre sur verre. Pour ma mentalité naïve de demi-paysan c'était un signe incontestable de supériorité qui me comblait d'admiration.

Et il ponctuait tout de ce refrain : Envoies bouler !

— C'est facile, acheva-t-il en péroration. Allons prendre ton inscription à l'Université. Quinze francs, pas un sou de plus, pas un sou de moins. L'examen d'entrée est supprimé. Tu peux entrer comme on entre ici, comme on entre dans sa culotte et entamer *illico*, avec ou sans dictionnaire grec, les études médicales.

Les études médicales ! Là, tout de suite, moyennant quinze francs ? Quelle séduction !

Il me revint en la mémoire que parfois, au village, quand j'essayais de percer l'avenir et de faire un choix, la médecine, qui elle aussi se consacre au soulagement des humaines misères, celles du corps comme la prêtrise

celle de l'âme, m'avait paru une de ces œuvres de sacrifice auxquelles je me sentais entraîné. Tout à coup il me sembla que dans cet ordre des dévouements, le médecin était même au-dessus du prêtre. Était-ce une anticipation de ce qui devait finalement m'arriver, ou l'effet de l'éloquence de mon soiffard compagnon?

Au sortir du café où eut lieu ce petit drame rapide et décisif, nous allâmes prendre mon inscription. *Alea jacta fuit!* Et voilà comme au lieu d'un desservant de Sacristie, je devins le desservant de la Faculté que je suis encore aujourd'hui après plus d'un demi-siècle.

* * *

Mais il me fallait, sinon le consentement (j'étais majeur et maître de ma personne et de mes biens) du moins le concours de mon père, car mes biens c'était zéro et il s'agissait de subvenir à mes dépenses durant les études universitaires.

Une fois encore je partis pour mon village, à pied, le bâton à la main, au long de la berge, alors sans arbres, du canal de Liège à Maestricht qui devait m'y mener tout droit.

En chemin je ne m'interrompis point de penser à ce que je pourrais dire à mon père pour le décider. Je me rendais compte du mauvais cas où je lui apparaîtrais par la versalité de mes changements si souvent renouvelés. Comme il arrive d'ordinaire, j'embrouillai mes arguments plutôt que je ne parvins à les éclaircir. J'aurais pu vérifier dès lors ce que, depuis, m'apprit la vie ; qui réfléchit trop, fléchit, qui raisonne trop, déraisonne, et ce que j'entendis proférer par un éminent original : Nous raisonnons ! Gare ! nous allons nous tromper.

Je m'arrêtai à Reckheim où mon père avait une de ses succursales : grande maison, grands souterrains, tout l'aspect d'un entrepôt, devenu depuis la gendarmerie avec ses ap — et — dépendances. Après l'imposant château c'était l'édifice le plus considérable du bourg.

Là demeurait comme gérant un vieux garçon que je connaissais dès longtemps. Je me présentai le soir, exténué d'une aussi longue marche et affamé. Il me conseilla de ne pas franchir la lieue qui formait le dernier lambeau de ma route, de me reposer, de reprendre des forces et de la tenue, avant de paraître devant mon juge et mon générateur. Je lui fis part de mes projets, de mes espérances, de

mes appréhensions et le brave cœur, entraîné par la séduction dont la jeunesse revêt aisément ses paroles et ses rêves, non seulement approuva ma résolution, mais déclara mettre à ma disposition ses humbles économies, au cas probable, ajouta-t-il, lui qui connaissait l'indocile « auteur de mes jours », où je reviendrais bredouille. Mais il faudrait n'en rien dire, absolument n'en rien dire !

Il me semble qu'on était plus généralement comme ça, en ce jadis, qu'aujourd'hui. Le penser ainsi est-il un effet du pessimisme sénile, ou de la diminution des rencontres heureuses : la Fortune, déesse jeune et frivole, n'aime guère fréquenter la vieillesse.

Le lendemain, frais, dispos, rassuré, j'arrivai à Mechelen. J'avais hâte de soulager mon cœur de l'incertitude qui y pesait. Mon père me reçut avec son habituelle gravité froide. Il me parut soucieux. Je sus, depuis, qu'il avait fait des spéculations en grains, devenues ruineuses par les fluctuations commerciales que causa la longue et sanglante guerre de Crimée qui alors s'achevait.

Je plaidai ma cause avec la faconde de l'espérance et le ressort qu'on a le matin après une bonne nuit. A quel point nos forces intellectuelles et physiques dépendent de ces baga-

telles alors que nous nous croyons présomptueusement des êtres libres. Je parlai d'une haleine et avec une émotion vibrante. Je dépeignis le grand Séminaire de Liège comme une prison cléricale et la profession médicale comme une fontaine abondante d'honneurs et d'honoraires.

Et le commerce ? objecta brusquement mon père, qui avait écouté sans dire mot. — Il pensait sans doute à ses affaires périllicantes et à l'aide que je pourrais lui donner ; n'étais-je pas son fils, partie de lui-même et à son service aussi légitimement que son cerveau et ses bras ?

Par une inspiration dont je ne compris pas en ce moment la portée, mais qui dut impressionner vivement et douloureusement celui qui était menacé dans sa situation financière, je répliquai en dépeignant les risques du négoce, ses aventures pareilles à celles de la mer et de la guerre. Et comme, de nouveau, il demeurait silencieux et énigmatique, je crus l'avoir convaincu. On va voir qu'il l'était en ce sens que, dans son cœur troublé, il décidait de ne pas exposer son enfant aux vicissitudes où lui-même était alors engagé, mais conservait sa vieille rancune contre celui qui désertait inconsciemment le péril familial commun.

Il dit (ces paroles me sont restées sonores dans la mémoire tant elles furent empreintes de l'amertume des reproches) : — Dan pastoor, nu dokter, altijd ander brood voor; gij komt er toch niet door! (« Jadis calotin, maintenant médecin; toujours autre pain; il n'en sortira rien! ») Et il répéta : — Il n'en sortira rien! Il me fixait de ses yeux mécontents comme si cet : « Il n'en sortira rien » équivalait à : « Tu n'es qu'un vaurien ».

— Fais ce qu'il te plaît, dit-il finalement. Je payerai. Et il sortit répétant en sombre refrain : « Il n'en sortira rien! »

Il se résignait apparemment à la fatalité des choses que, depuis, si souvent la vie m'a affirmée, ne protestant que par une imprécation sans conséquence.

Quelques instants je demeurai muet et hésitant, avec une envie de courir après lui, de l'embrasser et de lui crier : Père, je reste avec toi! Je l'aurais fait si j'avais connu ses désastres. Mais j'avais un Idéal! Mon être avait subi une transformation par une longue fréquentation de Hubert Creten. Je voulais cette profession qui m'apparaissait infiniment plus noble que ce que je supposais être « les carottages » du commerce. Je voyais briller une étoile rayonnante dans un firmament

imaginaire; j'étais résolu à la suivre, dut-elle me mener au désert ou à la brousse.

L'Idéal l'emporta! A quoi servirait-il s'il ne nous entraînait vers les douteux inconnus.

* * *

Me voilà donc à Liège! Dans la ville historique wallonne célèbre par ses démêlés incessants avec ses suzerains allemands. Car, dans le passé de nos provinces il y eut cette contradiction dérisoire, — féconde, par ses antagonismes, pour la formation de notre caractère national indépendant à outrance, individualiste, turbulent, critiquant, « zwanzeur » incurablement, — que la Flandre germanique était englobée dans le royaume de France, et la Wallonie latine dans l'Empire d'Allemagne.

Quand je m'installai comme étudiant, ces luttes étaient éteintes. « La Cité ardente » était devenue une ville industrielle. Etalée sur les deux rives de la Meuse avec quelques quartiers grimant les hautes collines de ses deux rives, elle n'était alors remuante que d'activités pacifiques industrielles aux mains d'une grosse bourgeoisie doctrinaire dirigée par Frère-Orban, qui, si peu avide lui-même, laissait

sait volontiers les autres aller à la conquête de l'opulence capitaliste; ce que, du reste, dans le parti opposé, faisait aussi son rival moins brillant, Malou. Deux bons chefs d'orchestre

Les professeurs avaient repris les cours universitaires. Mon brave Joseph habitait une chambre spacieuse et gaie au premier étage, chez un marchand « d'aunages » dans la rue du Pont d'Avroy. J'y trouvai pour moi une mansarde bien éclairée par une grande fenêtre... dans le toit, un lanterneau-tabatière, ouvert non seulement sur le paysage urbain et les monts, mais aussi vers les vides du ciel. Mon père n'aurait pas à souffrir du prix de cette location dérisoire : quinze francs par mois y compris le premier déjeuner ! Oh ! l'heureux temps de sobriété, d'économie, d'honnêteté et de bon marché !

Joseph me paraissait un être d'autorité et d'expérience. C'est lui qui régla notre vie estudiantine. Après les cours suivis le matin, nous dinions vers une heure (c'était alors la presque universelle coutume, sinon à Bruxelles, la capitale, du moins en province) à l'hôtel « Sauvage ». Une vaste table d'hôte lacédémonienne, à un franc par tête, y était réservée aux étudiants, joyeux compagnons

de l'imaginaire pays de Bohême, s'efforçant de réaliser le type classique de l'espèce. Le soir, nous soupions dans la chambre de Joseph, notre salon; pain, beurre, café au lait cuisiné sur une lampe à esprit de vin; parfois, un tronçon de fromage de Hollande, ou sur nos tartines, une couche de « Makaie » étalant sa blancheur locale. Les dimanches et fêtes nous augmentions ce festin d'une tarte liégeoise.

Et c'était aussi un Idéal de santé. La joie, l'indifférence aux petites misères de l'existence que, plus tard, j'entendis définir, non sans raison, « l'organisation des chagrins par les tracasseries », étaient nos hôtesse protectrices mystiques et bienfaitantes.

Joseph y ajoutait sa protection positive. Je ne le quittais pas. Je marchais dans son ombre, mes semelles s'emboîtaient dans les traces de ses semelles. Resté villageois, j'étais timide à l'excès, pris dans l'éblouissement que les villes opèrent sur les yeux et les cervelles rustiques, faciles à l'effarement.

Je ne pouvais, au reste, trouver de guide plus intelligent, plus cordial, plus documenté sur le milieu spécial où nous circulions. Il n'y avait de critiquable en lui que son goût, peut-être immodéré, pour la bière de « sai-

son », le genièvre de Hasselt et la pipe. Assis, à côté de lui, à la table de l'hôtel Sauvage, je jouissais d'entendre ce campinaire déniaisé, parler *de omni re scibili et quibusdam aliis*, avec l'aplomb et l'aisance que Daudet prête à son Tartarin. Tel aussi avait dû être mon curé Degrove, au temps de ses études, parmi les séminaristes.

Indirectement, inconsciemment je prenais sur ce précieux ami ma revanche d'influence. J'étais travailleur; il était plutôt « flemmard ». Je suivais pieusement le conseil de Saint-Louis de Gonzague : « Si tu veux sauvegarder ton âme et avoir le bonheur possible sur la terre, remplis exactement les devoirs de ton état ». Je cherchais à remplir les devoirs de mon état d'étudiant, exact à tous les cours, soigneux à prendre des notes, répétant chez moi le soir avec obstination les leçons du matin. J'étais assidu, austère s'il m'est permis d'employer ce grand mot... et chaste. Joseph blaguait « la pureté de mes mœurs ». C'est inexplicable pour un curé manqué, disait-il. N'empêche que, pris d'émulation ou fatigué d'une amourette dépourvue de grandeur, il lâcha une petite bonne d'estaminet à laquelle il avait fait plus que conter fleurette et qu'il aimait presque autant que sa

pipe. Il arriva à proclamer cet aphorisme : Gardez-vous de toucher une femme, même avec une canne.

Peu à peu s'organisa entre nous une quotidienne existence analogue à celle que j'avais si doucement menée avec Hubert Creten. Le soir, après le travail destiné à compléter les leçons orales officielles, nous lisions quelque auteur illustre, ou je faisais de la musique. Nous avions loué un piano que nous nommions « le Centenaire », à la fois « gémissant et courbé ». Mon compagnon voulut que je lui apprisse à en jouer, mais sa turbulence ne sut se plier aux rigueurs monotones des premiers exercices. Il trouva plus commode de chanter. Il avait une jolie voix de ténor et enlevait avec brio les airs de bravoure des mélodies italiennes, superficielles, sonores, entraînantes, Donizetti, Rossini et surtout l'impétueux Verdi. Il terminait invariablement par quelque chanson de Béranger, pas encore destitué, à cette époque, de sa vogue dont la vague était venue jusque chez nous. Je l'accompagnais sur notre vénérable chaudron à cordes.

Aujourd'hui, après « avoir bu aux diverses coupes » que nous tend la vie, si souvent farceuse et mystificatrice, tantôt relativement maternelle, tantôt si cruellement marâtre,

contemplant ce passé à travers les brumes du temps, aussi apaisantes que celles de la mort, il me semble qu'il fut plein de charme, d'insouciance, de gaieté, et pullulant des petits bonheurs qui sont peut-être les plus grands.

* * *

Quelques ennuis et parfois pire, ne manquaient pourtant pas, puisque tout n'est qu'à peu près dans l'existence. Celui qui fit de cet *A peu près* la base d'un traité de philosophie pratique fut un observateur pénétrant et un sage.

Mon père, de plus en plus serré par l'écrasement de la gêne financière, ne m'envoyait que de maigres subsides et encore avec une irrégularité tracassante. J'étais perpétuellement pris dans les dettes mesquines et criardes des étudiants besoigneux, espèce nombreuse alors autant qu'aujourd'hui. Ma bourse n'était pas seulement plate, elle était souvent vide, sans même un sou pour acheter un journal, ce petit verre d'intellectualité frelatée, aussi dangereux pour celui qui l'avale chaque jour que le petit verre d'alcool. Quand je quittai Liège dans les circonstances que je conterai bientôt,

j'avais un passif d'environ cinq cents francs. C'était effrayant! J'avais recouru à un brave ami de Lanaeken, campinaire comme moi, pour payer chaque année l'énorme somme de deux cents francs, exigible d'un seul coup, formant le minerval réclamé pour suivre les cours. Joseph m'avait conseillé cette démarche humiliante d'étudiant pauvre, qui heureusement, et presque invraisemblablement, réussit. A titre de commission, il trouvait juste, et moi aussi, qu'une partie de cette aubaine fut liquidée en bocks dont je ne prenais pas ma part, non par vertu mais parce que mon estomac les transformait en migraines. Je ne fumais pas non plus, mon larynx transformant cet autre agrément en grattement. Ça valait bien la peine d'être né et d'avoir vécu en paysan pour être aussi fragile. La compensation à ces privations était les économies qui en résultaient et aussi la liberté d'esprit et la langue fraîche que procure la sobriété. On a dit que « là où il y a de l'hygiène il n'y a pas de plaisir »; il n'y a, par contre, pas toujours, hélas! de la santé. Que de contradictions! Quelle impossibilité de faire s'accorder les horloges vitales! Ah! comme leur marche est plus fantaisiste que celles des horloges d'horlogers que Charles Quint, à

Saint-Just essayait vainement de faire sonner midi toutes ensemble.

* * *

Est-ce que ces détails ne sont pas trop futiles pour être enregistrés ?

J'en ressens quelque inquiétude. Mais comment, sans eux, décrire exactement et ma vie d'étudiant et celle d'autres étudiants subissant à cette époque les mêmes vicissitudes. Dans mes souvenirs, ces bagatelles apparaissent en accents vibrants pour le tableau que j'essaie de peindre. Le désordre dans lequel je les brosse a lui-même sa réalité : il correspond à celui de mes actions et des événements minuscules qui tourbillonnaient autour de moi.

Plus tard, quand j'eus quelque vogue médicale à Bruxelles, il m'arriva d'être appelé par nos « Phrynés », ou leurs amants, et de pénétrer dans leur atelier, la chambre à coucher. J'y trouvais invariablement un encombrement d'objets voisinant au hasard du débraillé et du cabotinage : jupons, bottines, chemises, victuailles, bouteilles à champagne vidées, pots de fard, irrigateur, romans de Zola, table de nuit entr'ouverte. Un chaos ! Et bien, c'est une image des bribes, moins luxueuses, dont était faite ma vie estudiantine.

Il y dominait néanmoins un désir permanent d'avancement et de lutte, un besoin de travail persévérant, continu, loyal, s'acharnant à la compréhension de ce qu'on m'enseignait et que je croyais être la vérité. Ma situation précaire me semblait à certaines heures un flot près de m'engloutir, mais je me débattais et ne désarmais pas. L'exemple de pareilles crises où entrent en action la jeunesse, l'obstination, l'espoir, — et aussi la chance, — ne peut-il être un adjuvant pour d'autres, engagés dans une analogue aventure et exposés à désespérer comme il m'arriva quelquefois ?

Un jour parmi les jours, je vis, au seuil d'une maison dans le quartier populaire, un ouvrier des nombreuses fabriques d'armes de Liège, qui jouait de la clarinette. Je m'arrêtai à l'écouter comme faisaient les passants et les voisins. Impressionné par sa virtuosité singulière, je me hasardai à lui demander comment il y était parvenu. Sans répondre, il rentra dans son humble demeure, et revenant avec un livre : « Voilà, dit-il, mon secret ». Je regardai : c'était *Self help* de Smiles. Je partis rêveur et l'achetai. Il fut depuis mon bréviaire.

* * *

La première année des études menant à la Médecine comprenait, suivant le programme officiel, des cours de Philosophie morale, de Psychologie, de Logique qui, déjà alors, m'apparurent plutôt des acrobaties cérébrales et des jeux phraséologiques que des réalités vivantes.

Il fallut, pourtant, se soumettre à ce régime des verbalités scolastiques sur lesquelles je répondis suffisamment à l'examen, devant un jury qui n'était pas trop exigeant.

Mes préférences allaient aux sciences naturelles, à la vision et à l'étude des réalités tangibles que je sentais autour de moi, dans lesquelles j'étais baigné, dont je subissais incessamment la contiguité et l'influence : la physique, la chimie, la minéralogie, la botanique, la zoologie, ces entités muettes mais autrement saisissantes que les élucubrations douteuses et les bavardages gélatineux des Idéologues que Rabelais qualifie rudement et plaisamment : Phantasmes ludificateurs.

Quelques-unes de ces matières étaient professées par le frère du grand orateur chrétien, le Père Lacordaire. Je ne me lassais pas d'entendre la parole claire, facile, convaincante, qui sortait de la bouche de ce Parisien disert

et élégant. Je rêvais, moi, Flamand flamandisant qui ne parvins jamais à me débarrasser de l'accent limbourgeois et de certaines tournures limbourgeoises d'idées et de langage, d'arriver à égaler ce que je croyais être la perfection du bien dire français.

Voici à ce sujet une amusante anecdote. Retournant au village, lors des grandes vacances, je rencontrai un personnage qui, liant conversation, se révéla comme ayant le don verbal qui me semblait si séducteur. Il se disait cuisinier français de premier ordre, faisant un tour à l'étranger et cherchant à s'employer. Quel professeur! pensais-je. Et je l'engageai à passer quelque temps chez nous. Il cuisinerait pour les notables de Mechelen et m'apprendrait à pincer et à dérouler de belles phrases. Il trouverait peut-être une bonne place dans un des châteaux de nos environs. Il accepta sans trop de façon et, de compagnie, nous arrivâmes chez mon père, qui le trouva un peu jeune pour être un grand cuisinier. A l'épreuve, c'était un gâte-sauce. Mon Parisien disparut une belle nuit, emportant la caisse paternelle, du reste peu garnie. On n'en eut plus de nouvelles. Depuis, mon père aimait à m'apostropher en ricanant : « Ton fameux marmiton! Il a attrapé mes

liards, mais, diantre ! tu n'as pas attrapé son accent ! »

* *
* *

Il y avait dans le corps professoral de l'université un de ces hommes « à rayonnement » (aujourd'hui on pourrait dire « à radio-activité ») intense qui anime d'une vie spéciale le milieu où ils agissent. Don aussi précieux pour celui qui l'a que pour ceux qui subissent ses projections.

C'était Théodore Schwann, dont les découvertes sont célèbres. Il a fondé l'anatomie cellulaire qui révolutionna la science médicale. Il a mis en relief ces corpuscules ou cellules que leur petitesse avait longtemps rendus invisibles et qui sont la matière du premier stade du phénomène mystérieux des organismes. C'est par trillions qu'ils sont accumulés et agencés dans le corps humain dont ils font moins une unité, un bloc, qu'un prodigieux assemblage, une poussière de substance vivante.

Les leçons de ce savant hors ligne eurent sur moi une influence décisive. C'est lui, surtout, qui me fit comprendre à quel point l'étude de la Nature est salutaire pour l'éducation de notre mentalité, et quelles lacunes l'éduca-

tion purement littéraire, philosophique, juridique laisse dans les cerveaux. Je ne puis, encore actuellement, regarder sans quelque défiance et sans quelque pitié ceux qui n'ont pas suivi des cours pratiques de physique et de chimie. Je me demande comment ils peuvent avec exactitude se figurer le monde où ils vivent. Les jeunes gens qui se destinent aux carrières libérales devraient passer par les laboratoires. Ceci serait autrement utile que de faire passer par les cours de philosophie ceux qui se destinent aux professions naturalistes. Quelle transformation il en résulterait dans l'intellectualité de l'avocat, du magistrat, du prêtre, du législateur!

Schwann m'avait « aimanté ». J'étais pris d'une fiévreuse ardeur à m'instruire. Or, je possédais un squelette : par quel miracle me l'étais-je procuré? Je me mis à l'habiller « scientifiquement ». Sur les os décharnés je collai des lambeaux d'étoffe pour représenter les muscles, les découpant tant bien que mal dans leur forme naturelle, attachant les extrémités aux points anatomiques; je figurai par des ficelles rouges les artères, par des ficelles bleues les veines; j'eus des cordons blancs pour les nerfs; je me complus à ce rôle de créateur comme si je formais le

premier homme dans le Paradis terrestre. Mon grossier et carnavalesque mannequin m'apparaissait une merveille!

* * *

Il suffit d'une tête d'épingle dans un rouage pour arrêter une montre. Il suffit d'une bagatelle pour détourner le cours d'une existence.

Dans la maison où Joseph et moi logions, habitait un jeune homme employé de banque. Il courtisait, « pour le bon motif », la fille de notre hôtesse, jolie brune dont on rencontrait avec plaisir la silhouette rôdant par les escaliers.

Mais il y avait aussi dans notre caravansérail une jolie blonde qu'on rencontrait plus encore et qui remplissait l'office, périlleux pour la vertu des filles, de « faire les chambres ».

Comme l'aspirant banquier et aspirant mari parlait bien et que je restais navré de mon accent campagnard, je le fréquentais assidûment et il me donnait des leçons, fort approximatives et peu efficaces, de prononciation française.

Voici qu'un matin il entre dans ma cham-

brette, moi encore couché sur mon grabat, et me dit avec émotion :

— Théodore, j'ai un service à te demander.

— Eh bien, c'est tout fait, je te le rendrai.

— Oui, mais c'est drôle, très drôle !

— Explique, on verra.

Et voici qu'il me raconte que la petite bonne blonde est enceinte. Qu'on soupçonne que c'est lui qui a commis la maladresse. Que la jolie brune jalouse, lui fait grise mine. Que son mariage va manquer et qu'il en est bleu !

— Mais, est-ce toi ? interrompis-je.

— Oui, c'est moi, répondit-il en riant.

— Fichtre !

— Je nie, mais ce n'est pas assez ; on se demande qui serait le père, si ce n'est moi.

— Est-ce qu'elle t'impute le mauvais coup ?

— Non, mais ça peut venir.

— Et pourquoi me mêler à ça ?

Il hésita, puis à demi-voix et suppliant :
Pour que tu dises que c'est toi !

Je sautai du lit, ahuri. Pour que je dise que c'est moi ! Mais ni avec ta bonne, ni avec une autre bonne, ni avec n'importe qui, je n'ai...

Et c'était vrai ! J'étais, si l'on peut s'exprimer ainsi, ... intact !

Je refusai avec indignation. Il me semblait

qu'on attentait à ma pudeur. Je me sentis rougir comme une petite fille.

Il insista. Il gémit. Il versa des larmes. Il m'ébranla. Il m'émut! Et je trouvais qu'il parlait si bien! Je proférai : Dis ce que tu veux, mais si on m'interroge je te démentirai. Tâche qu'on ne m'interroge pas.

Nul ne m'interrogea. La petite blonde continua à circuler par la maison et à faire les chambres. La petite brune, croisée par les escaliers, parut rassérénée. Pour moi, je me remis à costumer mon squelette.

Quelques semaines passèrent. — F, i, fi! N, i, ni! C'est fini! Bien fini! s'écria un jour mon banquier envahissant mon galetas : l'accouchement a eu lieu. La mère se porte bien, l'enfant est mort. C'était une fille. Tout est pour le mieux!

Oh! sentiment de la paternité! Oh! galvaudage de la volupté et des germes! Oh! indifférence égoïste qui fait tirer un être de l'inconnu parmi des myriades d'êtres possibles, et l'y fait rentrer sans penser que plus jamais sans doute pour celui-là ne se représentera la chance, bonne ou mauvaise, de venir à la vie pendant l'immensité des temps!

La bonne séduite fut renvoyée comme il sied dans les maisons honnêtes et comme le

veut l'incontestable injustice immanente. Son heureux séducteur poursuivit avec succès sa cour. Mais ne voilà-t-il pas que ma prétendue mésaventure s'était répandue dans le quartier et parmi les étudiants. Des polissons me criaient dans la rue : Bonjour papa ! Les camarades me saluaient profondément et ironiquement en criant : Bravo ! Compliments ! Changard ! Quand je protestais, on me resalua plus bas en me proclamant trop modeste ou sournois.

Ce fut une persécution ! Je ne sus pas la prendre en riant. J'étais trop timide pour riposter par la langue ou par les poings. Je songeai à quitter Liège.

En ce même temps, des préoccupations plus tristes vinrent m'assaillir. Les embarras financiers de mon père s'étaient aggravés. Il me demanda de le laisser disposer de ma part dans l'avoir de ma mère. J'y consentis sans hésitation. Ne l'avais-je pas abandonné ? N'étais-je pas en faute ? Peut-être que si j'avais été près lui tout eut tourné autrement !

Mon ami à qui je m'ouvris sur ces infortunes me conseilla d'aller à Bruxelles. Je pourrais, d'après lui, y obtenir une place d'interne dans les hôpitaux avec les avantages

y attachés, minces mais suffisants pour moi. C'était plus facile qu'à Liège.

Ma résolution fut bientôt prise. Tant d'ennuis brusquement survenus me poussaient à un changement. Je partis pour la Capitale.

* * *

J'arrivai à Bruxelles avec une malle, mes bouquins, mon squelette et un crâne, destinés à mes études, qui firent l'ornement de ma nouvelle demeure : une quasi-mansarde au deuxième étage dans un petit restaurant de l'étroite et miséreuse rue Sainte-Anne, à quelques pas de la place du Grand-Sablon et d'un boyau interminable qualifié dérisoirement ruelle du Paradis.

J'ai remercié la Providence de m'avoir conduit dans cette maison tenue par de braves gens, bons et simples campagnards nommés Cousin, qui m'hébergèrent dans des conditions de modicité dont je ne me suis jamais rendu compte. Ah ! le bon marché d'antan !

Ma vie fut bientôt réglée comme un chronomètre. Tous les matins à sept heures et demi je me rendais dans les hôpitaux pour assister aux leçons de clinique des médecins et chirurgiens, et de là aux cours universitaires théo-

riques, abolis en Allemagne comme inutiles.

Je me présentai bientôt aux concours d'externat, puis d'internat. Je réussis pleinement. Mon rêve était réalisé! Je me croyais sauvé!

* * *

Je fus admis non pas dans les deux grands hôpitaux de Bruxelles, voués par les croyants de jadis l'un à saint Pierre, l'autre à saint Paul, mais dans l'établissement plus humble et moins exclusivement médical qu'était l'Hospice des vieilles gens, rue du Canal, dans le bas de la ville.

Pour moi, archi-désargenté, tirant le diable par la queue au point de m'étonner qu'elle ne me restât pas dans les mains, c'était le vivre et le couvert, c'est-à-dire le repos cérébral quant aux inévitables matérielles misères. Une chambre spacieuse et claire, une nourriture saine et suffisamment abondante, peu d'appointements, beaucoup d'égards, bref l'idéal restreint des humbles qui vaut mieux, peut-être, que le pléthorique idéal des superbes.

J'avais pris pour compagnon l'apothicaire de l'hospice, brave Anversois, très flamboyant, qui faisait un harmonieux mélange de la littérature néerlandaise et de la pharmacie,

des fleurs de rhétorique et de la charmante et odorante botanique officinale. Il était dans « le petit genre » du joyeux et serviable Joseph, mon fringant ami de Liège.

Grâce à ma facilité pour fabriquer du bonheur avec peu de chose, je me trouvai vite parfaitement heureux. Si l'on m'avait proposé de signer, pour la vie, un engagement à cette existence quasi-monacale, ma jeunesse et ma candeur auraient vraisemblablement conduit mes doigts sans hésiter pour conclure le marché.

Il y avait là deux services : les vieux hommes et les vieilles femmes, et deux chefs se partageant ces vénérables brigades d'invalides. Je faisais avec ceux-ci la visite quotidienne des malades. L'un et l'autre m'étaient sympathiques, et réciproquement, je crois. Mais comme il faut toujours quelque préférence, le docteur d'Udekem me plaisait surtout.

C'était un esprit remarquablement cultivé et ingénieux. Il avait voyagé en Espagne et au Maroc avec le duc de Brabant, depuis Léopold II roi des Belges. Il était possesseur, « en chef et sans partage », d'une femme au cœur et à l'esprit séducteurs et exaltés. Je dînais chez eux toutes les semaines dans

une maison tendrement et artistement ornée et dirigée par l'épouse en l'honneur et au profit de l'époux qui semblait n'aimer qu'elle et son microscope.

Il s'adonnait, en effet, à l'étude des infiniment petits auxquels Pasteur allait, plus tard, donner une importance infiniment grande. Il me poussait de ce côté, me prêtant les livres de sa riche bibliothèque, me gratifiant même, fortune qui me parut suprême, d'un de ces instruments merveilleux par lesquels nos regards agrandis pénètrent l'invisible.

Et tout pour moi et pour lui se déroulait sans heurt avec l'harmonie qui, aussi longtemps qu'elle dure, semble n'avoir aucun motif de s'interrompre.

* * *

Ma tournée achevée à l'Hospice, j'allais à l'Université rue des Sols dans le haut de Bruxelles, la ville charmante, jeune géante encore en formation, assise les jambes dans la vallée de la Senne, le torse adossé aux pentes des collines riveraines où, prochaine, s'étale à l'Est « la vaste et rumorante » Forêt de Soignes.

Je continuais l'étude de l'anatomie à

laquelle, sous Schwann à Liège, j'avais eu peine à m'accoutumer par l'instinctive répugnance animale pour la vue du sang et des membres charcutés.

Je me souviens du premier jour où il s'est agi pour moi d'assister aux mystères de l'amphithéâtre. Des camarades m'avaient conté que le professeur débutait par une épreuve bizarre à laquelle il soumettait les étudiants néophites rassemblés autour d'un cadavre couché sur le marbre d'opérations le dos au-dessus. « Il convient, disait-il à les en croire, que nous nous assurions de ceux qui, parmi vous, joignent un cœur et un estomac solides à un esprit d'observation sagace, car sinon mieux vaut lâcher la médecine. Regardez ce que je vais faire. Ceux de vous qui pourront m'imiter sont bons pour le service. Les autres je les tiendrai en observation à moins qu'ils ne préfèrent décamper. »

Alors, revêtu du long tablier blanc et les manches retroussées, il enfonçait son index dans le... pas le nombril puisque le cadavre était sur le ventre, le retirait, se le fourrait gravement dans la bouche, et le retirant de nouveau, ordonnait : « Défilez et que chacun fasse comme j'ai fait ! »

Les vaillants marchaient, les timides hésiti-

taient, les dégoûtés s'abstenaient. Et, la cérémonie finie, le pince-sans-rire disait à ceux qui avaient accompli le rite rabelaisien : « Comme courage, c'est bien. Mais, comme observation, c'est mal. Vous n'avez pas vu que si c'est l'index que j'ai enfoncé dans le macchabé, c'est le médium que je me suis mis dans l'orifice buccal ! »

Je n'assistai à rien de pareil, mais je subis au début l'horreur des sanglants découpages. Mes nuits en étaient hantées. Je les revoyais, mais avec la surenchère macabre qu'ils semblaient alors effectués sur le vivant. J'entendais crisser le scalpel. Je voyais les contorsions et les grimaces du supplicié. Aux repas, j'étais pris d'une répugnance invincible pour les viandes rouges qui ressemblent à la chair humaine, de même que les dissecteurs ressemblent aux bouchers.

Et les vivisections sur les pauvres animaux vivants ! Sur les pigeons, les humbles grenouilles, les lapins inoffensifs, les gentils cochons d'Inde, et surtout les chiens fidèles et caressants, nos amis, « les amis de l'homme ! »

J'ai, parfois, encore la stupeur des sophismes (sont-ce des sophismes ?) par lesquels on parvient, sinon à convaincre, au moins à habituer

soi-même et les autres à en passer par là : Le mal, la douleur régnant partout, on ne sait pourquoi, dans la Nature qui, toute puissante, eût pu, semble-t-il, l'éviter. La petite dose qu'ajoutent ces cruautés expérimentales au lot immense des inévitables souffrances ! La mort qui, malgré tout, atteindra ces bestioles avec d'autres raffinements martyrisants. Enfin et surtout, l'égoïste excuse de l'utilité scientifique de ces pratiques torturantes.

Oui, j'admets. J'ai fait comme les autres. Mais, tout de même, au fond de moi, je me trouve sans justification suffisante ! Je n'ai pas, sous le téton gauche, le cœur d'un écorcheur d'anguilles.

Deux fois, durant les premiers temps de cet apprentissage, mes forces intimes ne purent résister et je tombai en syncope. D'abord pour un lapin qui, le ventre ouvert, servait à démontrer la circulation sanguine dans ses rapports vivants avec les pulsations du cœur. Ensuite pour une femme sur qui on pratiquait l'opération césarienne. Je résistai pantelant jusqu'au moment où le couteau du chirurgien, plus brutal, faisant gicler le sang en abondance, je dégringolai, à cette vue, du banc où j'étais debout.

Occasion pour moi de honte et de quolibets.

La main se fait aux durillons du travail. Le cœur se fait aux callosités de l'insensibilité. La railleuse sagesse des nations dit : « La persévérance mène à tout ! » J'eus l'entêtement de continuer. Ne suis-je pas un paysan ? Et mieux que ça, un Campinaire ?

*
* *
*

Le soir, rentré dans le calme asile où mes vétérans de la vie achevaient celle-ci dans le coma relatif et l'indifférence de la sénilité, je causais avec eux, bons petits vieux, bonnes petites vieilles surtout pathétiquement chantées par Baudelaire, en vérité très dépourvues de l'héroïsme douloureux que leur prêta son imagination compatissante et lugubre. Ils me parlaient de leur existence passée, mais peu de leurs chagrins et, même alors, presque toujours sans plaintes, comme s'ils avaient, quelque simples qu'ils fussent, le sentiment de l'inévitabilité des misères et, proches de la mort, pressentaient que là est le seul vrai repos. Les mourants sont ainsi, mon métier me l'a appris. Ce n'est pas de la littérature que de dire que la Vie est un fatigant voyage et que ce n'est pas sans satisfaction qu'on arrive à l'étape finale. La déprimante maladie

autant que la déprimante vieillesse facilite cette psychologie résignée.

*
* *

J'eus occasion, par le milieu spécial où j'étais, d'observer et d'étudier sur mon entourage une maladie qui, depuis, est devenue familière, mais qui, alors, était brumeuse. Je veux parler de l'artério-sclérose, cette usure des conduits soyeux dans lesquels circule notre sang rouge, le sang artériel.

Les nombreuses autopsies que je pus pratiquer sur les cadavres de mes vieux commensaux, m'apprirent la différence qu'il y a entre une artère saine, jeune, souple, solide dans son tissu pourtant si léger, et une artère malade, raccornie, durcie, devenue fragile, de même que l'influence de ces états divers sur nombres d'affections précédemment mal diagnostiquées. Je compris la vérité de cet aphorisme : On a l'âge de ses artères. Est-ce au cerveau qu'elles sont prématurément usées, on est prêt pour l'apoplexie. Est-ce aux reins, on risque le martyr des calculs ou l'albuminurie. Est-ce au cœur, on a de l'asthme. Est-ce à l'estomac et aux intestins, les digestions sont laborieuses et les nuits sont troublées par de pénibles insomnies et des cauchemars.

*
* *

Mon existence laborieuse et équilibrée dans ce béguinage laïque fut attristée par un événement imprévu.

Combien les contingences toujours renaissantes justifient cette image de la vie : une drague dont les godets descendent dans les limons, remontent dans les clartés de l'atmosphère, et, à peine débarrassés de leur charge impure, redescendent de nouveau aux troubles bas-fonds !

Je m'aperçus que mon chef cordial et charmant, le docteur d'Udekem, changeait de caractère. Il se prit d'antipathie inexplicable pour son collègue du service latéral. En même temps, il m'entretenait de découvertes extraordinaires qu'il faisait avec son microscope : il y voyait pulluler un monde apocalyptique et confus d'êtres étranges dont, par des récits mystérieux il racontait les agitations, les combats, les accouplements surtout et les gambades érotiques. Cela devait, disait-il, révolutionner la science et le rendre à jamais célèbre ; il était un savant élu par le Destin pour les plus grandes choses ! Bref, cet ami, ce guide, était atteint de la folie ambitieuse. Et cela s'aggravait d'une manie de persécution. Sa femme ne lui donnait pas d'enfants et il en réclamait avec frénésie. Pourquoi cette

stérilité? Il n'y discernait aucune cause normale et la physiologie qui lui était familière, servait à l'édification de suppositions extravagantes.

Son état s'aggravant, on dut l'interner. Ce rare humain est mort dans une maison de santé!

Dans le commun pèlerinage, que de compagnons laissés, à tort et à travers sur la route.

* * *

Malgré la béatitude dont, sauf cette affligeante aventure, je jouissais à l'Hospice des Vieillards, ma carrière médicale me commandait de ne pas m'y éterniser.

J'obtins de passer à l'Hôpital Saint-Pierre, rue Haute, dans un quartier populaire, et j'y fus attaché au service des enfants.

Quel contraste! C'était l'autre bout de la vie! Son commencement après sa fin. J'allais être non plus le bûcheron des vieux arbres n'ayant qu'un reste de feuillage, mais le jardinier des jeunes plantes, tout en fraîcheur et en nouveauté, avec leurs boutons près de s'ouvrir.

Que le lecteur se rassure. Je ne vais pas me donner la satisfaction facile de tracer un

morceau littéraire sur le charme qu'on trouve dans la fréquentation de l'enfance et dans la satisfaction de soulager ses souffrances tantôt puériles, tantôt confondantes par leur cruauté. Égoïstement je me bornerai à dire que j'y trouvai, pour mon éducation, une occasion précieuse de perfectionner et mon esprit médical et ma main chirurgicale.

C'était le docteur Henriette qui était le chef de ce service. Un nom de gouvernante, un vrai nom pour les petits.

* * *

Nouvel hôpital, nouveau personnel, nouveaux « chefs de service ».

A cette époque, ces chefs de service symbolisaient l'état de la science médicale à Bruxelles. Peu avancée, autant que j'en peux juger aujourd'hui, était cette science, là et ailleurs en Belgique. Nous n'étions pas encore déchrysalisés. Elle était trop récente la conquête de notre indépendance qui devait nous rendre nos directions propres et réveiller nos énergies nationales.

Ces professeurs, — car ils étaient presque invariablement attachés à l'Université libre, fondée vers 1841 par le fameux anti-clérical

Théodore Verhaegen, et, au surplus, leur clinique autour du lit des malades constituait un véritable enseignement, — ces professeurs étaient presque tous des personnalités remarquables. Empiriques, oui, ne se tenant que vaguement au courant des progrès qui, dès cette époque, en France, en Angleterre, en Allemagne surtout, commençaient la prodigieuse avancée accomplie au courant du XIX^e siècle; ne connaissant pas les langues, ne voyageant guère, ne visitant pas les célébrités, les grandes universités, les laboratoires fameux. Mais originaux, très vivants, très pénétrants, praticiens excellents et la plupart renommés, même au dehors, subtils, adroits, expérimentés.

Tel était, notamment, à Saint-Pierre, le professeur Thiry chargé du service des maladies cutanées et génito-urinaires, des syphilitiques, une sorte de Ricord belge, bizarre, sans façon, despotique, ayant le cynisme de pensée, de langage et d'action que donne souvent cette indécente spécialité pathologique. On lui imputait des anecdotes sans nombre, les unes réelles, les autres fantaisistes, que la libertine imagination humaine invente inépuisablement dans l'érotique domaine. Il en était orné comme de paillettes et

de clinquant, et portait beau cette réputation grivoise qui diminuait si peu son autorité qu'à l'Université libre il était le grand Manitou de la Faculté de médecine.

Je fus interne dans sa section après avoir quitté celle des enfants. Nouveau contraste, étrange mais éducateur. De l'innocence à la corruption, de la vertu au vice, de la chasteté à l'impudicité : les déplacements forment la jeunesse et les carabins.

* * *

Les carabins ! Je pense parfois, avec étonnement et effroi, à ce qu'ils étaient, furent longtemps et sont relativement encore dans nos hôpitaux.

Une demi-douzaine d'apprentis médecins, à des degrés variés de leur avancement professionnel, à qui est confié avec une candeur et une confiance confondantes, tout le régiment des malades hospitalisés, assument la lourde responsabilité de ce grand service, pendant l'absence du médecin en chef. Pour aider ce groupe d'oisillons, rien que des infirmiers et des religieuses, d'un dévouement parfait, certes, et d'une expérience pratique qui n'est pas à dédaigner. Mais des sous-ordres.

Un vaisseau à trois ponts livré aux mousses et aux pilotins en l'absence du capitaine.

Cette petite bande se démenait du moins mal qu'elle pouvait, mais, dans les cas graves, c'était l'anarchie et l'effarement ! Incendiés sans pompiers et sans engins de sauvetage.

En dehors des mésaventures cruelles causées par cette organisation insuffisante, dont le remède élémentaire serait d'avoir au moins un médecin en chef à demeure dans chaque hôpital, libéré de toutes courreries en ville « chez la clientèle de famille », je raconterai, pour caractériser les inconvénients du système, une mystification dont je fus la victime aux premiers jours de mon internat dans l'immense boîte de la rue Haute.

Nous étions six aspirants à *intrare in docto corpore*. Un roulement était établi : chacun devait, à son tour, être « de garde » pendant vingt-quatre heures consécutives, jour et nuit, à la disposition des égotants et des surprises auxquelles se complaît inépuisablement le hasard. La gestion de tous les services pesait alors sur ce néophyte qui était censé, sinon tout connaître en médecine et en chirurgie, au moins assez pour tirer d'affaire, pendant les premiers moments, les malades subitement en danger.

Mes camarades n'en savaient pas beaucoup plus que moi. Mais ce que j'avais, en plus ou moins qu'eux, c'était ma naïveté campagnarde, et ils s'en étaient aperçus.

Un après-midi de juillet et de chaleur intense, la sœur qui était de surveillance me fait appeler en toute hâte auprès d'une femme alitée dans une des salles confiées au professeur Pigeolet. Je vois sur l'écrêteau fixé au-dessus de la couchette le diagnostic donné par lui le matin : « Eclampsie », avec un point d'interrogation signifiant « douteuse ».

Je n'avais jamais vu d'éclampsie ; les spasmes épileptiformes de la malheureuse m'épouvantaient ; je ne savais que faire. Pris d'une inquiétude affreuse, je remontai précipitamment à la chambre d'un de mes jeunes collègues qui, mieux au courant d'une affection en réalité moins redoutable que ses apparences, s'avisa d'exploiter ma consternation.

— Très grave, proféra-t-il. Il faut faire sonner la grosse cloche.

Trois coups de cette cloche appelaient d'urgence, comme un tocsin, tous les internes dans une salle de délibération.

Je cours chez le portier. Il sonne. Cinq minutes après notre conseil d'éphèbes était réuni autour d'un tapis vert,

— C'est toi qui a la présidence, me dit mon zwanzeur. Assieds-toi dans le fauteuil.

Je m'assieds — il se proclame secrétaire, prend une plume, se met en devoir d'écrire le procès-verbal et dit, solennel : « Veuillez ouvrir la séance, Monsieur le président. »

Très ému, j'explique le cas et demande avis et secours.

Ils étaient avertis. Le premier dit : « Je saignerais. » Le deuxième dit : « Je ne saignerais pas. » Le troisième : « Je purgerais. » Le quatrième : « Je ne purgerais pas. » Le cinquième : « Je m'abstiens. » Mais se reprenant tout à coup et comme illuminé : « L'éclampsie ! c'est le mal des femmes enceintes : j'accoucherais ! »

Puis, tous ensemble : « Il faut consulter M. Pigeolet. » Et se levant, roides, sérieux, lugubres, ils sortent à la file en psalmodiant : « C'est Pigeolet, Pigeolet, Pigeolet, c'est Pigeolet qu'il lui faut ! » Et ils ajoutent : « Mais hélas ! Pigeolet aime le frais ; il doit être à la campagne ! »

Et je restai cloué dans mon fauteuil présidentiel, les doigts crispés dans les cheveux.

Les jours suivants on chantonnait dans les

corridors une complainte dont deux couplets
me remontent dans le souvenir :

D'un interne écoutez l'histoire,
Interne naïf et galant.
C'est véridique on peut m'en croire,
Eclampsique et très indécent.

Une malade était atteinte
D'un gonflement extravagant.
Il comprit qu'elle était enceinte
Et prescrivit l'accouchement... Etc., etc.

J'en aurais hululé de rage.

J'étais doué, moi aussi, d'une aptitude à
fabriquer des couplets, en flamand et en fran-
çais. J'en fis. Lesquels? Je ne m'en souviens
guères.

Les spasmes épileptiformes passèrent
comme c'était leur devoir et mon ingénuité
passa aussi.

*
* *

Je quittai Saint-Pierre et allai à Saint-Jean,
de la rue Haute au boulevard Botanique, du
Sud de la ville au Nord. J'avais la noble
ambition, avant de m'établir médecin, de tout
connaître de mon métier. Illusion! fille de ma
jeunesse, de mon ignorance et de celle des

autres! Que sais-je, même aujourd'hui, complètement?

Je rencontrai là un autre type de ces jours lointains. Le docteur Crocq, dont les carabins disaient : « Il a une fille qui a pour prénom Odile. Et allez-y ! »

C'était un grand sec, un grand maigre, barbu et chevelu, grisonnant, tout en longueur, à gestes de télégraphe aérien de l'ancien régime (il y en avait un sur la maison au coin de la rue Neuve et de la rue Fossés-Loups), avec des pieds en bateaux plats qui dépassaient de moitié au moins les marches sans nombre qu'il montait et descendait inlassablement pour visiter les malades innombrables de sa clientèle. « Je vais vous prescrire une « botelle » dont vous prendrez une cuillerée à bouche toutes les deux heures », était la finale traînante immanquable de son examen du patient à qui il ne donnait jamais ni explication, ni consolation. Il prédilectionnait le nitrate d'argent et avait cru, un temps, que la poussière de charbon était un spécifique contre la tuberculose parce que les mineurs en sont peu atteints : tout simplement parce qu'ils vivent dans l'atmosphère chaude et égale de la mine comme dans un climat du Midi.

C'était un praticien remarquable, en ce sens du moins que la chance de guérisons multiples et parfois retentissantes le favorisa longtemps.

Plus tard, sur sa grande réputation, on l'appelait surtout dans les cas désespérés, et alors, vu le nombre inévitable des décès, sa renommée tourna.

Comme professeur, il était excellent, d'une abondance, d'une clarté, d'une agilité oratoire singulières. Sa méthode d'exploration, procédant minutieusement organe par organe, était admirable.

Mais il courait toujours et voulait courir partout. Une affiche électorale le représenta en transpiration, arpentant l'espace d'enjambées géantes, avec ce cri en exergue : « Où court-il ? »

Il voulut être médecin, professeur de ceci, professeur de cela, chef de service, homme politique, orateur de meeting, riche propriétaire, sénateur, écrivain, que sais-je encore ? Il le fut dans la limite des possibilités humaines, et toujours courant.

Je le voyais arriver le matin, courant, à l'hôpital, expédier en courant sa clinique. Il s'en allait donner, en courant, ses cours à l'Université et visiter, en courant, ses clients en

ville : il fatiguait deux paires de chevaux et deux cochers ; l'automobile était encore dans les futurs contingents. En voiture, il lisait, en courant des yeux, journaux, revues, brochures, dont un stock inondait les banquettes. Il revenait chez lui avaler, en courant, un morceau et recevoir d'autres clients encombrant sa vaste antichambre. Puis, sans jamais cesser de courir, il allait au Sénat, et le soir, courant encore, il présidait des réunions politiques ou scientifiques. Bref, une vie circulaire, giratoire, tournoyante, animée comme la terre d'un mouvement de rotation sur elle-même et d'un mouvement autour d'on ne sait quoi dans l'ambiance, le *perpetuum mobile* ! Un cinématographe, dirait-on aujourd'hui.

*
* *
*

Il y avait aussi le chirurgien De Roubaix. Cumulard comme Crocq, mais sans l'agitation presque frénétique de celui-ci. Homme du monde, aux manières distinguées, invariablement contenu et correct, ayant cette décence qu'on pourrait nommer chirurgicale qui, à l'égard des femmes particulièrement, prépare à l'acceptation du déshabillage et des dénudations nécessaires et aux auscultations déli-

cates. Il était bien en cour. Avec le célèbre docteur Henri Tompson de Londres, il avait l'entretien des voies urinaires augustes de notre roi Léopold I^{er}, sujettes à de fréquentes nécessités de curage et de radoub comme les chaloupes qu'on fait trop fonctionner.

Pour sa clinique à l'hôpital, il était souvent absent et invariablement trop court. Ses leçons étaient claires, d'un langage simple et convaincant. A l'Université libre, je fus son prosecteur, préparant les pièces anatomiques dont il achevait la dissection avec une adresse et une subtilité raffinées. Il y mettait une coquetterie, une virtuosité gracieuse des doigts, spécialement quand il s'agissait de dégager le réseau filigrané des nerfs. Malheureusement il ne voyait rien au delà de nos frontières et connaissait à peine l'existence et pas du tout les travaux révélateurs de Langenbeck à Berlin, de Bilioth à Vienne, de Volkmann à Halle. Il fut toujours d'un bon quart de siècle en arrière sur son temps, ... et ses élèves aussi.

* * *

Nos installations, nos instruments, nos laboratoires n'étaient pas non plus brillants et

up to the day à cette époque lointaine. La Belgique se formait avec la lenteur et les hésitations des débuts. Non pas qu'il faille tant d'appréts au génie. Visitant plus tard, dans la capitale de la Prusse, les nouveaux et magnifiques locaux où Virchow, le découvreur avec Schwann de la théorie cellulaire, *omnis cellula e cellula*, et le félicitant sur ce luxe consacré à la science : « Ah! me dit-il, c'est dans un taudis que j'ai fait mes meilleures découvertes! »

Ce fut sur une caravelle grande comme un bateau du canal, et qui n'était pontée qu'à l'avant et à l'arrière, que Magellan, le premier, franchit le périlleux cap Horn et découvrit l'océan Pacifique.

J'ai chez moi le portrait de Virchow orné de ces mots : *Zur freundlichen Erinnerung, Berlin, 4 octobre 1873.*

* * *

Je passai (plus exactement on devrait toujours dire « je subis ») mon dernier examen à la session de Pâques de 1865, grande année pour le vin de Bourgogne cher à la Belgique wallonne et à moi.

J'avais trente ans. Je ne m'étais pas pressé.

A quoi bon, puisque interne assidu dans les hôpitaux, j'étais déjà quasi-médecin et que passant à travers tous les services, je m'étais assimilé le tableau complet des connaissances pratiques, et avais fréquenté les célébrités locales. J'avais vu et traité des centaines de malades, j'avais jardiné un très riche jardin de maladies. Je ne valais pas un médecin, mais je valais au moins un très bon infirmier et, entre les deux, qui dira où doit aller la préférence ?

Je m'éclipsai pour aller me retremper au pays natal, ensemble mystérieux de facteurs physiques et psychiques si puissants pour rétablir en nous l'harmonie. Je séjournai chez le curé Creten. Je séjournai chez mon père, toujours impécunieux, toujours machinant des combinaisons d'affaires.

Et j'abordai ainsi le milieu de la vie.

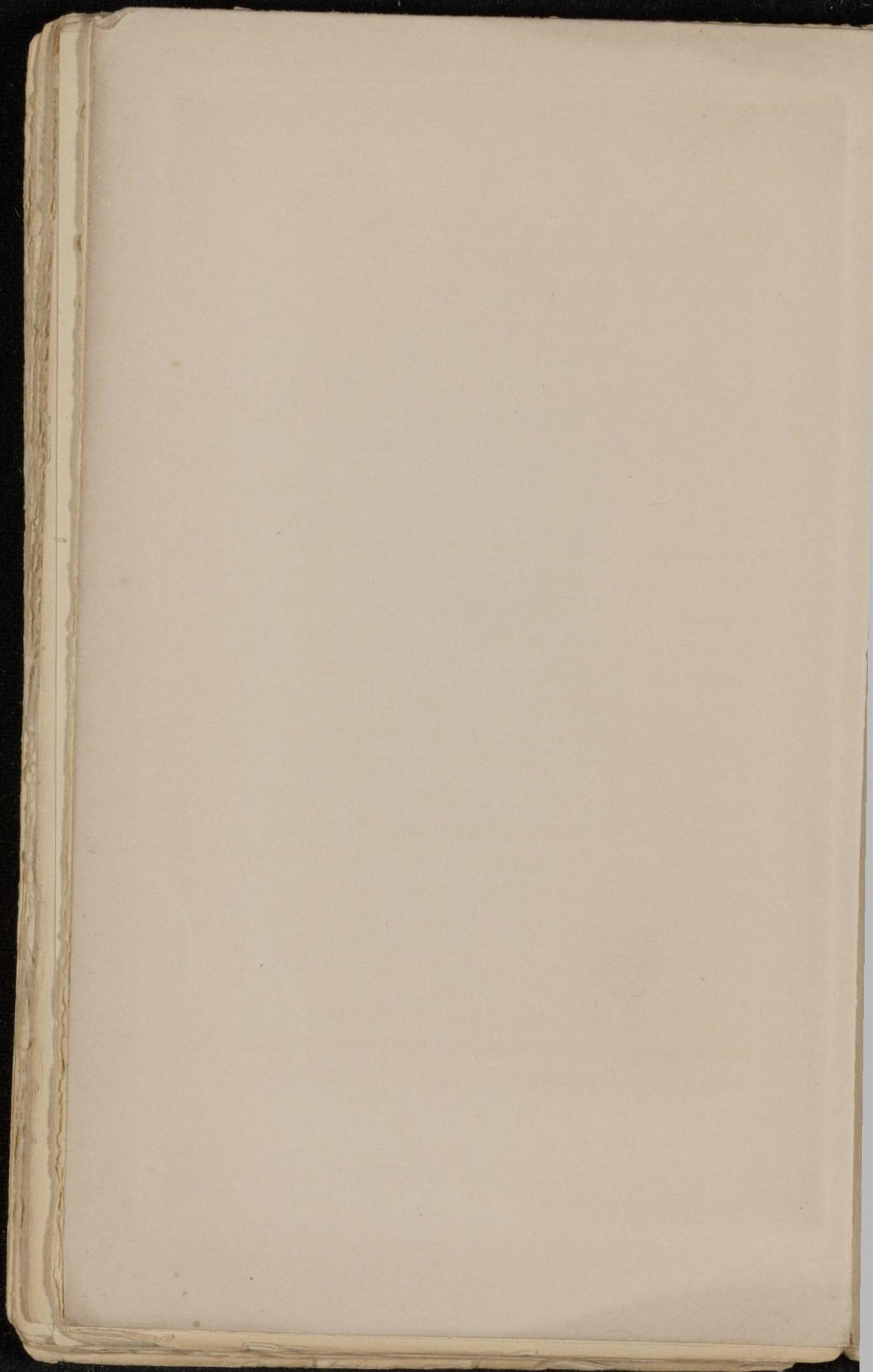
DEUXIÈME PARTIE

L'AGE VIRIL

Ludit in humanis divina potentia rebus.









II

Je songeais à aller dans cette Allemagne où, d'après les on-dit, l'art médical et chirurgical avait une prodigieuse avance. Je me risquai à demander un subside à mon cousin Peeters, notaire à Reckheim. A l'honneur du cousinage, aujourd'hui dégénéré mais alors pris encore au sérieux, il m'avança cinq cents francs.

Je partis pour Bonn, la ville universitaire célèbre, gloire du Rhin allemand. J'y vécus en anachorète. Je fréquentai les laboratoires d'anatomie pathologique et suivis assidument les cliniques. Mais cinq cents francs sont vite épuisés, même quand c'est une parcimonie entêtée qui les ménage. Il me fallut finir, il me fallut revenir, et ce fut à pied. J'en étais réduit à avoir juste de quoi payer au chemin de fer le prix de transport de ma maigre valise.

Allais-je consumer ma vie au village? Mon séjour prolongé à Bruxelles, mon séjour à Bonn, avaient fait éclore en moi sinon d'autres rêves, au moins d'autres envies.

Presque avec remords, je m'adressai à mon père. Naufragé de la fortune, il redoutait pour moi un sort analogue. Arrivé à l'âge où l'espérance déménage sous les coups répétés du Sort et où le repos, même terne et désenchanté, semble la seule dose de bonheur possible pour la misère humaine, il eût préféré me voir accepter la condition paisible de médecin de campagne. Mais devant ma résolution obstinée et comme prédestinée, et, faisant tout ce que sa pauvreté présente lui permettait, il me remit... neuf pièces de cinq francs.

C'est avec ce mince trésor que, par un jour d'automne, où, en Campine, les hêtres et les chênes jaunissent parmi les pins grisâtres et les sapins verts, je quittai Mechelen et la Meuse pour commencer enfin la rude existence sociale où je serais complètement livré à moi-même.

* * *

Je dénichai un appartement rue du Midi. C'était chez un couple de braves boutiquiers, parfaitement assortis, réalisant le

mariage dans sa forme classique et sage : une association d'entraide pour les joies restreintes et les souffrances fréquentes de la vie, facilitée par le mutuel désir de rendre heureux son conjoint. Programme admirablement simple et, pourtant, d'une exécution combien difficile et rare !

Je succédais dans mon logis à un autre médecin qui me soupçonna de lui voler une partie de sa clientèle de voisinage et ne se fit pas faute de me discréditer à ce sujet tout le long de ses jours, à titre de ce qu'il croyait de légitimes représailles. La charmante bataille humaine commençait.

Mes hôtes me recommandaient à leurs « pratiques » et à leurs « connaissances ». Etant leur locataire, j'étais leur protégé. Cette bienveillance n'amenait pas des résultats prodigieux. Je faisais des visites à deux francs et des accouchements à cinq. Je parvenais à nouer les deux bouts à la fin du mois, mais à la moindre dépense extraordinaire, l'équilibre était rompu et c'était une affaire du diable que de le rétablir. Il me fallut des semaines pour payer les vingt-huit francs que m'avait coûtés la plaque en cuivre annonçant aux passants distraits que j'étais « Docteur en médecine, chirurgie et accouchements ».

Je déjeûnais le matin de café et de tartines. Je faisais venir de la gargote de la rue Sainte-Anne où j'avais habité lors de mon premier séjour, mon dîner pour un franc dix centimes et je soupais des restes de mon dîner. Mes deux chambres étaient claires, mon appétit excellent, mes nuits paisibles, mes espérances infrangibles, mes clients supportables, et tout se déroulait suffisamment à mon gré. Si je ne voyais pas la vie en rose vif, je ne la voyais pas en brun sombre. « Une bonne moyenne », qui devrait être l'enseigne et la devise de toute existence comme il en est la vraie réalité. L'Idéal n'est bon que pour les dimanches.

J'avoue qu'un élément sentimental y aidait. L'Amour naturellement ! Mon hôtesse avait une sœur habitant les champs, mais venant en villégiature à Bruxelles, jeune fille, à mes yeux, charmante, nommée Blondine, et ce nom lui seyait à merveille. Elle avait remarqué « le jeune docteur », alors dans l'épanouissement de son bel âge et de sa barbe chataine. Elle rougissait quand je la rencontrais dans l'escalier, cet inévitable entremetteur procuré par les architectes.

Je fus vite décidé à l'épouser. Je sentais le besoin d'une compagne m'aidant le jour, me délassant la nuit, vivant avec moi dans une

discipline affectueuse de devoirs et d'agréments définitivement réglés. Mon hôtesse s'en aperçut et m'en parla. Elle me trouvait, disait-elle, sérieux, rangé, travailleur, préoccupé de mon avenir. Bref, tous les intéressés furent aisément d'accord et on convint qu'on irait de compagnie demander officiellement le consentement des parents.

Rien ne semblait faire obstacle à la réalisation de ce projet d'une simplicité et d'une normalité si peu ambitieuses? Mais attendons la fin. Attendons les surprises malignes du Destin!

Madame était en état de grossesse avancée. Le petit voyage fut remis jusqu'après sa délivrance. L'opération me fut naturellement confiée et je m'en tirai à la satisfaction générale. Un garçonnet bien constitué vint augmenter le nombre des humains lamentables et donner aux auteurs de ses jours une joie aussi considérable que peu sûre dans ses conséquences éloignées.

Quand le baptême, la distribution des dragées, les relevailles et les autres cérémonies furent achevées sans encombre et selon les rites bruxellois, la question de mon mariage revint à l'ordre du jour. Debout devant moi, mon hôtesse m'en entretenait un matin. C'était,

le prochain dimanche, la kermesse du village de Blondine. On en profiterait pour l'expédition. La famille était informée. Un accueil particulièrement cordial m'attendait. On donnerait un grand dîner. Mon futur beau-père bâtirait pour les jeunes époux une maison au boulevard Anspach alors en formation. On boirait du champagne. On mangerait de la tarte... Et vlan! sur ces mots, mon interlocutrice tombe à la renverse! La voilà par terre! Une embolie! Je me précipite pour la relever, elle était morte!

Et mon mariage mourut aussi : le mari inconsolable, mû par une de ces poussées instinctives et obscures qui déterminent nos actions plus que tous les raisonnements, m'attribua, au fond de lui-même, la responsabilité de cette catastrophe. Peut-être aussi ne put-il supporter la vue et le contact constants de celui qui avait été le témoin unique et extrême de son malheur. Bref, le brave bourgeois agit en bourgeois et me donna congé. Blondine épousa, à défaut de moi, son préjugé et sa querelle. Elle ne fit rien pour me retenir, la charmante et candide vierge. Pour elle, comme pour nombre de ces petites bourgeoises, l'amour n'était qu'une doublure pour le mariage. On le met derrière l'étoffe, mais

celle-ci est le principal. Si l'une fait défaut, on remise l'autre pour une nouvelle occasion.

Qu'on juge de ma stupéfaction, de ma désespérance. Tout, pour moi, s'effondrait comme un ballon crevé. Mariage, amourette, installation, situation, argent. Cette faiblesse de la Science (mettons-lui une majuscule) devant les surprises du hasard, est à la fois terrible et risible. On ne se fit pas faute dans le quartier de m'imputer l'événement. J'étais l'accoucheur maladroit qui avait tué la pauvre madame une telle, une si bonne femme ! La confraternité professionnelle, cette poésie de la concurrence, s'en mêla. Ma clientèle naissante se dispersa comme une troupe de moineaux à la détonation d'un coup de fusil.

Ma bourse était aussi flasque qu'un cataplasme. Je ne trouvai dans le voisinage qu'une chambrette où je végétais un mois sans ouïr parler d'un client. Je ne savais sur quel point de la rose des vents diriger ma pauvre barque, quand, un jour, plus décourageant encore que les autres jours, entre chez moi un de mes anciens professeurs, le docteur Rossignol (oh ! le nom de bon augure !) qui, examinant mon grenier, me dit : « Sortez au plus vite de ce trou. Le monde ne va pas où il y a de la misère. Pas de poudre aux yeux, certes, mais

un peu de décorum. C'est là-dessus que germe la confiance. Il y a rue Saint-Jean un appartement qui ferait votre affaire. Allez-y voir. Au besoin, je vous aiderai. »

Oui, il faisait mon affaire cet appartement à mes yeux luxueux, mais il coûtait quatre-vingt-dix francs par mois ! Je le pris avec l'aplomb de l'affamé qui se fait servir un bon dîner sans savoir comment il le payera. *Audaces fortuna juvat... et occidit.*

Le locataire principal qui me sous-louait était un « tireur d'or », fabricant des fils du précieux métal avec lesquels on fait les épau-
lettes. Oh ! miraculeuse jeunesse ! A peine installé, j'avais tout oublié et, comme l'araignée, je recommençai à tisser ma toile. Les premières mouches que j'y vis furent deux de ses malades que me confia le bon docteur Rossignol.

* * *

En face de chez moi, dans cette rue Saint-Jean, récemment percée, qui va de la Cantersteen à la Vieille-Halle-aux-Blés (les bons noms bruxellois), était établi un pharmacien qui m'envoya aussi quelques clients. J'obtins une place de médecin des pauvres dans le bas de la ville, « la défense gratuite » dans la

maladie, comme il y a la défense gratuite dans les procès. Décidément j'avais des dispositions pour « les Œuvres de miséricorde ».

*
* *

C'était en 1866. Le choléra, arrivé de La Mecque suivant son immémoriale habitude, sévissait en plein comme une revanche du Croissant sur la Croix.

L'épidémie s'était étendue dans tout le pays. Les journaux en langue française donnaient sur elle des renseignements circonstanciés. Ils indiquaient les symptômes, décrivaient les caractères, faisaient connaître les traitements divers imaginés par la science ou le charlatanisme. Les Flamands étaient sous ce rapport dans une situation d'infériorité. Leurs gazettes n'en disaient rien et ils ne lisaient pas les autres. Il me vint l'idée d'écrire sur le fléau, dans leur idiome, en usant d'un style accessible à toutes les intelligences. Mon travail fut publié dans *De Tijd* de Bruxelles, dont un des rédacteurs était Julius Hoste qui s'est fait un nom dans la littérature néerlandaise belge.

Cette publication eut un succès inattendu. Mes articles furent reproduits partout.

Dans ce travail, qui fut aussi publié en brochure, j'avais en m'appuyant sur les travaux de Schwann, de Raspail et de l'Italien Paccini que le choléra était une maladie infectieuse du sang produite par des organismes végétaux ou animaux vivant dans les selles des cholériques. Ce n'est que plus tard que Koch de Berlin a précisé cette supposition en découvrant le bacille en virgule.

Je démontrai ainsi une fois de plus que les grandes découvertes sont préparées par les modestes travailleurs. « Elles naissent rarement d'une pièce comme la Minerve antique jaillissant tout armée du cerveau de Jupiter » a écrit académiquement le professeur Frédéric de Liège dans sa biographie de Schwann.

Si mes articles firent le profit du journal et de l'imprimeur, ils ne mirent pas un sou dans ma poche. Il m'importait peu ! Quand on est jeune, on a le besoin de travailler comme l'oiseau de chanter.

Je viens de retrouver cette fameuse brochure sous la poussière de ma bibliothèque. Elle est là, devant mes yeux, sur ma table, réveillant les souvenirs des jours qui ne reviendront jamais.

J'annonçais à la dernière page qu'elle serait suivie d'une série d'autres sur l'hygiène et les

maladies les plus répandues. Si j'avais donné suite à ces projets, mon nom eût été vraisemblablement propagé dans les plus petits villages de la Belgique flamande et de la Néerlande.

Mais je ne connaissais pas alors la force de la publicité. Puis, j'allais entrer, bientôt, à l'Université, travailler sans tapage, dans les laboratoires.

* * *

J'étais occupé à toutes les heures du jour et de la nuit, dans les impasses de la rue Haute, dans les quartiers les plus misérables. C'est là que je vis des malheureux sans pain, sans eau bonne à boire, sans argent. Mon cœur s'est contracté bien des fois devant leurs souffrances. Dans une famille pauvre, où je prescrivais d'acheter du sable destiné à être chauffé et placé sur le ventre d'un malheureux père de famille qui, la figure bleuie, se tordait sur son lit dans des douleurs d'entrailles atroces et des crampes horribles, la mère n'avait pas les quelques centimes nécessaires pour cette dépense. Je leur distribuai le peu d'argent qui gîtait au gouffre de ma poche.

Je voudrais faire comprendre que l'homme

peut être heureux quoique pauvre s'il se consacre au soulagement des infortunes, s'il s'assigne des buts de commisération et d'humanité. Le cœur suffit pour ces missions rédemptrices. Combien une bonne parole a d'effet en certaines circonstances! C'est un baume pour la détresse. Mais si je savais trouver les mots qui réconfortent, je ne pouvais malheureusement trouver aussi aisément la monnaie.

Je me sentais exténué par le travail. J'étais mal nourri et, pour comble d'infortune, j'allais avoir bientôt à payer le trimestre de mon loyer. J'étais dans l'impossibilité de faire face à ma situation et si je luttais encore, c'est que je voyais de plus malheureux que moi supporter avec résignation les épreuves de l'adversité.

Je ne me dissimulais pas qu'au spectacle et sous le faix de tant d'insuffisances je n'aurais pu tenir longtemps. J'entendis parler d'une place vacante à la campagne, à Peer, dans le nord du Limbourg, non loin du camp de Beverloo. Mon cousin, le notaire Peeters, m'engageait à aller m'établir là-bas. Je m'y ferais vite, disait-il, une bonne clientèle bourgeoise, je pourrais m'y marier convenablement.

Au seuil de la banqueroute, j'allais céder, quand un événement fortuit vint une fois encore déranger le programme.

Pour recouvrer une petite créance d'honoraires, je m'étais rendu chez M. Émile Bissé, fabricant d'huiles industrielles qui habitait chaussée de Mons dans le faubourg de Cureghem.

— C'est la dernière fois, Monsieur, lui dis-je, que je vous vois. Je viens vous faire mes adieux et je me permets, par la même occasion, de vous présenter ma note.

— Pourquoi partez-vous ? demanda-t-il. L'avenir s'ouvre devant vous et vous êtes travailleur. — Et il fit un vif éloge de mes qualités.

— La vie est trop difficile, répondis-je. — Il comprit ce que je me refusais à avouer.

— C'est l'argent qui vous manque ?

— Eh bien oui, Monsieur, je ne le vous cacherai pas plus longtemps. Je n'ai pas de quoi payer mon terme.

— Combien ? reprit-il brusquement. Un billet de cinq cents francs vous suffira-t-il ?

— Cinq cents francs, repris-je, mais c'est une fortune.

Il alla à son coffre-fort et me remit le billet sauveur. Cinq cents francs ! Ce chiffre sem-

blait être mon chiffre dans les conjonctures critiques.

Quand je voulus lui donner un reçu :

— Inutile, me dit-il. C'est dans nos habitudes, à nous « francs-maçons » d'agir comme je le fais. Vous êtes un jeune homme malheureux. Nous avons pour devoir d'aider ceux qui souffrent.

Au mot de « franc-maçon » j'ouvris de grands yeux et regardai avec ahurissement mon bienfaiteur. Je n'avais jamais vu de près un franc-maçon : un homme qui donne de l'argent sans reçu !

* * *

Si j'étais resté médecin des pauvres, je serais encore pauvre. La misère se communique comme la grippe. La santé aussi : fréquentez les gens bien portants, c'est un bon régime hygiénique. Mais la fortune me vint capricieusement. Grâce à la recommandation de mon voisin le pharmacien et aux lecteurs du *Tijd* je commençai à gagner un peu. Le soleil brillait, quoique très pâle encore. L'épidémie était près de s'éteindre et me laissait des loisirs. Alors m'arriva une aventure extraordinaire !

La femme de ce locataire principal de la maison rue Saint-Jean était spirituelle, d'un caquet endiablé, parlant sans interruption durant des heures entières, avec une volubilité étourdissante. Elle lisait tout, dans un pêle-mêle effrayant, romans, livres de philosophie, de politique, d'histoire, de science. Bref, ce qu'on qualifie aujourd'hui « une intellectuelle ». Du jugement, pas pour un sou.

Elle n'aimait pas son mari et ne se gênait pas pour le dire. Lui, au contraire, la plaçait très haut dans son cœur, et lorsqu'elle était au salon, entourée de ses adorateurs, il restait bouche bée en admiration.

Un jour, je fus étonné d'apprendre que le bon mari avait un duel avec un médecin militaire. Le duel se termina, comme généralement ils se terminent entre un cocu et l'amant, par une réconciliation et un bon déjeuner aux frais du mari trompé. Un journal satirique raconta l'histoire. Elle eut un retentissement fâcheux, surtout pour moi car j'y fus mêlé d'étrange façon. Le nom du don Juan avait la même initiale que le mien et comme, médecin moi aussi, j'habitais la maison de la belle, le public crut que j'étais l'heureux suborneur. Le bruit se répandit bientôt de mon aptitude aux exploits amoureux. J'eus la réputation d'être

« un médecin conquérant »; on me disait un briseur de cœurs, et des jaloux, — *genus invidium medicorum* — me représentèrent auprès des maris en homme dangereux pour la paix des ménages.

De plus en plus je vérifiais que la vie se passe à se voir attribuer des actions qu'on n'a jamais faites, des pensées qu'on n'a jamais eues, des paroles qu'on n'a jamais dites, des mobiles auxquels on n'a jamais obéi.

Mais voici bien une autre affaire !

Madame m'annonça qu'elle allait quitter Bruxelles pour s'installer à Paris. Je crus que c'était un propos en l'air, mais peu après la servante m'informa qu'elle était partie en voyage « avec une malle pleine de robes nouvelles ». Et la nuit même de ce jour je fus réveillé tout à coup vers trois ou quatre heures du matin par la domestique effarée qui venait me supplier de passer d'urgence dans la chambre de Monsieur. En bretelles et pieds nus, j'accourus et le trouvai d'une pâleur cadavérique, affaissé dans un fauteuil. Sans me donner le temps de le questionner :

— Docteur, bégaya-t-il, j'ai une terrible nouvelle à vous annoncer. Je suis complètement ruiné... Ma femme est partie avec notre enfant et va chercher à gagner sa vie en don-

nant des leçons de français et de littérature... Quant à moi, je me suis empoisonné avec du phosphore, à quoi j'ai ajouté pour ne pas trop souffrir, de la morphine. J'attends la mort!... Malheureusement, la dose que j'ai absorbée n'a pas opéré, je viens d'en vomir une partie... Je vous conjure de m'en procurer une autre.

Étais-je donc un locataire tragique? Étais-je un jettatore? Je revis le drame de la rue du Midi.

Comme j'ouvrais la bouche pour le dissuader :

— Inutile de chercher à me faire revenir sur ma décision. J'ai annoncé ma mort. Tantôt, à la première heure, mes amis, mes parents seront avisés par la poste. Toutes mes dispositions sont prises. J'ai contracté une assurance sur la vie en faveur de ma femme et de ma fille dont l'avenir dépend ainsi de ma mort. — Et tirant un revolver de sa poche : Voici, au surplus, de quoi en finir, pour le cas où vous refuseriez.

Que faire en cette étrange conjoncture? Pris de compassion et conscient de l'énorme responsabilité que me créait une situation aussi émouvante, je recourus à un stratagème : je feignis de lui rendre le service qu'il me demandait.

— Je vous comprends, murmurai-je. Je vais vous procurer du poison.

J'allai chez mon voisin l'apothicaire chercher une forte dose d'émétique que le malheureux avala d'un trait. Dix minutes après, il fut repris de vomissements salutaires. Je savais par expérience que l'homme se raccroche aisément à la vie. Cette scène dura jusqu'au matin. A ce moment, les parents, les amis, consternés, firent irruption dans la maison. On avait télégraphié à Madame qui, avant de gagner Paris, était passée par Lille où habitait sa famille. Elle arriva vers quatre heures de l'après-midi accompagnée de son enfant. Elle pénétra en coup de vent dans la chambre et jetant à son mari un regard d'inexprimable mépris, déçue apparemment dans le doux espoir de devenir veuve, elle lui dit en lançant sa sacoche sur la table :

— Tu n'es qu'un lâche !

Quelques jours après le pauvre diable ferma sa maison et partait s'installer dans une ville du Nord où, avec sa susdite aimable compagne, il reprit un commerce de bijouterie, succédant à sa belle-mère qui venait de mourir à propos. Tout s'arrange !

Mais moi, j'étais une fois de plus en panne.

* * *

Je raconte beaucoup de petits événements, et je suis repris de la crainte que le lecteur ne m'impute d'être puéril et ne s'impatiente. Qu'il veuille considérer que je n'ai d'autre prétention que de lui dépeindre la vie d'une modeste unité belge, durant la période de notre formation ou plutôt de notre réveil national, qui nous rendit l'aptitude à être nous-mêmes, avec nos qualités et nos défauts, nos vaillances et nos mesquineries. La puissance actuelle de notre originalité et de notre prospérité vient, apparemment, de l'action collective et concordante de multiples individualités analogues à la mienne, livrées comme moi aux vicissitudes de l'existence, luttant contre elles comme je le fis, subissant les mêmes obstacles, obtenant les mêmes chances, agissant dans un même concert qui fut celui de la patrie renaissante. C'est d'une multitude innombrable de simples détails semblables à ceux dont je fais le récit que résulta l'action générale maintenant triomphante, et, dès lors, pourquoi ces détails seraient-ils insignifiants ? Ne constituent-ils même pas, mieux que les gros événements très visibles, l'activité véritable d'une nation ?

Je viens de « repenser » à tout cela en lisant la page que voici de Georges Willame, déta-

chée d'une rapide et curieuse étude consacrée au vieux Nivelles, son lieu d'origine, page qui m'instruit et me rassure sur l'œuvre ingénument sincère et craintive que j'ai tentée en racontant ma vie :

« J'ai une prédilection et comme une tendresse de plus en plus accentuée pour « les registres aux comptes », car ils sont vrais et communicatifs, sous leur sécheresse toute apparente. Au premier contact nous les jugeons un peu rebutants; mais si nous avons la sagesse de ne pas nous décourager, on dirait qu'ils nous savent gré de notre constance et qu'ils s'ingénient à nous rendre en plaisir ce que nous leur avons donné d'efforts. Surtout ils sont divers, comme la vie : ils montrent les jours se succédant, souvent mauvais, parfois bons ; les douleurs, les transes, les soucis, les simples soins s'y retrouvent, comme les notaient, dans le moment, ceux qui en étaient travaillés ».

Au surplus, vogue la galère !

Laat u maar varen !
Troost u met uw lot !
Nog eenige jaren
Dan zyn wy kapot.

J'ai lu ça sur la poupe d'un bateau-pêcheur.

J'éprouve le besoin de vider ma tirelire aux souvenirs, garnie de gros sous, d'écus de cinq francs, de louis d'or peut-être. Que ceux que le décompte que j'en fais ennuie, se détournent et me laissent continuer en paix mon soulageant radotage.

* * *

J'avais fait à cette époque la connaissance d'une personnalité qui fut mon grand protecteur et un véritable Mentor. Il m'apprit le savoir-vivre si nécessaire à celui qui veut réussir dans « la haute société », généralement polie et raffinée. Si l'*instruction* médicale des jeunes médecins belges au sortir des universités est sérieuse, par contre leur *éducation* est souvent très négligée. Le contraste avec les médecins français et surtout anglais, toujours d'une irréprochable correction, est, sous ce rapport, saisissant. Combien donc je dois de reconnaissance à ce conseiller fidèle qui, généreusement, m'enseigna l'art de réussir dans le monde.

Il me donna, d'abord, le conseil d'acheter l'ameublement de mon appartement à mon malheureux propriétaire. Je n'avais pas d'argent; mon bienfaiteur m'offrit la somme nécessaire, environ trois mille francs.

C'était le comte Charles Vilain XIII, ce ministre belge des affaires étrangères qui, à Napoléon III réclamant avec l'arrogance de la puissance qu'avait alors la France, la répression de ce qu'il nommait les écarts de la liberté de la presse dans notre pays, répondit en pleine Chambre législative par ce cri fier et patriotique : Jamais !

Notre vie tient à un fil et notre bonheur à un fétu de paille. Il suffit de la rencontre d'un homme puissant pour faire la fortune d'un pauvre diable et d'un pauvre médecin. Le comte fut pour moi cet homme.

C'était un grand seigneur de la vieille noblesse, d'une humeur toujours égale, d'un calme et d'un sang-froid inaltérables, d'une bonté constante, d'une simplicité touchante. Le type de l'aristocrate de vraie souche. Je ne cessais d'admirer son langage toujours mesuré et impeccable, et, au-dessus de tout, la promptitude et la droiture de son esprit.

Sa parole était pour moi de l'évangile. Ma confiance en son jugement était illimitée. Je ne faisais plus rien d'important sans lui demander conseil. Quand je lui soumettais une difficulté de ma profession médicale ou une autre, sans hésitation il me donnait une réponse nette, claire et sage.

Je déclare avec sincérité que ses judicieux avis m'ont souvent empêché de faire des faux pas et de commettre des bévues. Comment en eût-il été autrement? Que sait de la vie un campagnard à peine dégrossi par les fréquentations universitaires?

* * *

Voici comment cette chance m'arriva.

Je reçus un jour du comte une lettre me priant de passer à son hôtel situé au coin de la rue du Commerce et de la rue du Luxembourg. On comprend que je ne me fis pas attendre. J'endossai ma meilleure redingote, qui était du reste ma seule, je posai sur ma tête un chapeau haute forme qui ne me quitta plus depuis et je courus, le cœur tremblant, où j'étais mandé... C'était la route dorée de la fortune qui semblait s'ouvrir devant moi!

— Monsieur le docteur, me dit-il vous êtes mon compatriote. Je viens de mon château de Leuth en Limbourg où j'ai entendu parler avec éloge de votre brochure sur le choléra. J'ai mon médecin, le docteur Wiemer, qui est aussi celui du Roi, mais il est souvent absent ou retenu au palais. Voulez-vous veiller sur

mon existence et celle de ma fille? Vous viendrez dîner chez moi tous les vendredis.

Faut-il dire avec quelle émotion et quelle reconnaissance j'acceptai!

Je devins pour lui une sorte de confident familial et respectueux, en même temps qu'il me poussait dans son monde. Il me raconta sa vie, ses plaisirs et ses déboires dans la diplomatie, dans la politique, sa jeunesse, ses études à Paris où il avait été, avec Montalembert et Lacordaire, l'élève de Lamennais, peu de temps, mais suffisamment pour devenir un adepte du catholicisme libéral.

De mon côté, je lui expliquai la structure et le mécanisme du corps humain, dont je ne pouvais assez lui parler.

Et nous passions ainsi d'heureuses heures dans une intimité qu'on rencontre rarement entre personnalités de conditions sociales aussi différentes sur cette terre de morgue, de conflits et de disputes.

J'ai, depuis, sous le contrôle du docteur Wiemer, soigné le comte jusqu'à son dernier soupir. Le jour où une douloureuse maladie de la moelle épinière l'emporta, je ressentis un chagrin qui me plongea dans la désolation. Ce fut pour moi une des pertes les plus sensibles de ma vie.

C'est à cette belle, vaste et affectueuse intelligence que je dois en grande partie mes succès et surtout cette confiance en soi qui, pour tout homme comme pour tout peuple, est la base la plus sûre du contentement et de la réussite. L'Anglais en témoigne aujourd'hui comme autrefois le citoyen romain.

C'est qu'à cette époque les Belges n'avaient pas encore cette notion de leur valeur qui commence à leur apparaître et qui augmente avec tant d'intensité leurs énergies dans tous les domaines de l'activité sociale. Ils avaient été si longtemps l'accessoire de plus vastes empires qu'ils ne savaient plus ce qu'ils étaient au juste et acceptaient le rôle incolore et déprimant de pasticheurs de qui les environnait, spécialement de la France. Ils ne se croyaient quelque chose que s'ils réussissaient à bien imiter, et d'innombrables choses se faisaient chez nous « à l'instar de Paris ». Paysan flamand qui jamais ne put se débarrasser de l'accent et du relent du terroir, je me considérais, par cela même, inférieur et je m'humiliais dans le sentiment de cette prétendue infériorité. Le comte Vilain XIII avec sa science parfaite des hommes et de la société, rectifia mes idées. Il sut me faire comprendre la saveur et la force qu'il y a à être franche-

ment et fièrement de son pays et de sa race, et le danger qui accompagne toute imitation étrangère contraire à notre nature. Il fit à mon profit un apostolat que d'autres, durant le même temps, accomplissaient chez nous avec une ferveur augmentante et qui, aux heures présentes, est près d'une réussite complète.

Il ne se faisait, pourtant, pas faute d'entretiens moins graves. Sa vie, remarquablement variée, avait enrichi sa mémoire d'anecdotes. Il en était fourmillant. En voici une d'un caractère médical... et historique.

Comme je lui parlais de ces malades pour qui leur état chronique de morbidité tourne à l'obsession et devient, au-dessus de toutes les circonstances petites ou grandes, la préoccupation dominante, tels, sauf respect, les constipés qui ne sont pas les maîtres de leurs intestins mais dont les intestins sont les maîtres : — Combien c'est vrai, me dit-il. Ecoutez ce que m'a raconté un diplomate italien quand j'étais secrétaire d'ambassade à Rome. C'était le moment où Garibaldi et ses mille Chemises Rouges envahissaient le royaume de Naples. Tous les jours, le Roi, près d'être jeté à bas du trône, délibérait sur les événements avec ses Ministres. On s'at-

tendait à la débâcle. Un matin, ses conseillers arrivent plus inquiets encore que de coutume. Ils trouvent Sa Majesté alerte, gaillarde, le visage détendu, respirant l'air pur du golfe de Naples par les fenêtres largement ouvertes sur les jardins du palais. Surpris ils demandent quelles nouvelles heureuses causent ce changement. — Quoi de neuf, quoi de neuf, reprit le Dynaste qui avait habituellement le teint jaune et l'humeur mélancolique des gens qui digèrent mal? *Jo ho fatto questo mattino una splendidissima cacata!*

*
* *

On arrivait à 1870, « l'année terrible »... pour la France; l'année triomphale... pour l'Allemagne; l'année pareille à d'autres... pour la Belgique. Tout dépend du point où les événements vous atteignent.

Mais au-dessous des cimes forestières que secouent les ouragans, il y a les taillis à ras de terre où pululent les êtres infimes. J'étais un de ceux-ci.

La chance, cette fée fantasque, un bandeau sur les yeux, avec qui nous jouons au Colin-Maillard, m'avait favorisé en m'accordant le protectorat du comte Vilain XIII. Je pou-

vais, il est vrai, rattacher cette inespérée faveur à quelques circonstances qui m'étaient personnelles : ma simplicité native, ma bonhomie fraternelle, ma rusticité sympathique, l'expression ouverte et cordiale de mon visage, ma ponctualité, mon aisance au travail.

Qu'on ne m'accuse pas de fatuité. Le miroir dans lequel j'apercevais ces qualités, au surplus peu orgueilleuses, n'était pas présomption mais jugement bienveillant de mon noble ami à qui il m'arriva de demander les motifs de la préférence qu'il m'accordait avec une si pénétrante générosité.

Cela suffisait-il pour réussir? Où voit-on la justice du Sort aller invariablement au plus digne? La vie n'est-elle pas essentiellement tracassante et capricieuse? N'est-elle pas surtout faite de compensation au mal par le bien, au bien par le mal? N'est-ce pas là le tic-tac monotone et infatigable de son énigmatique horloge?

Je devais, une fois de plus, en subir l'épreuve.

J'étais exact dans l'accomplissement de mes devoirs médicaux qui, peu à peu, se multipliaient. Je ne l'étais guère, et ne le fus jamais, dans mes nécessités ménagères. Spé-

cialement la comptabilité de mes honoraires était et fut toujours plutôt détraquée. Je restai de l'espèce de ces médecins qui se laissent encombrer par leurs clients, au lieu de monnaie, de « dons de reconnaissance », bronzes, encriers, gravures, buvards, en général déplorablement choisis ; seuls quelques paniers de vieux vins furent parfois trouvés excellents par moi et mes amis.

Je subissais les inconvénients quotidiens de ce relatif désordre de mes affaires et j'eus bientôt cette opinion, plus ou moins avisée, qu'une femme, suppléant à mon insuffisance, établirait une discipline que j'étais impuissant à réaliser et dont je ne supportais l'absence que par philosophie.

Voilà bien une idée campagnarde ! Je ne me souvenais plus que saint Jérôme, une de mes lectures favorites au temps de mon compagnonnage avec le curé Creten, a dit : « Une femme et la philosophie sont un fardeau trop lourd à porter pour des épaules humaines. » La médecine est, peut-être, plus lourde que la philosophie.

L'occasion me guettait. Un de mes collègues, partant en vacances pour la Suisse, me confia ses malades. Parmi eux était une mère, et cette mère avait une fille parvenue à

l'âge matrimonial. Je la vis, « je la trouvais charmante », c'était réglé; on y est disposé quand on a trente-quatre ans, une bonne santé, un sang à transport facile partout où il convient qu'il se transporte pour l'amour, et qu'on a vécu dans la niaise tenue d'une chasteté timide. La jeune divinité chantait; elle chantait le mélodieux répertoire italien que n'avait pas encore détrôné l'héroïque wagnérisme incomplètement sorti de la période salubre des dédains, des outrages et des batailles. Très sensible aux séductions musicales qui vont si facilement toucher les fibres de la tendresse, sa voix me jetait dans le ravissement. Bref, l'habituelle « cristallisation » se produisit avec ses exagérations si bien machinées par l'ordre profond de la Nature en peine moins de nous satisfaire que d'atteindre ses fins en nous mystifiant.

Pourtant, telle que j'entrevois actuellement avec le calmant recul des temps, « le doux objet de mes vœux », je dois dire que l'adolescente était jolie, modeste, bien élevée, suffisamment instruite, convenablement polyglotte, saine, bien bâtie et formant un très bon moule à progéniture. Bref, les dons classiques de la femme d'un médecin, et même de tout bon citoyen en veine de conjugalité.

Il y avait aussi, pour que la comédie fût complète, l'habituel obstacle : un rival, destiné à m'inquiéter et à exciter mes ardeurs.

Ma cour eut à subir les traîneries coutumières, prolongées par mon manque de hardiesse et mon inexpérience sentimentale. Néanmoins le terrain se préparait, et un soir décisif, dans un dîner bourgeois où l'on fêtait l'anniversaire de la maman, j'eus la bonne fortune de prononcer, d'une voix rendue plus vibrante par le voisinage immédiat de mon « béguin » (pourquoi ne dit-on pas « béguine » ? ah ! que la langue est sans logique !), un toast où, en félicitant les parents sur le bonheur vrai ou imaginaire de leur mariage, je mis en relief, en termes émus, tout ce que pourrait être le mien dès que j'aurais convolé à mon tour : l'époux et l'épouse marchant la main dans la main au long du sentier de la vie, parmi le bleu, la joie, la tendresse, le bonheur, etc., etc.

Les regards et les doigts de ma voisine me témoignèrent qu'enfin j'étais au bout de mes soupirs et de mes inquiétudes. Je n'étais pas, au reste, un spécimen désagréable de mon sexe. Une photographie de l'époque en témoigne : œil clair, visage sympathique, belle barbe éployée, belle taille, belles manières grâce

aux enseignements du comte Vilain XIII. Il fut décidé avec ma Dulcinée que je ferais officiellement ma demande.

« Officiellement », cela comportait à cette époque, à Bruxelles, une visite, en coupé de remise, avec habit noir et cravate blanche comme pour les enterrements. La couleur des gants seule différait : beurre frais au lieu de deuil.

Commerçants enrichis, mes futurs beaux-parents habitaient au Quartier-Léopold un hôtel passablement et banalement cosu. Ils avaient délaissé « le bas de la ville », territoire des braves gens que, depuis, Léopold Courouble a rendus célèbres en les nommant « la tribu des Kaekebroeck ». Ils en étaient ! Le père surtout. Il avait la tradition de leur patois, grasseyant et pittoresque, délice des étrangers rieurs.

J'entre correct, épanoui, le chapeau à la main, saluant, souriant, débitant ma formule : Monsieur ! Je viens, Monsieur, vous demander de bien vouloir m'accorder la plus précieuse des faveurs. Je sollicite, Monsieur, la main de Mademoiselle votre fille.

— Laquelle, dit-il (il en avait deux) ?

— L'aînée, Monsieur. C'est avec son consentement que je fais cette démarche. Je l'aime

depuis longtemps et « elle daigne répondre à mon amour ». Oui, je ne pus m'empêcher de proférer cette phrase inusable consacrée par un immémorial et déplorable usage.

Assis largement, carrément, lourdement, dans un fauteuil derrière un bureau de travail où ce rentier bien renté ne travaillait plus (il disait à l'ordinaire pour résumer son inactivité présente dans un immeuble sans jardin : maintenant je plante mes choux), il étendit son bras droit, faisant du pouce sur l'index le frottement auguste de celui qui sollicite des écus.

— Et ça, dit-il ?

— Quoi ?

— Ça, ça, fit-il en accentuant sa sordide pantomime. Avez-vous de ça ? Des picaillons ? (Le mot galette n'avait pas encore surgi.) Pour ne pas tourner autour du pot, qu'apportez-vous en mariage ?

— Mon diplôme de docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

— Droguailles partout, argent nulle part, exclama-t-il. Combien vaut-il votre diplôme, au prix du jour ?

— Mais c'est ma clientèle naissante, mon avenir. Et j'ajoutai ingénument : la protection du comte Vilain XIII.

— Ta, ta, ta! *Klappen zijn geen oorden*. Je vous demande ce que vous possédez. Et « les espérances »?

— Je n'ai rien, mon père est sans fortune, ma famille est pauvre.

— Alors vous croyez qu'on se met en ménage avec des ronds de carotte? — Jovial et cynique, il fredonna : Gai, gai, marions-nous, mettons-nous dans la misère! Gai, gai, marions-nous, mettons-nous la corde au cou!

— Mais vous avez commencé comme ça, vous, ne pus-je m'empêcher de lui crier avec irritation.

— Eh! bien, je ne recommencerais pas, s'écria-t-il plus fort. Je suis très flatté, Monsieur le Docteur en médecine, chirurgie et accouchements, mais ce sera pour une autre fois. — Et levant, non sans effort sa massive carcasse, l'épais personnage me congédia.

Je sortais abasourdi, navré, indigné d'avoir été ainsi « en kakebroecké » par ce mufle que je ne soupçonnais pas aussi raisonnablement positif et sage. Comme je rencontrais un de mes collègues, allemand et brutal : « Faut enlever la donzelle, dit-il, à la vieille mode des Germains de Tacite, sauf à remplacer le cheval où on la hissait en croupe, par le chemin de fer. File, file avec elle! Dare, dare!»

Hélas ! c'était au-dessus de mes moyens moraux et pécuniaires. Je préfèrai mettre cette nouvelle galante aventure au tas de celles que j'avais déjà ratées. Je compris que j'étais prédestiné au célibat et je me résignai à cet état privilégié. « Bah ! me dit un camarade. Tout est pour le moins mauvais. Si l'amour est un duel, le mariage est une bataille rangée. »

Mais voici non plus simplement le saugrenu, voici le terrible ! A quelque temps de là, je fus rappelé dans cette maison si pratique où un père avisé avait mis sa fille à l'abri du mauvais sort que lui proposait un morticole sans fortune. Elle avait le typhus et dans son délire avait fait un cri vers son prétendant évincé. On crut que je serais, peut-être, un sortilège sauveur. Quand j'arrivai à son chevet, elle était morte !

*
* * *

Au fond, j'étais éperdument épris et vraiment très malheureux.

Aussi continuai-je la série des actions déréglées que l'on perpète en pareille occurrence.

Je voulus mourir !

La guerre franco-allemande avait commencé. L'affreux et invraisemblable Sedan

allait bientôt accomplir sa tragédie dérisoirement énorme !

Je partis pour les lieux de carnage.

O peuples que de funérailles,
Que de misères, que de maux !
Les blessés, martyrs des batailles,
Expirent dans les hôpitaux !
Le typhus élargit encore
Les rangs troués par les boulets.
Partout la sombre Mort dévore !
Peuples la paix, la paix, la paix !

Ainsi chantait vers cette époque un poète belge, Franz Stevens, précurseur des bardes brillants d'aujourd'hui, resté très ignoré de ceux qui ne furent pas de son temps. Le Pays n'était pas plus croyant en ses écrivains que mon Kaekebroeck n'était croyant en nos médecins.

* * *

Quand je me reporte aujourd'hui à cette époque lointaine, je vois mieux l'influence qu'eurent sur la Belgique et sur moi ces événements majeurs qui alors nous mirent brusquement en contact avec des catastrophes historiques dont nous croyions être de simples spectateurs, mais qui devaient modifier profondément nos directions individuelles et nos directions nationales.

Jusque-là nous étions restés, par l'intellectualité surtout, un fief de la France, notre récente dominatrice, qui, durant le second Empire et malgré la déchéance si prochaine, était en apparence « la Grande Nation, cerveau ou nombril du Monde », exerçant une action considérable sur la politique générale et sur le mouvement des idées. La nuée des exilés qui, après le coup d'Etat de décembre 1851, étaient venus s'abattre chez nous comme dans un lieu d'asile, parmi lesquels beaucoup d'hommes célèbres ou notoires, avaient intensifié notre tendance à l'admirer et à l'imiter. Je n'étais pas à Bruxelles à cette époque, mais je ressentis même en Campine, et surtout à Liège, l'effet indirect de cette invasion cérébrale.

Brusquement, ce palais artificiel s'effondrait! Cette France glorieuse, orgueilleuse aussi, acceptée comme modèle, s'affaissa dans l'humiliation et les désastres. Ses admirateurs durent reconnaître la fragilité de son bel édifice. « La science allemande » s'affirma en la variété et l'éclat d'un succès triomphal. Les illusions s'évaporèrent. Par une sorte d'irrésistible virage les prédilections se détournèrent. On se prit à douter et à se demander si l'on n'avait pas été le jouet d'une erreur.

Ce qui aida puissamment à cette modification dans les sympathies, ce fut la conviction, alors presque générale chez nous, que Napoléon III avait prémédité notre annexion comme prix de l'imaginaire victoire qu'il escomptait, reprenant un projet qui, une douzaine de fois depuis 1815, avait sourdement été combiné par la politique et qui, aux esprits avertis, semblait la continuation historiquement logique et prédatrice de la centaine d'invasions françaises que nos provinces ont subies depuis le Traité de Verdun au IX^e siècle.

Nos vœux en 1870 étaient donc pour l'Allemagne !

Depuis, l'équilibre s'est rétabli. Mais nous ne nous sommes pas laissés reprendre à notre engouement d'autrefois et à la manie de pasticher la France. Le détachement, non des sympathies, mais de la servitude morale, a été en augmentant. Actuellement il n'est pas loin d'être complet. Cette guerre terrible a réalisé ce glissement capital. Les peuples, moins généreux que les âmes isolées, poussés par des forces profondes, se détournent des vaincus :

Nos destins sont guidés par des lois invisibles
Que rien ne peut fléchir et que rien n'attendrit !

* * *

Dès le début des hostilités, la Croix-Rouge de Bruxelles avait organisé une ambulance, par un appel aux jeunes médecins et aux dames charitables. Le cœur meurtri par mon amour conspué et dédaigné, entraîné aussi par un besoin de fraternité héroïque qui germait chez nombre de citoyens de ma jeune nation, je m'y engageai.

Nous avions pour unique insigne un brassard et une coiffure marqués de la croix symbolique de Genève.

C'est sur le champ de bataille de Forbach, à la frontière lorraine, qu'on nous dirigea. Nous y arrivâmes quelques jours après la sanglante affaire du six août où les Français, sous le commandement de Frossard, avaient inauguré l'impitoyable série de leurs défaites, de quoi compenser toute l'épopée napoléonienne. Plus de morts (ils étaient sous terre), plus de blessés (ils étaient dans les hôpitaux). Le silence et la paix régnaient sur le site lugubre de Spickeren, la montagne fameuse, longtemps disputée, escaladée par les Teutons avec l'opiniâtreté des fourmis guerrières.

Là, nous n'eûmes rien à faire. Tout était admirablement organisé. L'Allemagne affirmait clairement sa méthode, sa discipline, son patriotisme.

Je ne voulus pas suivre ses armées, mais plutôt aller au-devant d'elles si, comme on le prévoyait, elles restaient victorieuses. Je rebroussai chemin, je filai sur Paris où déjà, dans les rues, on chansonnait outrageusement l'impératrice Eugénie, « la Badinquette » qui avait proclamé présomptueusement : Voilà ma guerre! — Emile Ollivier avait dit : Ce ne sera qu'une promenade militaire jusque Berlin. — Le maréchal Le Bœuf avait dit : Il ne manque ni un bouton aux guêtres de nos troupiers, ni une cartouche dans leurs gibernes. — Hélas! — J'offris mes services. Une ambulance où l'on comptait de jeunes médecins, depuis d'une grande notoriété, le professeur Labbé, les docteurs de Lalaubie et Carcassonne, était partie la veille du jour de mon arrivée. Je la rejoignis à Sedan le lendemain matin de l'invraisemblable défaite, moins une bataille qu'un coup de filet gigantesque. L'Etat-major allemand régnait dans la ville asservie, à cette époque encerclée dans des fortifications à la Vauban. Je me présentai au lieutenant-général, le D^r Roth, Generalarzt (médecin en chef) du corps d'armée saxon, superlativement aimable comme l'est un vainqueur quand il n'est pas superlativement insolent. « Nous avons nos médecins et

nos chirurgiens, me dit-il. Merci donc pour votre bon vouloir. Mais allez au faubourg de Balan. Vous y trouverez des blessés français dépourvus de tout. »

Je m'y fis conduire. Je passai par les portes étranglées où l'après-midi de la veille s'étaient engouffrés, comme dans une nasse des goujons poursuivis par des brochets, les quatre-vingt mille hommes effarés de Mac Mahon, fantassins, cavaliers, artilleurs, dégringolant du plateau de la Garenne et du calvaire d'Illy. Par là avaient aussi passé avant la catastrophe, en file interminable, les voitures de l'Empereur égotant et rêveur, tourmenté par sa vessie aussi lourde de calculs que son cerveau, et sa suite, où jacassaient les dames de la cour et leurs femmes de chambre. Zola, dans la *Débâcle*, a raconté ce carnaval qui me fut confirmé par les habitants désespérés.

Partout sur mon parcours, des débris, des armes, des shakos, des casques, des caissons abandonnés, des cadavres de chevaux hideusement gonflés, d'autres errants, quelques-uns sur trois jambes, des arbres fracassés, des passants à visages lamentables, du ravage, du silence, de la consternation.

L'ambulance de la Croix-Rouge où je m'installai était établie dans les bâtiments

d'une grande fabrique de papiers de tenture veloutés inactive. Le propriétaire, M. Paget, m'accueillit les larmes aux yeux : « Comment, dit-il, c'est un étranger qui vient au secours de nos malheureux soldats ! Les chirurgiens qui étaient ici se sont réfugiés à Sedan la veille de la bataille et on ne les a plus revus. Voyez, ces fuyards ont laissé leurs boîtes d'instruments de chirurgie (il y en avait six). Ils ne sont pas revenus, même pour les réclamer ! Ils ont bien fait : Je les aurais f... à la porte en leur chaussant mon pied ... dans leur prussien ! »

L'un d'eux reparut, pourtant, deux jours après, reconquit sa boîte (j'en pris une autre pour moi) et, par devoir ou par respect humain, ne me quitta plus.

Vers le soir entrèrent trois moines Oratoriens, dont l'un, le père Perraud, devint cardinal-évêque d'Autun et membre de l'Académie française.

Ils avaient, depuis Châlons, marché avec l'armée de Mac-Mahon et en racontaient d'étranges choses. Un général leur avait demandé si Sedan était fortifié ! Ils avaient vu charger de poudre les fourneaux de mine d'un pont sur la Meuse qui ne sauta point parce qu'on ne les avait pas asséchés au préa-

lable. Au campement de Mouzon le général De Failly s'était laissé surprendre pendant une inspection fusils démontés, n'ayant pas établi de gardes avancées parce que, disait-il, « ce n'était pas son système de guerre! » Et d'autres et d'autres lugubres drôleries sur les troupes auxquelles « il ne manquait pas un bouton de guêtre ».

J'observais, j'écoutais, et en moi, Belge obscur et étonné, montait la pensée que nous valions, peut-être, autant et mieux que tout ce monde si longtemps tenu pour l'élite et le modèle de l'Humanité.

La soldatesque avait tout raflé à Balan. Ni vivres, ni matelas, ni paille. Nous dormions sur la dure. Mais combien aisément, malgré les courbatures, l'homme s'accommode de tout au milieu des misères communes et héroïse ses souffrances! Etre élastique qui transforme bientôt le plaisir de jouir en plaisir, plus savoureux peut-être, de braver les privations et de se sacrifier.

* * *

Dans ce lazaret encombré de blessés et de mutilés, bêtement et cruellement lacérés par les balles et les boulets, les coups de sabre

et les coups de bayonnette, les sabots des chevaux et les roues des canons, j'étais pour la première fois devant une accumulation de souffrances aiguës et sanglantes. Quelle différence avec la paix relative des hôpitaux que j'avais fréquentés ! Comme leur souvenir m'apparaissait calme !

Irrésistiblement, à ce spectacle outrancier, je méditais sur l'existence mystérieuse du Mal parmi les hommes et dans la Nature et sur leurs luttes incessamment renaissantes. Je me demandais pourquoi cette « toute puissante » en fait un des éléments permanents de son organisme et de son évolution, et si vraiment pour elle le mal et la guerre ont la même signification que pour nous ? Seraient-ils des touches du clavier de son immense harmonie et croire le contraire n'est-il pas une attestation de la fragilité de nos cerveaux ? Mais pourquoi alors cette fragilité et cette illusion lugubre ?

Ne faut-il pas dérisoirement faire l'éloge médical de la douleur en tant que moyen de découvrir où le praticien doit veiller et agir. Elle annonce les dangers, elle révèle où ils gîtent, elle excite à la résistance les forces du malade, élan désespéré des tissus pour se débarrasser des éléments pernicieux et revenir

à la santé. N'est-ce pas le cas des femmes en couches dont les contractions musculaires violentes et cruelles facilitent l'expulsion de l'enfant, et que même leurs cris soulagent. Arrivant dans une maison où une jeune épouse était en pleine crise de maternité et voyant partout, pour appeler sur elle les secours du ciel, des chandelles bénites allumées, rapportées apparemment de la fameuse procession de Montaigu, le mari affolé, tous les bougeoirs de la maison étant déjà employés, enfonçant des clous au travers d'une planche pour augmenter le nombre de lumignons en les plantant sur les pointes, je m'étais écrié : « Laissez donc faire ! Plus elle hurlera et se tordra et plus tôt et mieux ce sera fini. »

Je me complaisais jadis dans ces visions consolatrices. Nous cherchons si volontiers ce qui peut mettre quelque accord dans les contradictions de la vie et du monde. Mais, cette fois, j'avais le sentiment que la mesure était dépassée et que vraiment toute justification semblait impossible.

La guerre, pourquoi la guerre ? Et surtout pourquoi les horreurs de la guerre ? Où est le sphinx qui détient le mot de ces noires énigmes ?

Et pourtant, malgré moi, je revenais à des

conceptions moins décourageantes. Les énergies des luttes et des haines en l'absence desquelles ces luttes seraient sans dynamique et sans efficacité suffisantes, doivent-elles disparaître ? Il faut, peut-être, apprendre à les considérer comme un élément intégrant de l'existence ; il faut savoir comprendre la vie comme une synthèse des contraires dont tous les ingrédients sont également indispensables et où la guerre, le malheur, le mal n'ont pas moins d'utilité profonde que la paix, le bonheur, le bien. Cette Allemagne, alors formidablement militante, en peine de se faire en Europe une place en rapport avec son instinctif besoin de Pangermanisme, n'était-elle pas une nation en couches, criant et se tordant elle aussi, pour mettre au monde son bloc et son énorme unité ?

*
* * *

Dans la fabrique en chômage où était mon ambulance, une partie des blessés étaient étendus sur les tables qui servaient au travail de l'usine, mais le plus grand nombre étaient par terre, sur le plancher nu, dans les capotes boueuses qu'ils avaient portées durant la bataille. Oh ! les pauvres gens ! Des crânes

troués, des membres broyés ou emportés, des mâchoires brisées, des visages défigurés, des bras sans mains, des épaules sans bras, des jambes sans pieds, des troncs sans jambes, des poitrines percées ou fracassées. Ce n'était pourtant que le résidu du champ de carnage où, par milliers sous la terre, pourrissaient les tués, ensemble, avec, parfois, planté dans le tumulus par les paysans requis pour la besogne des fossoyeurs, cet écriteau : « Ici reposent autant de Français, autant d'Allemands, ennemis dans la vie, unis dans la mort. »

Et dans mon ambulance cela vivait ! Et cela gémissait ! Et cela priait pour être secouru ! Et cela manquait de tout !

Chez le médecin que j'étais, la curiosité fonctionnait, tenace, à côté de la pitié. Un malheureux avait le poumon gauche troué d'outre en outre par une balle et le poumon droit et le foie percés obliquement par une autre balle. Il guérit. Chez un autre, le bassin dans toute sa largeur avait été traversé par un projectile déchirant le bas de l'intestin. Il guérit !

Vraiment, le chirurgien militaire ne doit jamais désespérer.

Les blessures les plus fréquentes étaient aux cuisses et aux jambes. La mitraille, ingé-

nieuse, rasait le sol. J'ai vu un soldat qui d'un coup avait reçu neuf blessures. A un autre les deux mollets avaient été décollés jusqu'aux os. Un officier, le colonel Sumpt, tenant les brides de son cheval, avait eu les deux poignets coupés net. Il guérit. Je l'ai revu à l'Hôtel des Invalides, à Paris.

La recherche des projectiles perdus dans les chairs était alors difficile. On ne connaissait pas encore la merveille des rayons X. Un général, ami du colonel Sumpt, avait le genou broyé et des fragments de projectile y étaient introuvables. Je crus l'amputation indispensable. — Non, dit-il, avec une jovialité amère. J'ai une demi-douzaine de filles. Plus de maman. Je dois les promener. Je ne veux pas une jambe de bois. — Il mourut.

Les plaies les plus tristes sont celles où le blessé peut se rendre compte lui-même de sa situation désespérée. Un jeune soldat, dans l'ambulance militaire du docteur Uhrich, frère, je crois, du général, avait reçu un éclat d'obus en pleine poitrine. Les chairs et les os avaient été arrachés d'une pièce dans toute la largeur du thorax. Comme par une porte ouverte, je pouvais suivre le tic-tac régulier des battements du cœur et voir les mouvements ascendants et descendants des deux

poumons. — C'est fini pour moi, docteur, murmurait-il d'une voix mourante. — Mais non, mais non, répondis-je, brisé d'émotion. J'ai guéri mieux que ça. — Il mourut.

Dans ces cas désespérés, que reste-t-il à notre mission? Faut-il achever ces malheureux en leur disant : « Rien à faire »? Ne vaut-il pas mieux verser sur ces plaies incurables le baume hypnotisant des douces paroles qui consoleront peut-être en faisant espérer même quand il n'y a plus que désespérance?

Sur le fumier, dans la cour, gisait un artilleur. On le disait mort, bien mort, on l'avait remisé là comme un cadavre. Un morceau du cuir chevelu, large comme la main, l'os du crâne et un lambeau de la méninge avaient été emportés. Des mouches voletaient autour de cette horrible blessure et une araignée à longues pattes s'y promenait en suçant. A des soulèvements presque imperceptibles et réguliers du cerveau mis à nu et au battement des artères cérébrales je vis qu'il vivait encore. Je le pansai, je le fis transporter sous un hangar : ailleurs il n'y avait plus de place. Il guérit!

Quelles ressources secrètes de santé dans certains organismes! Que d'espoirs pour l'avancement de la science!

Et, parmi les horreurs, auxquelles notre âme trop tôt s'accoutume, des incidents rieurs, comme toujours.

Deux « égratignés » se baladaient parmi ces sanglantes épaves, l'un traînant d'une allure lamentable et hypocrite sa jambe grevée d'une plaie insignifiante, l'autre montrant un trou à l'aile gauche du nez : Une balle, disait-il, une balle, mais elle est sortie. — Sortie, dis-je, mais par où? Il n'y a pas d'ouverture de sortie. L'avez-vous mouchée, avalée ou renflée? — Elle est sortie, docteur, elle est sortie, je l'ai sentie sortir, je l'ai vue. — Je le palpai. Elle y était encore, je la dénichai sans peine avec une pince. Il n'en revenait pas! Il resta avec moi après ce tour de passe-passe; ce fut mon meilleur assistant.

Ayant lié connaissance avec un commandant de la brigade saxonne, il me dit qu'il avait découvert, dans une grosse maison abandonnée, un caveau muré plein de bouteilles de vin. Il me le fit déguster : d'excellent bourgogne! Comme je m'exclamais : Je vous en enverrai un petit panier, me dit-il. — Un grand petit panier, s'il vous plaît, répliquai-je avec l'à propos d'un gastronome flamand-liégeois.

Le mois de septembre de « l'année terrible » s'écoula parmi ces soins. A Sedan et aux alentours tout était redevenu paisible en restant désolé. Des champs dévastés, des habitations ruinées ou brûlées, notamment près de Balan, le fameux gros village de Bazeilles mis à sac le lendemain de la bataille parce que quelques-uns de ses habitants s'étaient fait francs-tireurs, attestaient la grande tragédie. J'avais vu défiler pour l'Allemagne, par corps de dix mille, à pied, désarmés, déplorables, les officiers seuls sur des chariots découverts, entre deux cordons de fantassins prussiens, fusils chargés, les quatre-vingt mille prisonniers qu'on avait parqués dans la presqu'île d'Iges formée par une boucle prononcée de la Meuse. J'avais, un à un, à mesure qu'ils entraient en convalescence, évacué mes blessés vers l'hospitallerie Belgique où la fraternité humaine les réclamait et où, par une dérision du Sort, toujours fécond en plaisanteries d'une ironie supérieure, ils allaient répandre le typhus, notamment à Bruxelles, où il tua ma fiancée manquée.

Mais qu'était cette mort isolée en comparaison de ce qu'en un jour avait fauché la mitraille dans ce site ardennais transformé soudainement en enfer ? Qu'étais-je moi-même

qui allais m'appliquer à lentement sauver, durant ma carrière médicale, par des soins minutieux, quelques existences alors que la folie ou la nécessité des batailles (qu'en sais-je et qu'en saura-t-on jamais!) en suppriment des milliers en quelques heures ! Elles me remontaient au cerveau, comme l'huile sur l'eau, ces idées redoutables et qui, pourtant, me virilisaient.

Je partis, moi aussi, le souvenir hanté par toutes ces visions où les événements de la vie ordinaire avaient été agrandis aux proportions des catastrophes, l'esprit plus élargi par ces spectacles de quelques semaines que je ne l'eusse pu obtenir en des années. Notre Camille Lemonnier, dans ses *Charniers*, allait bientôt exprimer la même sensation d'amplification de l'âme par l'horreur.

Je me mis en route pour le retour, chevauchant par la chaussée forestière de Bouillon sur un petit cheval tarbe, de ceux que montaient les spahis, les hussards et les chasseurs d'Afrique, épave de la bataille, acheté pour quelques francs, vicieux au reste et ruant à tout propos et surtout hors de propos, ayant peut-être encore dans la croupe et les reins l'effroi de l'ouragan des combats. Je déclamai plus d'une fois au vent et aux arbres ces vers

de Franz Stevens, de la pièce que j'ai citée plus haut :

Peuples, quand cesseront ces haines
Fatales à la liberté !
La guerre vient river les chaînes,
Qu'on impose à votre fierté.
Pour l'honneur du siècle où nous sommes,
Pour la vérité, le progrès,
Pour le salut de tous les hommes,
Peuples la paix !
Faites la paix !

*
* *

Arrivé à Bruxelles, j'expédiai à mon père mon petit cheval qui se rendit célèbre en Campine par ses frasques, et je rentrai dans mon appartement de la rue Saint-Jean.

J'y fus rejoint, presque immédiatement, par mes Oratoriens de Balan. Il y en avait même un de plus ! Ils trouvèrent très naturel, ces frères, de s'installer chez moi. Je fis venir des matelas de fortune et je leur donnai place à ma modeste table :

En peu de temps ils eurent dans mon ermitage
Le vivre et le couvert. Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Ils étaient doués, les jeunes, d'un appétit

du diable et ils ronflaient comme des contrebasses, effroyablement. Je ne dormais plus et ma très maigre bourse s'épuisait. Le matin, on remisait tant bien que mal, dans ma chambre, la literie qui, la nuit, transformait mon salon de réception en dortoir. Le petit restaurateur de la rue Sainte-Anne qui apportait les repas, frappé par les proportions que prenait la consommation, me dit : Prenez garde! ils vous mangeront les oreilles. *Past op! zij zullen u de ooren van den kop af vreten!*

Je dus chercher un remède à ce gaspillage. Je le trouvai chez des dames charitables qui aidèrent à me débarrasser en plaçant mes hôtes en divers lieux plus pécunieux, plus nourriciers et mieux outillés pour le sommeil des serviteurs du Très-Haut.

* * *

J'étais revenu, plus expérimenté dans la chirurgie. J'avais fait là-bas un stage nouveau, intensif, inespéré si ceci peut jamais se dire, sauf ironiquement, du malheur.

Avant mon équipée sur le théâtre de la guerre, je m'adonnais déjà spécialement à l'Anatomie. Je fréquentais assidûment l'am-

phithéâtre de l'Université Libre, rue des Sols, dans mon immédiat voisinage.

J'étais en admiration constante pour l'étonnante machine qu'est le corps humain, analogue aux mécaniques industrielles, recevant, — comme elles le charbon, — l'aliment de la nourriture; la transformant, comme elles, en forces circulant à travers le labyrinthe inextricable des artères et des veines pour produire le mouvement. Mais machine vivante et d'une complication merveilleuse! Suscitant aussi cette énigme inquiétante et insoluble: comment, dans l'agitation universelle de la Nature, est venu à réalisation ce prodige et pourquoi n'est-il pas complet? Car, à côté de ses beautés et de son ingéniosité confondantes, il est grevé de misères humiliantes et de nécessités répugnantes? Qui ou quoi, au cours des temps, a présidé à sa formation? Qui ou quoi a dirigé l'éclosion de toutes les formes, immensément variées, des êtres et des choses constituant, dans tous les règnes, animal, végétal, minéral, l'inépuisable domaine de la Morphologie? Est-ce le Hasard des forces fonctionnant en aveugles dans l'amas confus de la Matière pour amener des combinaisons quelconques qui auraient pu être d'autres quelconques combinaisons,

ou est-ce une volonté suprême et raisonnée réalisant un plan colossal? Ce cœur, pompe sans intelligence agissant mieux que si elle était intelligente, qui envoie le sang jusqu'aux extrémités par un labyrinthe féérique. Ce sang, revenant au cœur pour être lancé dans les poumons où la respiration l'épure. L'appareil digestif, recevant les aliments et les alchimisant en chyle qui, chassé à son tour, va donner la becquée à chacune des myriades cellulaires des tissus? Les glandes intervenant pour éliminer les déchets, pareilles aux robinets purgeurs. Bref, en petit et sous mes yeux, un symbole de la construction et de la vie du vaste et incompréhensible Univers!

Oui, chaque fois que j'entrais dans l'amphithéâtre, cet apparent sanctuaire de la Mort, j'avais la hantise et la séduction de ces problèmes angoissants et grandioses. Ils m'attiraient vers la branche des sciences anatomiques et physiologiques à laquelle je finis par consacrer le principal de mes études, de mes efforts et de mon existence.

* * *

Un des professeurs en titre était à cette époque le docteur Pierre Graux, père d'un fils

illustration du Barreau de Bruxelles et de la politique libérale belge.

Il jouissait d'une grande popularité parmi les étudiants. La jeunesse aime les originaux parce qu'elle est l'âge où, n'étant pas encore cliché soi-même, on trouve toute expression d'indépendance savoureuse.

Le docteur était d'apparence solennelle, digne et grave. Jamais je ne le vis ni rire, ni même sourire, quoiqu'il proférât souvent des idées ou des mots d'une plaisanterie énorme. Ce n'était pas un pince-sans-rire, mais un mord-sans-rire. Il avait des hommes et des choses une opinion sans idéal, prenait la vie au positif et, dans le cercle de ses actions, la ramenait sans façon et égoïstement à lui et à ses convenances, étant d'avis que les autres n'avaient qu'à en faire autant et qu'ainsi serait rétabli l'équilibre. De taille moyenne, il était osseux, maigre, sec. L'œil froid, le nez droit et fort, la bouche large, la parole claire, dogmatique, autoritaire. Dans ses leçons, il semblait dicter des ordres scientifiques plutôt que proposer des solutions. Il s'affichait dédaigneux de tous préjugés et conviait ses élèves aux mêmes libertés d'allures. Ses cours étaient excellents, brefs, décisifs, maximaux. Aux examens, il tenait largement compte des fai-

blesses estudiantines et des incertitudes de toute science. Sectaire pour lui-même, il ne l'était nullement pour autrui.

Je faisais une partie des préparations anatomiques destinées à son enseignement. Je passais tous les après-midi une heure avec lui; écoutant ses propos divers, ses conseils ingénieux ou cyniques, ses appréciations, en général dures et brutales sur le prochain, spécialement sur ses collègues, ses aperçus hardis sur la médecine dont il comprenait les insuffisances sans faire de grands efforts pour les corriger. C'était une nourriture intellectuelle pimentée, mais étonnamment nutritive et intéressante.

Le docteur Graux et la banalité n'ont jamais logé à la même enseigne ni passé par la même porte. Un jour que je lui vis faire une opération qui exigeait un coup de bistouri rapide et très juste, il le rata d'abord. Sans sourciller, il dit gravement au cercle d'élèves qui le regardaient : Voilà comment il ne faut pas faire. — Et recommençant, impassible et cette fois sûr de son doigté, il ajouta : Et voici comment il faut faire !

Quand il me vit pour la première fois, c'était devant un cadavre qui exhalait une odeur infecte. Peste! dit-il; ce n'est pas tout que

d'avalier des miasmes; il faut les évacuer. — Et faisant, sans vergogne, une allusion au petit dieu Crepitus des latins : Mon garçon, un anatomiste doit savoir bien... — Le célèbre morticole hollandais Boerhaave, à moins que ce ne soit le non moins célèbre poète hollandais Cats, a fait en vers une recommandation analogue :

Houdt hand en voeten warm,
Vult matig uwen darm,
Houdt de achterpoort wel open,
En laat de doktors maar loopen.

*
* *

Assidu, vaillant, satisfait, je travaillai ainsi des années.

Ma clientèle se formait, sans grand élan, au milieu des anecdotes inévitables de la vie médicale, qui pénètre dans tant d'intimités, qui voit tant de déshabillés physiques et moraux, qui rencontre tant d'imprévu.

C'est alors que je rencontrai l'homme le plus jaloux que j'aie vu ou dont on m'ait parlé. Un cas bizarre de la maladie mentale que Shakespeare compare à un monstre aux yeux verts qui se dévore soi-même. Quoique épiciier, il était beau comme Apollon, tandis que sa

femme était affreuse à décourager les Harpies. Un remède contre l'amour ! Bonne et résignée pourtant, ce qui est la vertu des laides quand elles ne sont pas féroce­ment méchantes. Il passait sa vie à la surveiller, de jour et de nuit, sous et même dans le lit conjugal. Elle me consulta sur une guérison possible. Je fus tenté de lui dire : Ah ! que ne devenez-vous belle ! Peut-être que, par contraste, il vous laisserait tranquille. — Elle me raconta les vexations les plus baroques. Si elle soupirait en dormant, il la réveillait pour lui demander de quel amant elle rêvait. Or, il eût fallu l'abnégation d'un martyr pour se résoudre à l'être. Tout homme qui s'arrêtait aux environs de leur maison y était pour un rendez-vous. Si elle descendait à la cave il la suivait pour voir qui elle y avait caché. Il la flairait, il la visitait, procédait à des inspections policières de son linge, l'empêchait de se laver prétendant que c'était un préparatif à l'adultère. Était-elle pâle, c'était, supposait-il, par suite d'excès voluptueux ; de même quand elle était rouge. Un bas retombé, un bouton hors de sa boutonnière, un bonnet hors d'équerre, étaient des indices de dévergondage récent. Quand j'essayai de le dissuader, il me prit tout de suite pour un complice « cocuficateur », ce qui

m'humilia profondément. Bref, un de ces fous qu'on laisse courir : si on devait les enfermer tous on ne saurait pas où les loger ; ceux qui sont internés font croire que ceux qui courent sont sains d'esprit. Je n'ai jamais su nettement, même de sa femme, s'il se servait, lui, de tout ce qu'il défendait avec tant d'acharnement contre les entreprises auxquelles nul, sauf un aveugle, n'aurait songé.

Il y a plus de malades d'esprit que de malades de corps, mais ça se voit moins et ne porte pas toujours un nom nosologique.

* * *

La confiance, volontaire ou nécessaire, des malheurs et des misères, fait naître la confiance. Le médecin l'expérimente souvent. J'en eus des occasions. Et parmi elles une vraiment pathétique symbolise cette vérité. Pour ce motif, je la raconte.

J'avais, parmi ma clientèle, la famille du comte de V... C'était un Français, jeune encore, de belle prestance et de haut style en ses façons. Mais un joueur forcené. Il avait en peu d'années dissipé un riche patrimoine. Sa femme, douce, charmante, distinguée, aimait son mari, malgré ses désordres. Ils

avaient deux petits garçons que je soignais et que je trouvais ravissants.

Des mesures avaient été prises pour tenter de soustraire le comte à sa passion aussi tenace et aussi funeste que l'alcoolisme. Sa belle-mère, la marquise de L..., d'authentique lignée, avait aidé à son expatriation après avoir fait de ruineux sacrifices pour régler ses dettes. La famille habitait un faubourg de Bruxelles, vivant modestement, mais avec le supplice et la crainte des incartades incessamment renaissantes du mari.

La marquise de L... qui m'avait vu affectueusement paternel et caressant pour ses petits-fils, me fit la confidence des désastres et des chagrins de sa fille. Elle m'avait dit qu'il restait à celle-ci un capital de 400,000 francs en titres dans un coffret déposé par elle à une banque comme s'il renfermait ses bijoux. Il importait que le comte n'en sût rien et que sa femme pût toujours le retirer elle-même.

Un été, que je voyageais en Suisse avec un ami, étant à Brienz, je reçus un télégramme de la mère : « Revenez. Ma fille dangereusement malade. »

Je pars, j'arrive le lendemain. Je me trouve chez la comtesse en présence d'un médecin de

Bruxelles qui, à tort ou à raison, passait pour un bâtard de Seutin, le chirurgien fameux inventeur du bandage amidonné.

La malade avait un abcès grave au cou, sous la mâchoire, provenant d'une ostéopériostite de la « dent de sagesse ». Il avait gagné la région de l'artère carotide et menaçait de descendre dans la poitrine. — Pourquoi ne l'avez-vous pas ouvert, pourquoi n'avez-vous pas fait arracher la dent, dis-je au médocastre? — La région, pleine de nerfs, de veines, d'artères, est si dangereuse, répondit-il. — Avez-vous vos instruments? — Non. — Courez les chercher!

La situation était grave. Je ne le cachai pas à la mère. — Et si elle meurt, me dit-elle en pleurant? Le coffret! le coffret! C'est le mari qui devra le retirer! Ah! la dernière ressource de mes petits enfants sera perdue! — Il suffirait, dis-je, que votre fille signât un reçu.

A ce moment la femme de chambre fit irruption dans la pièce où nous étions descendus : — Venez, venez, madame perd tout son sang!

Je monte précipitamment. L'abcès ulcérant la carotide, s'était spontanément ouvert du côté des amygdales, dans la gorge. Le sang jaillissait. Elle le vomissait. Je me précipite vers une armoire. J'y trouve un mouchoir

de batiste. Je m'efforce de tamponner l'ouverture de la plaie. Inutile! Je songe à une ligature de l'artère. Mais pas d'instrument. Et ce maudit collègue qui ne revient pas! Je tamponne encore. Et, songeant au coffret, j'explique la situation à la malheureuse. — Un reçu, un reçu, il faut un reçu! — Sa mère a compris, le prépare, le lui présente en pleurant, et l'héroïque mourante, de ses doigts qui s'appliquent fébrilement à tenir la plume, signe.

Tandis que je la secoure dans les limites de ce qui m'est possible, que je l'exhorte, que je la reconforte, qu'elle prie et gémit, la mère court chercher un prêtre et, de là, court à la Banque.

Le prêtre arriva pour à peine assister la pauvre femme à mourir. Je restai seul, bouleversé, songeant à ce qui allait arriver. J'entends une voiture. La marquise entre avec un employé de la Banque. Il est porteur du coffret. On l'introduit dans la chambre mortuaire. J'avais pris soin de baisser les rideaux des fenêtres et de rapprocher ceux du lit. Elle dort, dis-je, ne la réveillez pas. Mais voici le reçu. Je vous jure qu'il est signé d'elle.

Impressionné par le spectacle, l'agent prit le reçu et livra le coffret « à bijoux ». La fortune des orphelins était sauvée!

Fut-ce légal? On en doutera. Fut-ce humain?
On n'en doutera pas.

Quelques instants après le batard de Seutin revenait, empressé, avec une collection d'instruments de chirurgie.

* * *

Le laboratoire dans lequel je travaillais assidûment l'anatomie à l'Université Libre, était une triste salle oblongue d'une dizaine de mètres de long sur quatre de large, éclairée par une seule grande fenêtre et un lanterneau ajouté pour donner quelque lumière au fond de ce relatif couloir. Entouré de hautes constructions, le local était comme dans un puits. Le soleil n'y plongeait jamais ses rayons. Un refuge loin du bruit, loin des hommes, pas précisément une cave, mais presque une prison. Bien fait pour y vivre avec les morts, les lugubres morts des hôpitaux livrés aux études, à leurs dépeçages, à leurs profanations scientifiques.

Plus tard, à mon intervention, on y ajouta une annexe. Le bourgmestre de Bruxelles, Anspach, intervint pour cette amélioration modique. Je fus parfois son médecin. C'est moi qu'on appela quand, maladif, agité, tour-

menté, découragé, il mourut subitement chez son frère, dans la maison de campagne qui a pour parc l'ancien bois de Linthout, sous Woluwe-Saint-Lambert, aux confins orientaux de Bruxelles.

Le grand amphithéâtre était contigu au laboratoire. Il sert actuellement au cours de physique. L'anatomie a déménagé et est somptueusement installée au Parc Léopold, proche de l'Institut de physiologie. Notre local a passé aux chimistes.

Le cours, à partir d'une certaine époque, fut partagé entre le docteur De Roubaix dont j'ai déjà parlé et le docteur Sacré; chacun avait une moitié de la semaine. J'étais leur prosecteur. Je les rencontrais l'un et l'autre à la besogne et pouvais comparer leurs allures et leur méthode.

C'est le second qui me parut le plus appliqué à son devoir professoral. Minutieux jusqu'au scrupule dans ses préparations et dans ses leçons. Type fortement bâti de Flamand de la West-Flandre, plutôt trapu, la tête volumineuse, le visage arrondi, la physionomie sérieuse et bienveillante avec quelque sévérité, encadrée de favoris courts. Il était simple et uniforme dans sa mise. Il donnait l'impression d'un métier sûr et consciencieux.

Grand travailleur, excellent pour mon apprentissage, me communiquant son énergie opiniâtre, symbolisant l'honneur et la probité scientifiques, il connaissait le corps humain « dans les coins ». Nul détail ne lui échappait et il se croyait obligé de n'en passer aucun sous silence dans son enseignement méticuleux. Il se serait considéré comme malhonnête.

Mon assiduité respectueuse fixa son attention. Pendant plus d'un an, à titre d'essai, je m'occupai de ses préparations, suivant aveuglément sa direction stimulante et ses conseils. C'est un des hommes les plus méthodiques que j'aie rencontrés.

*
* *

On ne peut guère se représenter aujourd'hui quelle sorte de travail un prosecteur avait à fournir en ce temps et tout ce qu'on réclamait de lui.

Vers 1850, régnait encore l'anatomie macroscopique pure, « la grosse anatomie », dont les maîtres regardaient avec un certain dédain les recherches microscopiques et estimaient que la connaissance exacte du corps humain devait être uniquement recherchée par

la dissection. L'enseignement ne disposait pas des moyens d'instruction et des méthodes descriptives modernes; on se basait surtout sur la démonstration de la préparation anatomique fraîche, qui illustrait en quelque sorte l'exposé théorique. Cette « préparation anatomique fraîche » consistait en un morceau de cadavre arrangé *ad hoc* d'après les règles de la science de la dissection, ou plutôt d'après des artifices de dissection. On y voyait avec précision tous les détails anatomiques importants pour l'élève, tandis que tout ce qui était inutile ou momentanément sans importance en était soigneusement enlevé. On préparait de cette manière toutes les parties du corps, chaque articulation, chaque muscle, chaque bifurcation nerveuse ou vasculaire, d'abord systématiquement à part, puis dans leurs rapports avec les diverses régions de l'organisme.

L'arrangement de ces préparations incom-
bait aux prosecteurs. Aussi les professeurs
d'anatomie attribuaient-ils une grande impor-
tance à l'éducation technique pratique de ces
auxiliaires. Ils réclamaient d'eux non seule-
ment une connaissance exacte de toute la
matière à enseigner, mais aussi de l'adresse
manuelle et de la rapidité de travail, ainsi

que (*last not least*) une tendance artistique : les préparations obtenues par la dissection devaient être à la fois anatomiquement parfaites et esthétiques. Le prosecteur devait servir de bon régisseur et mettre en scène avec le plus d'éclat possible l'exposé anatomique que son chef allait faire au cours.

Telle était la tâche dont j'étais chargé. En outre, je donnais des répétitions d'anatomie pendant le semestre d'été.

C'est avec un zèle ardent que je me mettais à l'œuvre. Chaque jour, je disséquais et préparais pour les leçons d'anatomie descriptive et topographique. Grâce à cette activité laborieuse et exigeant beaucoup de temps, j'acquis nombre de connaissances pratiques ainsi qu'une virtuosité dans la préparation des régions les plus difficiles et les plus compliquées, qu'on ne rencontre plus que rarement de nos jours et qu'on n'exige plus guère. Il est vrai que la génération des vieux artistes anatomistes est presque éteinte, et je puis dire avec quelque satisfaction que je suis un de ceux qui ont conservé les traditions de ces maîtres et les ont maintenues en honneur sans pour cela négliger la science moderne.

J'avais rempli pendant environ cinq ans

ces fonctions lorsque je fus, en 1873, nommé professeur suppléant, tout en restant professeur, puis bientôt professeur extraordinaire d'anatomie. Je me souviens de ma première leçon. Il s'agissait de tenir la place du professeur Graux, dont j'ai esquissé plus haut la curieuse personnalité, éminent et aimé, beau parleur. Je ressentais la singulière angoisse qui étreint presque inévitablement celui qui doit parler en public, faite d'amour-propre craintif et d'incertitude sur la possibilité de trouver à point les idées et les paroles. On m'avait dit que le plus sûr moyen de ne pas réussir la forme, c'est de la chercher. Je pensai à Schwann, mon puissant éducateur à Liège, qui s'exprimait avec simplicité, sans aucun apprêt. Je parlai comme je pus, comme cela vint, avec mon accent du terroir. Je fus clair et sympathique, s'il en faut croire les applaudissements que j'obtins de mon auditoire, et depuis je persistai dans cette méthode simple et réaliste. Le principal devoir vital n'est-il pas de se donner tel qu'on est? N'y a-t-il pas hypocrisie à faire autre chose et injustice à l'exiger d'autrui?

Mes élèves toujours m'aimèrent. Je sus être pour eux maître et camarade, ferme et

bonhomme, patient et à propos exigeant. Ce qui n'empêcha pas quelques loustics de me faire paraître dans une revue estudiantine avec le surnom de « professeur Ganglion », parce que, dans mon enseignement, j'insistais avec prédilection sur le rôle de ces organes dans leurs rapports avec les vaisseaux lymphatiques auxquels ils aboutissent. Je considérais ceux-ci comme les principaux véhicules des toxines, de telle sorte, par exemple, qu'une plaie du cuir chevelu, causée par un enfant qui se gratte, causera un engorgement des glandes ou ganglions du cou, qu'un ongle incarné enflammera ceux de l'aîne. Ce ne sont, dès lors, pas ces résultats éloignés qu'il faut soigner, mais leurs origines. L'expérience me le prouva maintes fois.

*
* *

En 1876, je devins, enfin, professeur ordinaire d'anatomie topographique. En cette qualité, je devais faire des démonstrations pratiques sur le cadavre. Je me trouvai dans mon élément. Ayant passé par toute la filière, j'étais chez moi dans la salle de dissection ; mon scalpel tombait sur l'organe cherché et le dégageait avec la même précision que le

doigt du violoniste tombe sur la corde à faire vibrer.

L'expérience m'avait appris que le programme officiel des cours d'après lequel l'anatomie topographique était donnée dès la deuxième année, ne répondait point à son but et ne pouvait y répondre, parce que l'élève ne possédait pas les connaissances nécessaires pour saisir les rapports entre cette branche, la médecine pratique et la chirurgie. Il en résultait une situation bizarre tant pour le maître que pour les étudiants, ressentie de part et d'autre, mais qu'on devait provisoirement supporter.

Cette même année se produisit heureusement une modification décisive, lorsqu'entra en vigueur la nouvelle loi sur l'organisation de l'enseignement médical dans les universités belges, inspirée des données modernes. Le pays accomplissait sa transformation ascensionnelle salubre, lente mais persévérante. L'anatomie topographique fut incorporée au programme du dernier examen de médecine, et un cours sur cette branche, associé à des démonstrations sur le cadavre, fut prescrit pour la dernière année.

J'eus alors l'impression que l'enseignement destiné aux élèves se préparant à l'examen

final, ayant déjà fréquenté les cliniques et disposant d'une éducation préparatoire théorique suffisante, devait avoir un caractère essentiellement pratique. C'est dans ce sens que je travaillai le plan de mes leçons. Me plaçant au point de vue des besoins des futurs médecins, je traitai l'anatomie topographique dans ses relations avec la médecine clinique, avec la chirurgie opératoire et ses ramifications spéciales telles que la gynécologie. J'inaugurai en même temps des cours de démonstrations et d'exercices, par lesquels je familiarisai les élèves avec l'expérience. Il en avait déjà été créés par Hyrtl à Vienne, par Velpeau et par Richet à Paris. A Bruxelles et en Belgique ils réalisèrent quelque chose d'entièrement nouveau.

Ce mode d'enseignement est extraordinairement utile pour les étudiants et fait naître de nouvelles pensées dans leur esprit. Mais il entraîne pour le professeur de telles exigences que la méthode recommandée par moi ne peut être complètement appliquée. En réalité, l'orateur doit non seulement être un bon anatomiste, mais aussi connaître à fond les branches pratiques, et spécialement la chirurgie opératoire; il doit se tenir constamment au courant de toutes les nouvelles acqui-

tions, tant dans le domaine de l'anatomie que dans celui des spécialités de la médecine. Ceci constitue, à l'époque actuelle où la science avance à pas de géant, un labeur d'autant plus difficile qu'il ne suffit pas de puiser des informations dans les livres. Pour décrire aux élèves les faits nouveaux du domaine médical et émettre un jugement critique, il faut les avoir appris par expérience personnelle.

C'est dans ces conditions et d'après cette discipline que se déroula ma vie professorale de trente et une années, sans compter celles de prosectorat, monotone en ses devoirs matériels, en l'exactitude et la durée de ses leçons, mais variée incessamment par l'enrichissement de mes connaissances, par la transformation du milieu belge, par la succession des générations d'étudiants. Vie heureuse et grave par la persistance de mon amour pour le travail.

*
* *

Le docteur von Winiwarter, remarquable professeur de chirurgie à l'Université de Liège, a bien voulu, en 1906, signaler mes efforts dans un journal étranger. Puis-je le citer sans manquer à la réserve? Je m'y

risque, puisque, de notre temps, et surtout dans un petit pays peu soucieux de se faire valoir par la justice envers ses enfants, il ne faut que faiblement compter sur ses voisins et même sur ses amis. On est excusable de s'y défendre soi-même, pourvu qu'on le fasse sans excès. Voici ses paroles :

« C'est à Hauben, que revient le mérite d'avoir, dès le début de sa carrière professorale, reconnu l'exactitude de l'enseignement basé sur les réalités positives, et de l'avoir poussé jusqu'à ses dernières conséquences. Il ne connut ni trêve ni relâche. Après avoir pendant l'année académique travaillé comme anatomiste consciencieux avec ses élèves, il redevenait lui-même étudiant pendant les vacances pour aller s'instruire chez les grands maîtres. Il se rendait à l'étranger, fréquentait les universités, allait voir les professeurs dans leurs instituts, leurs cliniques, leurs salles d'opérations, observait, questionnait et ne s'accordait aucun repos avant d'avoir atteint son but et d'avoir appris à fond et pour toujours ce qui, pour lui, était neuf. Au début, ses voyages d'étude furent presque exclusivement dirigés vers Paris et les universités françaises, car le médecin belge était jusque vers 1870 complètement tributaire de

la France. Peu à peu, toutefois, l'influence de la science allemande se fit sentir en Belgique et Hauben, l'un des premiers, fut attiré par elle. Il fut tout de suite conquis par le charme de savants tels que Virchow, Waldeyer, Billroth, Volkmann, Thiersch et tant d'autres. C'est ainsi qu'il participa au superbe essor des sciences médicales en Allemagne pendant les vingt-cinq dernières années du XIX^e siècle et qu'il put se rendre compte par lui-même de la perfection à laquelle l'enseignement y était parvenu.

» Doit-on, dès lors, s'étonner que, de retour à Bruxelles, entre les murs de sa modeste salle de dissection, sous l'action des impressions subies, il fit des comparaisons qui n'étaient pas toujours à l'avantage de son pays? Et lorsque, enflammé d'un probe enthousiasme, il racontait à ses élèves et à ses collègues combien la science était servie et honorée en Allemagne, à quel point on appréciait et on encourageait ses représentants considérés comme les premiers hommes de la nation; lorsqu'il montrait que les universités y étaient des établissements modèles d'après lesquels la Belgique devait se diriger, doit-on s'étonner si certains de ses compatriotes, qui étaient allés, au maximum, jus-

qu'à Paris, le qualifiaient de germanophile, de contempteur des institutions de sa patrie, et s'efforçaient d'entraver ses projets et ses tendances réformatrices.

» Hauben ne se laissa pas démonter. Ne jouissait-il pas de l'estime de ceux avec lesquels il avait été en contact et qui avaient appris à apprécier son caractère droit et consciencieusement honnête, sa grande modestie, la façon dont il reconnaissait sans aucun sentiment d'envie toute vraie supériorité, son élan pour tout ce qui est beau et bon? Il était entouré du respect, de l'amitié et de la reconnaissance de ses nombreux auditeurs, de ses assistants et disciples personnels, devenus auprès de lui d'expérimentés anatomistes, ou ayant passé, après être sortis de son école, à la chirurgie, à la gynécologie, à une spécialité opératoire.

» Hauben a professé pendant de nombreuses années à Bruxelles, en travailleur infatigable, fidèle à sa tâche, à qui aucun sacrifice de temps ou de repos ne coûtait lorsqu'il s'agissait de son enseignement. Avec un juste orgueil il peut se dire que l'œuvre de sa vie n'a pas été accomplie en vain. L'idée d'instituer en Belgique un cours d'anatomie topographique à base pratique, son accom-

plissement et son perfectionnement graduel, lui appartiennent. »

*
* *

Bienveillantes paroles qui me touchent profondément, mais qui pourtant ne peuvent m'ôter cette pensée que ma chance est d'être venu à la vie au bon moment, alors qu'une révolution immense s'accomplissait dans la Science médicale, aussi grande scientifiquement que la Révolution française le fût politiquement. Nous y fûmes pris, en grand nombre, d'une ardeur de découverte, analogue apparemment à celle des navigateurs au temps de Christophe Colomb.

Oui, je fus à Berlin, à Vienne, à Leipzig, à Würzburg, à Munich, à Hall, à Strasbourg, à Utrecht chez Donders, à Amsterdam, à Leyde, à Paris, à Montpellier, en Italie, en Suisse chez Kocher, à Londres, à Edimbourg. Oui, je critiquai parfois ce qui se faisait chez nous, mû par le devoir de l'améliorer, sans que cela tournât toujours à mon agrément et à mon profit. Il est dangereux de déranger les habitudes des gens, et surtout leurs certitudes. Puis, est-on jamais à l'abri des mauvais propos. On ne gaule que les noyers où il y a des noix,

dit un proverbe campinois. *Men slaat geen notelaars waar geen noten op hangen.*

* * *

A Vienne, j'ai rencontré une femme étonnante. C'était une ex-malade du professeur Schrötter, l'illustre spécialiste des maladies du larynx et des fosses nasales. Il s'en était servi comme « mannequin » vivant dans ses leçons, et à force d'exercice elle était parvenue à rendre insensibles chez elle tous les organes qu'en médecine on examine avec des miroirs réfléchissants.

Je ne me suis pas fait faute d'aller admirer cette spécialiste. Pour l'examen si difficile du larynx elle était merveilleuse. Elle dirigeait elle-même l'élève, armé au front du petit miroir nommé « laryngoscope ». Elle commandait : « Plus à droite, plus à gauche, plus haut, plus bas. C'est ça, vous y êtes. » Et l'étudiant pouvait voir tous les détails au fond de la caverne buccale de ce phénomène.

Elle se prêtait aussi à l'examen de son œil, de son nez, et même de son estomac regardé à la lumière avec l'instrument de von Mikulicz.

Elle apprenait à introduire la sonde œsophagienne dans l'estomac et à le laver d'après la méthode de Kussmaul.

Puis, sa matrice, ses ovaires, qu'elle disait être dans un état parfait; circonstance très heureuse, ajoutait-elle, car il faut que les médecins connaissent les organes à l'état de santé avant de pouvoir juger de leur état pathologique.

On lui payait quelques florins. Ce n'était pas une beauté, oh non! le mannequin de Vienne. Mais, tout de même, elle exerçait « une drôle de profession ».

Quand je rentrai à Bruxelles et que j'en parlai à mes élèves du troisième doctorat qui allaient sortir de l'Université sans avoir connu rien de pareil dans nos hôpitaux, plusieurs allèrent tout droit à Vienne s'initier aux secrets de ces nouvelles méthodes d'exploration.

*
* *

Grâce à celles-ci, que de maladies crues incurables, faciles à guérir !

Que je parle d'une seule que toutes les mères de famille devraient connaître et qui devrait obtenir plus de soins que la belle chevelure blonde ou brune de l'enfant.

Le nez est une cheminée qui conduit l'air par aspiration dans les bronches et dans les poumons pour y oxygéner et vivifier le sang. Il faut une intégrité complète de ce tuyau pour que les enfants (l'homme âgé aussi) soient bien portants.

Or, sur le passage de cette cheminée, derrière le voile du palais, et invisible sans le miroir laryngien, existe une glande semblable en tous points aux amygdales classiques : l'*amygdale pharyngienne*.

Elle s'enflamme avec une facilité extraordinaire chez l'enfant et donne alors lieu à des sécrétions qui tombent soit dans les bronches, d'où la bronchite et la pneumonie, soit dans l'estomac où elles dérangent les voies digestives; elles se propagent aussi vers l'oreille interne, causant une surdité parfois incurable; les enfants n'entendent plus alors la voix du maître d'école, ne progressent pas dans leurs études et sont souvent injustement punis.

J'avais fini par poser en axiome que si un enfant tousse et ne « profite » pas, comme on dit à Bruxelles, il faut, dès que la maladie dure au delà de deux semaines, faire examiner le nez et le pharynx par un spécialiste.

A Edimbourg je fus l'hôte de la famille Henderson, dont le chef, beau-père de Muray, depuis directeur du British Museum à Londres, était un richissime armateur à la tête d'une flotte marchande servie par des milliers de marins. Famille de protestants rigides, ayant la dignité un peu solennelle et fière qu'on se figure avoir été celle des anciens Romains, des *cives romani*. Le père priait tout haut avant les repas. Durant ceux-ci on ne parlait jamais qu'un à la fois : pas de brouhaha, pas de chamaillis. Tous soignés, corrects, bien rasés, bien lavés, plutôt par hygiène que par coquetterie.

* * *

J'eus pour client à Bruxelles, Mahmoud (Mahomet) Pacha, beau-frère du sultan, fuyant les périls de sa dangereuse parenté. Comme je lui demandais ce qui me valait cet honneur, il me répondit froid et grave : « Parce qu'on m'a assuré que de vous je ne devais pas redouter « un mauvais café ». La crainte d'un empoisonnement le hantait. Comme malade, ce musulman ne me parut pas différent des autres mortels lamentables.

Circonstance bizarre, on m'offrit une très

grosse somme pour le ramener à Constantinople « parmi les siens » où il serait « bien mieux », m'assurait-on. Le capital devait être déposé dans une banque avant mon départ et touché par moi au retour. Une grande dame que je soignais et qui avait séjourné là-bas, à qui je contai la proposition, me dit : « Attention, docteur ! en fait de sac vous ne verrez que celui où on vous enfermera pour vous jeter dans les eaux bleues du Bosphore. »

* * *

Si toute existence humaine a sa dose d'incidents, tantôt tragiques, tantôt comiques, petits ou grands, il me semble que la mienne en eut assez large part.

Je fus, — ah ! certes, sans mon gré, — un des participants à l'affreuse catastrophe du 3 février 1889 sur le chemin de fer du Luxembourg, dans le site forestier, riant et romantique, de Groenendael, aux confins de Bruxelles. Un train, dont la locomotive sautant des rails alla se télescoper contre la pile d'un viaduc, avec mise en cannelle et en bouillie des premières voitures et de leur contenu : une vingtaine de morts et encore plus de mutilés.

Je vis alors, d'un seul coup, comme horreur, « mieux » que dans les ambulances de Sedan !

C'était un dimanche et le matin. Il faisait beau : oh ! que l'ambiance est indifférente à nos calamités ! J'étais accompagné d'un neveu encore étudiant. Nous causions avec deux Russes de Saint-Pétersbourg, un père et sa fille, arrivés là pour être pris dans le nœud d'un événement terrible alors qu'il y a, ailleurs, tant de place sur la planète.

Quelques balancements, plutôt berçants, de la voiture, puis un coup de tonnerre suivi de craquements fracassants ; une bousculade brutale de nos quatre corps ; un court silence, des cris déchirants ; la cloison d'avant basculant sur nous comme une trappe, les deux tampons-heurtoirs d'un wagon apparaissant par dessus, ronds comme des yeux monstrueux, avec une malle égarée du wagon des bagages ; la portière arrachée ; moi par terre ; les Russes qui passent en me labourant ; mon neveu pris sous la paroi et sous une dame apportée là on ne sait d'où, la tête joue à joue contre la sienne, et gémissant : Mon pauvre monsieur, je vais vous écraser !

Je rampai dehors à la suite des Russes. Je me croyais la colonne vertébrale brisée. Je

remuai violemment les bras et les jambes, pour voir ce qui en était : les journaux, toujours bienveillants, dirent que j'avais « dansé » de joie, au milieu du massacre, en me sentant sain et sauf. Avec une bouillotte pour levier, je dégageai mon neveu ; il avait, plantée dans son pardessus, une longue épingle à chapeau de sa tragique voisine qui déjà râlait la mort.

Ah ! l'étrange Nature ! Il ne lui suffit pas des catastrophes suscitées par l'incohérence des hommes conscients et crus responsables ! Il faut qu'elle y mêle ses forces aveugles et ses hasards féroces, chefs-d'œuvre d'iniquité, de cruauté, avec l'inévitable agrément des détails grotesques ! Vraiment l'idée vient au spectateur indigné de ces lugubres et formidables jeux, que si le Monde est conduit parfois par une volonté supérieure, ailleurs c'est par un crétin ou un brigand !

Acteur imprévu dans ce cataclysme, je me retrouvai à l'instant médecin et chirurgien. Angoissé, et pourtant de sang-froid, j'entrepris le sauvetage possible, avec l'aide de quelques voyageurs : d'autres, effarés, affolés, avaient pris la fuite à travers bois. Des paysans, sur les talus de la tranchée où s'entassaient les épaves, stupéfiés ou stupides, regar-

daient immobiles. Je dus en prendre à la gorge pour les décider à étouffer sous des pelletées de terre l'incendie des débris qui bientôt se déclara, menaçant de rôtir les blessés : on entendait sous un amoncellement aussi haut que le viaduc, l'épouvantable symphonie de leurs plaintes, de leurs clameurs, de leurs gémissements, de leurs appels, sons et instruments affreusement variés d'un infernal orchestre.

Une jeune femme avait été dépouillée de ses vêtements comme par le truc d'une féerie et gisait presque nue, la moitié du corps échaudé horriblement par la vapeur ; sa peau adhérait à mes doigts secourables : je la couvris de mon paletot. Un sergent de la ligne gisait, un mollet et un pied broyés : l'autre bas de jambe, arraché, était à deux pas dans la botte. Adossé contre une valise, un être effrayant, tête nue, les regards vides, le visage sépulcralement blanc, avait la bouche entr'ouverte pour crier et ne criait pas : ses genoux n'étaient plus que des moignons sanglants pareils à des os de boucherie ; les banquettes, en se rapprochant, avaient, de leurs tenailles, rompu le dessous.

Le train sinistré n'avait qu'une boîte de secours démodée. Partout le sang coulait des

artères déchirées. Je fis les ligatures possibles, des ligatures « de fortune » comme les naufragés emploient des mâts de fortune. Plusieurs moururent sur place, exsangues. Les vrais secours n'arrivèrent que plus de deux heures après !

J'ai été décoré, mais pas pour ça, et plus tard.

Bizarre essence humaine ! Quand on s'est échappé d'une catastrophe, abordage en mer, tremblement de terre, bataille, incendie, on regretterait de ne pas y avoir assisté. Est-ce un hommage à la chance dont on se croit alors un privilégié ? On ne souffre plus du malheur de ceux qui y périrent. On est glorieux de ne pas avoir subi leur sort. Les survivants du radeau de la Méduse furent des célébrités. Ils devinrent orgueilleux de l'aventure. En nos âmes, que de pauvreté, de médiocrité alors qu'il y faudrait tant d'humilité !

* * *

J'ai bien connu l'abbé Renard, ce naturaliste qui, sur ses vieux jours, dépouilla la soutane et épousa une institutrice. J'avais soigné longtemps sa mère, brave femme très dévote, que la mort empêcha de connaître la volte-face

« sacrilège » de son fils. Celui-ci avait chez moi, toujours prêtes, une chambre et la table. Son portrait en pied pend dans mon cabinet de travail. On lui a élevé une statue — ah ! bien médiocre ! — aux étangs d'Ixelles, moins peut-être pour le glorifier que pour vexer ceux qui, à tort ou à raison, pensent qu'il eût mieux fait de demeurer dans la dignité de son état.

C'était un homme aimable et conciliant, de belle apparence et stature.

Nous causions science et art. Jamais religion. On peut s'entendre fraternellement sur tout en réservant l'au-delà et l'inconnaissable. Dès qu'il fut marié, il ne revint plus. Il ne vécut, du reste, guère longtemps. Les prêtres dirent que le Ciel l'avait châtié par la mort.

* * *

J'ai aussi été le médecin du fameux baron de Hirsch qui, d'après la légende, s'enrichit prodigieusement dans la construction du réseau des chemins de fer turcs perdus par Langrand-Dumonceau.

Très préoccupé de sa santé (il mourut prématurément), le baron m'emmena à son château de Sint Johann, en Hongrie, magnifique demeure moderne où il recevait son royal et

prodigue emprunteur (je n'en crois rien) le prince de Galles, arrivé là avec une petite cour parmi laquelle se trouvait de ravissantes ladies. Le prince parlait bien le français, l'allemand aussi, et fut, pour moi, presque aussi aimable que pour son supposé banquier. En son honneur furent données des chasses miraculeuses. Huit jours à l'avance, on lâcha dans les champs 12,000 lièvres et 4,000 faisans. Craignant qu'ils ne fussent trop ahuris par le déplacement et le voyage, on avait ordonné aux gardes de tirer dessus « à blanc » pour les rendre sauvages en les épouvantant. Le prince, jobard quoique Anglais, ne revenait pas de l'abondance du gibier du baron qu'il croyait un produit naturel de cette terre de Chanaan. On chassait de dix à cinq heures, avec lunch à midi sous une tente somptueuse. Je mangeais, buvais et canardais comme les autres. Je m'occupais aussi des blessés, pas les bêtes mais les rabatteurs. Ceux-ci, au surplus, semblaient n'être que des bêtes pour ce beau monde d'oisifs et de jouisseurs que le baron soignait comme sa basse-cour. Une vieille femme qui passait attrapa dans ses jupes sordides et ses maigres jambes une volée de plombs. Un garde m'aidait à la panser. — Que serait-il arrivé si elle avait été

tuée, lui dis-je? — Le baron aurait arrangé l'affaire, dit-il, payé. — Combien? — De 30 à 150 florins, ça dépend; plus pour un rabatteur que pour cette vieille bique qui ne vaut plus grand chose.

J'ai soigné des juifs, des catholiques, des orthodoxes, des protestants, des mahométans : pour l'égoïsme et devant la constipation ou la diarrhée tous sont égaux.

Les gardes du baron passaient pour descendre à coups de fusil les braconniers dont on trouvait de temps à autre un cadavre dans les fossés. Avec l'argent on obtient tout ce qu'on souhaite! J'entends : dans ce pays moyenâgeux.

On lui prêtait ce mot à son fils : « Tu es plus noble que moi; tu as pour père un baron tandis que le mien n'était rien du tout. »

*
* *

J'ai assisté aux derniers jours d'Henri Conscience, le chantre en prose de la Campine anversoise, et aux derniers jours d'Hubert Creten, le chantre en prose de la Campine limbourgeoise. Bizarre et triste gémation de chances.

Conscience! C'était en 1883. Il allait mou-

rir, à Bruxelles, au Musée Wiertz dont il était conservateur. Il avait soixante-neuf ans, ce soldat devenu jardinier, puis romancier, auteur de cent œuvres où « il n'y a pas un adultère », si touchantes pour mon cœur flamand et champêtre. Lui-même a dit d'elles :

« Je souhaitais que tous mes livres fussent populaires. J'eus toujours pour pierre de touche l'intelligence et la culture des simples. Je n'ai jamais rien écrit que le peuple ne pût comprendre. Je me suis abstenu de flatter les passions et de parer les vices, de faire les actions mauvaises aimables et séduisantes. Dans mon labeur total on ne rencontre pas une seule intrigue immorale, *pas un seul adultère*. J'ai peint le paysan flamand comme il s'est présenté à moi. Je l'ai vu doux, paisible, religieux, patriarcal, attaché à ses mœurs comme à sa terre. »

Oh ! l'influence bienfaisante qu'il eut, depuis notre indépendance, pour l'éveil des « consciences » rustiques ; la part importante qu'il eut dans la formation de notre « conscience » nationale !

Julius Hoste, son ami et le mien, me conduisit à son lit d'agonie. Ses médecins découragés le délaissaient. Ma main palpant son estomac y sentit une tumeur, grosse comme

un œuf, qui, fermant le pylore, empêchait le passage des aliments. Il mourrait d'inanition. La maladie de Napoléon à Sainte-Hélène. La maladie aussi de mon cher Creten dans sa petite maison d'exil au pauvre village de Weyer, où, sous mes regards désolés,

Celui que j'aimai sur la terre,
Libre, enfin, de toute misère,
Est retourné dans l'Inconnu !

La chirurgie ne connaissait pas encore la gastro-entérostomie, qui, maintenant, réussit à faire communiquer l'estomac avec l'intestin grêle en délaissant le pylore obstrué, admirable opération, praticable grâce à l'antisepsie de Lister dont Pasteur et tout d'abord Schwann, mon génial maître à Liège, furent les initiateurs.

Conscience, les yeux encore pleins d'espoir, m'interrogea anxieusement. Suivant ma coutume, je lui prédis la guérison par des paroles consolatrices, me privant de la prophétie facile de sa mort fatalement prochaine, gloire dont d'autres n'ont pas le courage de se frustrer auprès des malades ou de leurs proches, et que le Destin railleur dément, du reste, fréquemment.

C'est moi qui l'embaumai.

Curieuse révélation. Sa fille m'a dit que, pur prosateur flamand, il écrivait ses œuvres d'abord en français, puis les traduisait dans la douce langue thioise qu'un des nôtres a nommée l'italien du Nord.

*
* *

Ah! si je faisais le dénombrement de tous ceux que j'ai vus guérir ou mourir!

*
* *

Parmi ce mélange de travaux et d'aventures, celles que je dis, celles que je tais (qui n'a sa vie confidentielle extérieure ou intérieure?), professeur, médecin, sédentaire ou voyageur, serein ou soucieux, tantôt dans l'harmonie heureuse d'une pleine santé, tantôt croquant et morose, tourmenté par les uns, caressé par les autres, parfois exalté, parfois découragé, à certains jours proclamant *la bellezza della vita*, à d'autres jours soupirant *de wereld is vol ongeluk*, j'ai vécu! Oui j'ai vécu ma maturité, acceptant les vicissitudes du Sort, comme j'avais vécu ma jeunesse, comme il me reste à vivre mes derniers jours..., et à raconter ce que j'en ai déjà consommé.

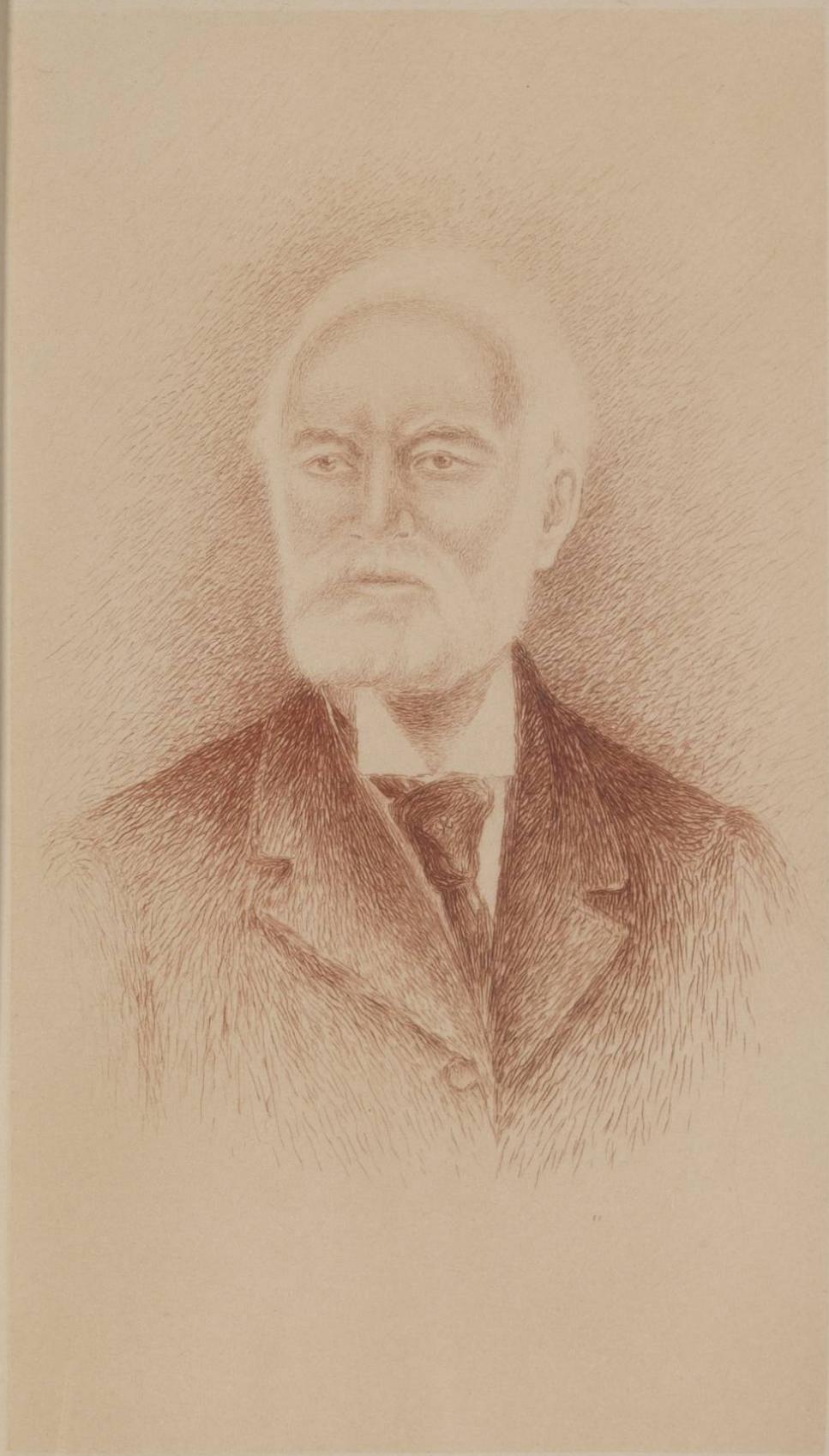


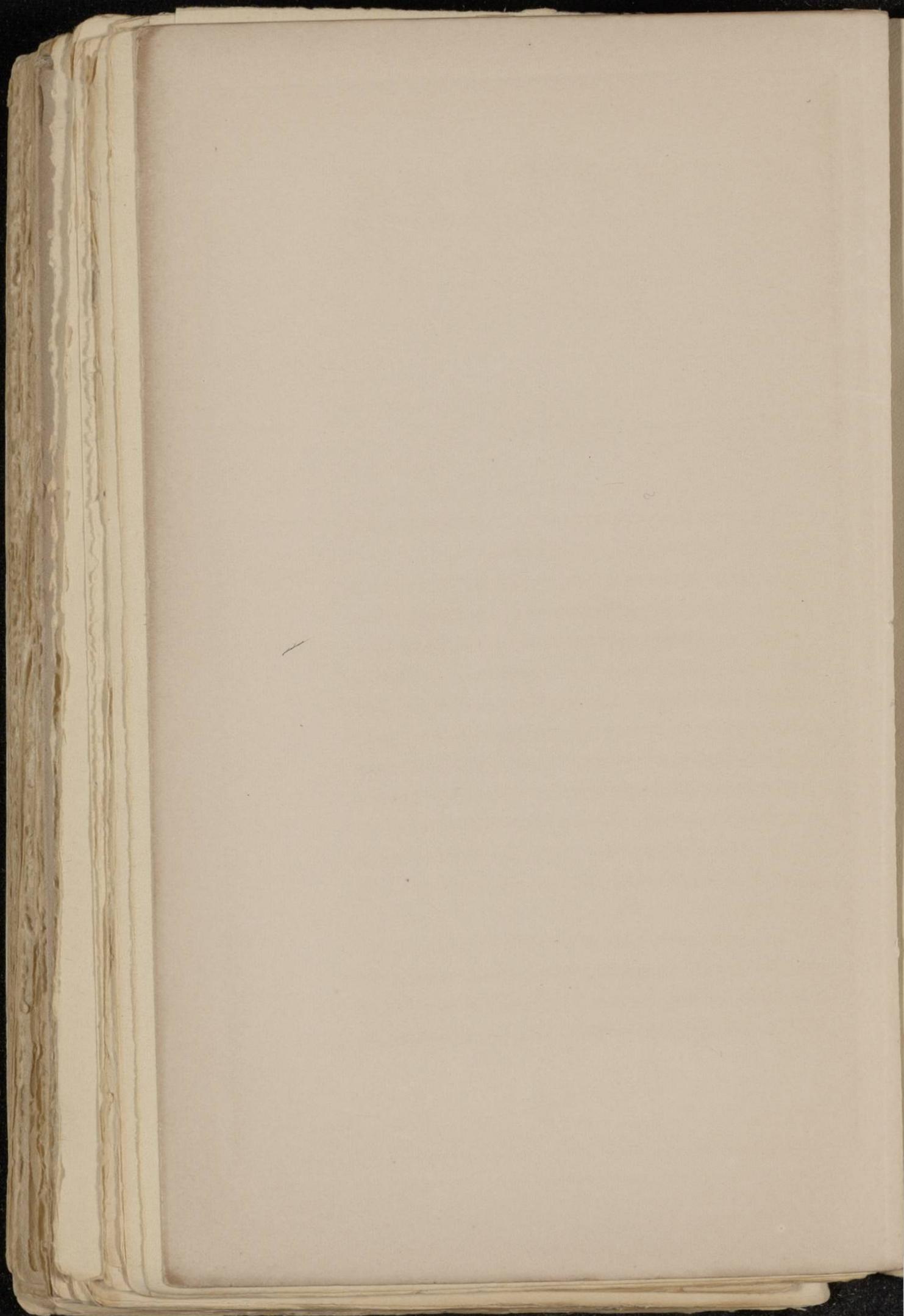
TROISIÈME PARTIE

LA VIEILLESSE

Nec poterit ferrum nec edax abolere vetustas.









III

Il faut bien en finir par la Vieillesse, anti-chambre d'une fin plus complète.

Comme médecin, je la connais, cette fin finale, pour l'avoir fréquentée chez les autres.

Et je sais qu'en général elle est admise sans trop de façons par les malades, comme le terme bienfaisant des souffrances physiques présentes, ou comme l'aboutissement reposant de la *Fatigue de vivre*. C'est alors que dans les cerveaux tourmentés vient cette pensée funèbre : La vie, un accident morose entre deux sommeils infinis. Ou cette autre : Une maladie dont le sommeil soulage, dont la mort délivre.

Car, vraiment, quand arrive le grand âge, on est trop documenté sur le monde et sur les hommes, on en pénètre trop les dessous, pour demeurer invariablement serein et content.

Peut-être que si cela continuait viendrait le dégoût? C'est, apparemment, un des motifs de la mort, le plus raisonnable, le plus compatissant, envers les pauvres diables que nous sommes. Le coup de grâce, « le coup de lance » au crucifié.

L'énorme convention sociale, le mensonge immense qui fait de l'Humanité le centre du Monde, et de l'Homme le roi de la création ! Illusion colossale qu'incessamment dément et bouscule l'impitoyable Nature sans que jamais nous nous lassions d'y croire. Sur elle tout est fondé dans les organisations humaines : les hiérarchies, les pouvoirs, les vanités, les orgueils. Les misérables ramassis que nous sommes, incessamment tyrannisés, martyrisés, écrasés par le jeu des grandes forces inconscientes dont on ne peut préciser ni le fonctionnement, ni le but, se figurent, sans que rien puisse les détromper, que c'est pour eux que l'Univers poursuit sa marche énigmatique et s'arrogent un rang dominateur, alors qu'ils sont pareils à des animalcules infimes perdus dans l'infini. De cette erreur dérisoire et formidable dérivent nos institutions ; elle est à la base de chacune d'elles comme elle est à la base de tous nos sentiments, de toutes nos résolutions, de toutes nos activités. Et

nous apparaissons, ainsi abusés, dans les péri-
péties captieuses et inconsciemment charla-
tanesques d'une comédie gigantesque, d'une
fiction hyperbolique, d'une plaisanterie mon-
strueuse qui, dès qu'on l'entrevoit, enlève à la
vie sa solidité et sa confiance. Oui, dès qu'on
l'entrevoit ! L'entrevoir fut la terrible maladie
mentale de Pascal. Rêveur, je l'écoute :

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni
ce que c'est que le monde, ni que moi-même.
Je suis dans une ignorance terrible de
toutes choses. Je ne sais ce que c'est que
mon corps, que mes sens, que mon âme ; et
cette partie même de moi qui pense ce que
je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-
même, ne se connaît non plus que le reste. Je
vois ces effroyables espaces de l'Univers qui
m'enferment, et je me trouve attaché à un
coin de cette vaste étendue sans savoir pour-
quoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un
autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est
donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt
qu'à un autre de toute l'Eternité qui m'a pré-
cédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois
que des infinités de toutes parts qui m'englou-
tissent comme un atome et comme une ombre
qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout
ce que je connais, c'est que je dois bientôt

mourir, mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter! »

*
* *

Mieux vaut, sans doute, croire aux songes dans lesquels de tout temps s'est bercée l'Humanité dolente et régler sur eux son existence.

Je ne veux apparaître ni trop philosophe, ni trop morose.

Ma vie a été portée par les événements plus que par moi-même et la force capitale de ce charriage fut, je le sens plus que jamais maintenant que je puis mieux apprécier l'ensemble, le développement historique de la Nation rajeunie où je naquis quand elle venait à résurrection.

Je ne fus qu'une cellule dans cet organisme total grandissant et prospérant. Je crois y avoir accompli avec simplicité et probité ma fonction de cellule.

Ainsi firent mes compagnons de nationalité, spécialement ceux qui vinrent à la vie dans les années premières de notre indépendance et dont les survivants peuvent constater, avec étonnement et réconfort, les résultats de cette multiplicité d'efforts issus d'une universelle,

confiante et souvent inconsciente bonne volonté ce qui rend celle-ci plus curieuse encore.

Ils ont vu, et ils ont été chacun pour leur part, — minuscule mais autant nécessaire que chacune des plus petites fonctions d'un nombre est nécessaire pour faire ce nombre, autant que chacun des degrés de chaleur est indispensable pour assurer l'ébullition, — ils ont été les acteurs de ce spectacle presque sans précédent dans les annales humaines.

Notre population doublée. Notre commerce et notre industrie arrivant au cinquième rang dans la statistique des nations, au premier quand on le chiffre par tête. Notre port d'Anvers égalant ceux de Londres, de Liverpool, de Hambourg, de Rotterdam. Bruxelles, la petite ville provinciale, encerclée jadis dans la bague étroite de son octroi, devenue la grosse capitale près d'atteindre sept cent mille habitants, autant que Paris sous Louis XVI. Dans les campagnes, les moindres demeures rebâties. Les populations, jusqu'aux plus humbles, partout bien vêtues. Le pays sillonné par un réseau de routes de tous genres plus serré que n'importe où sur la terre. Les arts reprenant la splendeur d'autrefois. Les sciences s'élevant peu à peu au niveau des nations les plus avancées. Le Congo faisant

de nous la cinquième puissance coloniale du monde, au dépit de la Hollande, qui jadis se consolait de nous avoir perdu en montrant avec orgueil Java, Batavia, son « Insulinde ». La Belgique plus riche, plus grande, plus belle, comme l'ont projetée et voulue ses deux rois.

Cette médecine, cette chirurgie, qui sont mes spécialités, passant, elles aussi, de l'infériorité de l'empirisme et de la subalternisation aux grandes Facultés étrangères, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, à une indépendance et une dignité propres qui leur conquièrent le respect et la renommée ; sorties du piétinement sur place, de la routine servile ; accomplissant cette chose plus difficile peut-être que d'avoir une règle : se débarrasser des règles au moment opportun.

Bref, une ascension et un épanouissement constants, montrant ce que peut, pour un petit peuple d'une énergie et d'une essence qui font penser à celles des premiers temps de la Grèce et de Rome, la liberté retrouvée, l'obéissance à ses instincts historiques, l'abandon aux poussées salutaires de son originalité.

Oui, ce spectacle, il est donné au vieil homme que je suis de le contempler avec joie ; joie partagée par tous ceux qui, nés avec

moi il y a trois quarts de siècle et n'ayant pas été fauchés par la mort, sont aujourd'hui des patriarches et seront bientôt des ancêtres.

* * *

La vieillesse n'a pas une date astronomique, comme les solstices et les équinoxes.

La vie nous y amène lentement par une usure ou, plus exactement, par un ralentissement insensible.

Mais, malgré l'enchevêtrement des longues racines dans le passé et des prolongements dans l'avenir, qui empêchent toute fixation nette et tranchée de ce mélancolique phénomène, l'humanité aime, là comme ailleurs, à préciser par des fixations qui ne sont jamais qu'un mirage.

Je marque le départ de la mienne à la cessation de mon professorat à l'Université Libre de Bruxelles en 1904.

Ce ne fut qu'en apparence volontaire sous la forme polie d'une démission, et je souffris de l'extinction de cette activité spéciale. Oui, je souffris de devoir abandonner la fréquentation de la jeunesse estudiantine qui aimait mon sexagénat.

Mais, comme d'autres qui subirent le même

sort, à qui, comme à moi, pour me servir d'une expression pittoresque, « on fendit l'oreille » avec ou sans à-propos, je commençais à représenter des choses révolues et, malgré mes efforts pour rester au courant et au niveau, je confesse que je sentais se former en mon intimité un arriérisme, non dans la connaissance des progrès de la science médicale que je suivais avec obstination, mais dans la manière de comprendre de mon cerveau et par une gêne à y remplacer les conceptions anciennes, établies en habitude, par des conceptions nouvelles. Mes réflexes cérébraux étaient entravés par leurs accoutumances. Je devenais plus ou moins archaïque.

La rotation de plus en plus rapide des transformations cérébrales et sociales peut justifier de telles mises en réforme.

Il était de règle, même dans l'enseignement libre, de tenir compte de ces inévitabilités et de procéder au remplacement des professeurs par une sorte de « relève » composée d'éléments plus jeunes. On voulait des apporteurs de neuf, et on les voulait neufs comme ce qu'ils apportaient.

Peut-être que les jeunes ambitions ne sont pas sans aider à ce renouvellement qui leur fait place.

Bref, mon tour vint de subir ce régime d'abdication et je l'acceptai sans trop m'en plaindre. C'est étonnant, la facilité humaine à s'adapter moralement à l'inévitable. Cela se fait plus vite et mieux que corporellement. S'il fallait se figurer matériellement notre âme, je dirais qu'elle est en caoutchouc.

*
* *

Un accident y aida comme toujours : « le coup de pouce » du Hasard.

Il s'agit d'une piqûre anatomique. Un chirurgien sans piqûre anatomique est un soldat sans blessure. Cela me vint tard, mais cela me vint. Je maniais, à mon cours, un cerveau « avancé ». Le scalpel aux doigts j'expliquais, je fouillais, je dépeçais cette quasi-pourriture d'où jadis émanait la pensée ailée. Les étudiants se poussaient pour mieux voir. Je fus bousculé et la pointe de l'instrument, infecté de toxines cadavériques et de microbes virulents, pénétra sous un ongle. Insignifiante d'abord, puis phénomènes consécutifs inquiétants. Trois mois d'inactivité et, encore actuellement, des conséquences résiduelles. Ceux qui attendaient que ma place fût vide, eurent beau jeu pour me traiter d'invalides.

J'obtenais de la médecine même la juste récompense de mon dévouement à son service. Le chien mordait la main qui l'avait caressé. Tout cela est tellement dans l'ordre « divin » des choses, que je ne sens pas le besoin de m'en plaindre.

* * *

Me voici maintenant livré à moi-même.

Je reste médecin, je dessers, « à la douce », ma clientèle « de famille ». Parmi le remplissage des banalités, j'y continue la rencontre des types curieux, des cas rares, des épisodes singuliers dont j'ai conté quelques exemples.

J'obtiens, dans ma pratique, la proportion habituelle de succès, d'insuccès, de guérisons, de morts, réglée moins par l'habileté scientifique que par la chance. Le Hasard, bienveillant à ses jours, permet que je sois appelé parfois au moment psychologique où, des confrères ayant échoué à la file, la maladie d'elle-même achève son périple, et on m'attribue la gloire de sa disparition ! J'ordonne les remèdes nouveaux « pendant qu'ils guérissent » et quand la mode est passée, je reviens aux anciens ou à ceux que me suggère ma longue expérience. Je donne mes prescriptions, sans toutefois les écrire sur papier détaché des

lettres de mort, encadré de filets de deuil, comme le faisait étrangement le docteur Crocq. Je recourus plus que jamais, avec l'autorité du vieux praticien que je suis, à la cure morale des paroles réconfortantes et à leur suggestion fraternelle, si efficaces sur les âmes faibles, qui sont la majorité, paroles qu'implorent si humblement les regards de ceux qui souffrent. Si je conseille le régime honnête de la sobriété mesurée, je me garde des rigueurs de l'absolutisme sectaire dont le moindre inconvénient est la rupture périlleuse des habitudes ataviques de notre corporalité. Oh! les végétariens! Oh! les Bons Templiers! J'ai dû en ramener plus d'un, qui s'en allait en dérive, au banal beefsteack et au bourgogne de ses pères. Si une réforme en cela est possible, sur combien de générations faudra-t-il qu'on l'échelonne? *Natura non facit saltum*. Moi-même, alors que, surmené par mes travaux universitaires, je végétais, maigrissais et languissais, pris dans la désolante nonchalance d'une circulation sanguine ralentie et appauvrie qui me donnait l'impression d'une constante fatigue, même au réveil, je fus médicamenté, avec succès, par un de mes malades, le bon prince Charles d'Arenberg, oncle du duc actuel. Il m'envoya un panier de

Tokay vénérable et considérable, en me faisant promettre d'en boire tous les jours. Le client soulagea le médecin. Plus d'une fois des malades me suggérèrent d'excellents avis. Il faut être attentif à leurs rêvasseries. L'instinct parfois les inspire, comme les animaux.

* * *

Mais je regrette la consigne salubre des cours à heures fixes. Je suis sevré de l'activité invigorante des leçons et des rumeurs excitantes parmi les auditoires d'amphithéâtre qui me donnaient une sorte d'éloquence. C'est que je crois à la contagion de la jeunesse; comme on doit croire à la contagion de la maladie, on peut croire à celle de la santé.

Je suis célibataire. J'habite depuis environ vingt-cinq ans une grande maison boulevard de Waterloo, de cette architecture plate, symétrique, linéaire qui sévissait chez nous vers la fin du régime hollandais et qu'on nommait, pour sa régularité bête, « fer à gaufres ». Mon jardin est riant. Il s'y trouve des arbres et des glycines que j'ai plantés moi-même. La situation est agréable : j'ai devant mes fenêtres la sextuple rangée des ormes du boulevard. Derrière, le grand air du vaste parc

historique de l'hôtel palatin des d'Arenberg. Quelques parents, quelques amis, quelques collègues me fréquentent et je les fréquente, sans trop de malentendus et sans aucune querelle. Une « bonne » sorte de gouvernante-ménagère, suffisamment aimable, d'âge cano- nique, qui connaît mes vertus et mes imper- fections, mes manies et mes fantaisies, soigne mon intérieur et mes petites misères. Ma demeure est confortablement meublée, ma cave aussi, d'acquisitions personnelles et de souvenirs offerts par les malades, — ou par leurs héritiers... reconnaissants. Ma santé est satisfaisante : je n'ai abusé de rien quoique ayant goûté à beaucoup. Je vois grandir en renommée et en science, prospérer en fortune et en honneurs plusieurs de mes anciens élèves, « qui valent mieux que moi par cela qu'ils viennent après moi ». Ils me restent fidèles et visitent ma retraite.

Je me sens un peu seul quand même et, parfois, je songe que j'aurais peut-être mieux fait de convoler en « justes noces », de suivre le principe supérieur de la sagesse vulgaire : FAIRE COMME LES AUTRES! Mais j'ai vu, je vois encore, tant d'ennuis et de gros chagrins déri- vant du mariage et de la paternité, que je me console aisément.

J'ai des ressources et même des économies. J'ai pu soutenir les miens, conserver dans la famille la ferme où je suis né. J'ai pu aider mon Père qui a fini par croire que je signifiais quelque chose. Ah! qu'il est difficile de se faire accepter par les siens! Il me donna même cette preuve inespérée de confiance de se laisser opérer par moi d'un épithéliome, tumeur rongeante qui envahissait la tempe. Ce fut la revanche de la chirurgie sur le commerce. Je suis décoré, même d'ordres exotiques, et, chose plutôt rare, il me semble que je l'ai mérité! On m'estime. J'ai un nom. On me trouve bon médecin, remarquablement dévoué, essentiellement serviable, de science simple et sûre, de bonhomie affectueuse, toujours prêt de jour et de nuit comme au beau temps de mes trente ans. Du moins, on me le dit et, quoique modeste, je sens qu'on dit vrai. Je me suis adonné au billard et j'ai la satisfaction ingénue d'y être adroit et d'y battre mes amis.

* * *

Je continue à rester à l'écart des luttes et des convoitises politiques, je n'ai jamais été ni candidat, ni élu, sans pourtant, me désintéresser des préoccupations et des devoirs de

citoyen d'un pays libre. J'ai regardé, j'ai jugé suivant mes moyens, j'ai agi suivant mes prédilections. Je ne suis pas sorti des instincts qui paraissent ceux de notre petite nation : aimer qu'on gouverne en conciliant, laisser à chacun sa part, maintenir un raisonnable équilibre social, se garder d'enseigner, comme ailleurs on le fait dès l'école, une doctrine à détester plutôt qu'une doctrine à aimer, s'abstenir de désigner des catégories de compatriotes à haïr plutôt que des catégories avec lesquelles fraterniser. Je ressens ataviquement, comme presque tous les vrais Belges, l'horreur des tyrannies individuelles ou collectives. Fixé sur quelques convictions qui me sont personnelles, je suis tolérant et indulgent pour celles des autres.

*
* *

Je possède ainsi ce qu'il faut pour réaliser, dans mes jours déclinants, cette approximation de tranquillité et de bonheur qu'on atteint rarement et que, malgré ses désirs, ne parvient jamais à dépasser l'infirmité humaine.

Aussi, je ne me reconnais nullement dans le portrait, — littéraire il est vrai; il faut beaucoup pardonner à la littérature, — que

Boileau, célibataire comme moi, a fait du vieillard, au cours de son Art poétique, panaché de si bons et de si médiocres vers :

La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;
Toujours plaint le présent et vante le passé.
Inhabile aux plaisirs, dont la jeunesse abuse
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Nous déclamions ironiquement ce sixain, Hubert Creten et moi, *a long time ago*, quand j'étais son jeune élève et lui mon jeune maître ; l'un et l'autre si loin, si loin alors, des jours crépusculaires où je suis entré maintenant, qu'ils nous semblaient ne devoir jamais venir !

Je pense plutôt à une autre figuration de la vie, bien flamande et de chez nous celle-là, que je n'ai pas réalisée dans ses détails concrets, mais où circule en sève un sentiment de douceur, d'humanité et de paix, mélangé de bien-être, de dévotion et de vision pratique, mieux en rapport avec mon intimité profonde de Belge, de Flamand, de rustique simple et aisément tendre.

C'est le sonnet fameux, cadencé au XVI^e siècle par Plantin à Anvers, resté dans nos tra-

ditions et dont l'esprit familial suspend encore la belle réimpression typographique, en caractères et avec fleuron du temps, à la muraille de maints foyers domestiques dans nos bonnes provinces :

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorants ;
Des fruits, d'excellents vins, peu de train, peu d'en-
Posséder seul, sans bruit, une femme fidèle. [fants,
N'avoir dettes, amours, ni procès, ni querelles,
Ni de partage à faire avec ses parents.
Se contenter de peu, n'attendre rien des grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle.
Vivre avec franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Dompter ses passions, les rendre obéissantes.
Se sentir l'esprit libre et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

Oh ! le savoureux pot-pourri de mysticisme, de religiosité, de positivisme, de sensualité bourgeoise, de noblesse et de vulgarité ! Quel significatif échantillon de notre Psychologie nationale, amie de l'aisance et de la moyenne mesure. *Houdt middelmate* était la devise inscrite à Saint-Josse-ten-Noode sur la maison, maintenant démolie, de notre vieux poète Hauwaert.

Combien j'aime ces riens qui relient au sol et aux traditions du pays natal ! Qui, à cet égard, n'est pas, chez nous, plus ou moins Folkloriste ? Peut-être ces impressions de rattachement deviennent-elles plus fortes à l'âge où approche l'heure de les quitter pour toujours.

* * *

Plus rien d'excentrique pour moi depuis qu'a commencé cette dernière période.

Un déroulement monotone et pacifique.

C'est bien le soir de la vie où les réactions nerveuses vibrent moins aux chocs de l'ambiance ; où l'on devient plus indulgent pour les autres, où l'on considère les inévitables mystifications du Destin sous leur aspect comique plutôt que sous leur aspect méchant ; où les sens, un à un, deviennent pareils à des lampes dont diminue l'huile et dont pâlit la flamme. L'odorat qui commence à mal renseigner sur le parfum des fleurs si enivrant dans l'adolescence ; le goût sur la qualité des bons vins

aux sucs puissants et doux, au coloris magique.

Et d'autres départs sournois des aptitudes vitales, comme d'amis qui vous trahissent silencieusement.

Là sont, pour les vieillards, les vrais épisodes dramatiques, autrement impressionnants que ceux qui les atteignent du dehors.

*
* *

Pour ma faiblesse de vieux garçon, à la chevelure et à la barbe blanches, il y eut pourtant un événement qui, pendant six semaines, m'empêcha de dormir ! Puis-je le raconter, en sa puérité comme un témoignage des proportions que prennent les petites circonstances pour les nains que tous nous sommes. Une tragédie, un cataclysme à Lilliput !

Je parlais plus haut d'une « bonne ». Elle était chez moi depuis trente-sept ans, sans faillir. Je lui appliquais pompeusement la superbe épithète de Baudelaire : La servante au grand cœur !

Or, un vilain jour, elle me planta là pour des vétilles indémêlables où il était question de sa fille, de sa cuisine, de ses varices et... de mon mauvais caractère. Encore une de ces farces de la Destinée, une espièglerie, si l'on veut, mais cruelle.

A l'âge que j'avais ! Oh ! la crise des domestiques, qui tout à coup resurgissait pour moi comme pour le commun des maîtres ! Je

croyais l'avoir bouclée depuis qu'un soir, rentrant de voyage à l'improviste, j'avais trouvé chez moi toute une tablée, buvant mon champagne; la jeune cuisinière alors à mon service, après le premier coup de surprise, avec une impudence comique, me présenta celui qu'elle nomma « son futur ». C'était un employé de l'Hôtel de Ville! Il crut honorable de me promettre solennellement la restitution des vins gaspillés. Je mis toute la bande à la porte et suis encore à attendre la compensation promise par ce « bonnard ».

Mais revenons à ma vieille. On remplace facilement sa femme, mais un cordon bleu! Son action était détestable et fut même apparue hideuse à ma naïveté exaspérée, si elle n'avait eu à craindre d'être rayée de mon testament, ce qui, pourtant, ne la fit pas reculer et mit ainsi un vernis de noblesse sur son extravagante incartade.

Je dus m'appliquer, mal qualifié pour une pareille besogne, à réparer tant bien que mal le trou causé par cette désertion inconvenante.

Plusieurs grands hommes, exposés au même redoutable déboire, ont préféré le conjurer en faisant héroïquement de leur cuisinière leur épouse. D'autres sont parvenus à faire de

leur épouse une parfaite cuisinière. Tout cela est moins extravagant ou plus sage qu'il ne paraît. Pour soi, pour ses amis, une bonne table est un centre attractif excellent de distraction et de causerie. Cela retient au logis et y ramène. L'éducation de nos filles devrait le comprendre et y procéder. Que de fois, encore maintenant et malgré mon estomac vieux comme moi, autour de plats délicats et de vins choisis je goûte, durant quelques heures sereines, le mélange si humain de la sensualité gastronomique et de l'intellectualité.

Pour un chaud partisan du spiritualisme,
C'est une chose, hélas! faite pour consterner
Que l'effet que sur l'homme opère un bon diner.
Quel appoint cela donne au matérialisme!
Notre âme, j'en conviens, peut vibrer à l'aspect
D'une grande action ou d'un beau paysage.
Mais je n'en dis pas moins, malgré tout le respect
Qu'en écrivain prudent je devrais à l'usage,
Qu'un bon plat arrosé d'un vin non contrefait
Au fond de l'estomac, produit le même effet.

Je cite beaucoup. C'est que je suis à l'âge des réminiscences. Le vieillard regarde peu en avant, beaucoup en arrière. Le pays des souvenirs est pour lui plus vaste et plus riche que celui des espérances.

Passons! *De minimis non curat scriptor.*

Cette aventurette fut bien un trait de « La vie dérisoire », titre pour une comédie qui eut pu tenter Ibsen.

* * *

Parfois, comme le lièvre qui retourne au gîte, je transporte pour un jour, ou quelques jours, ma vieille anatomie là-bas en Campine, à mon village. M'attire-t-il pour que j'y meure, de même que j'y suis né, et que ma dépouille enrichisse de ses résidus fertilisants ma terre natale ?

Je revois la ferme des Trois Rois, son portail, l'inscription familiale qui la surmonte, avec sa date bientôt deux fois centenaire que chaque an qui s'écoule alourdit d'une unité. Mon unique belle-sœur, vieille autant que moi, y habite. Je chemine lent et méditant, par les chemins, par les sentiers

où toute ma jeunesse
Comme un essaim d'oiseaux monte au bruit de mes pas.

Que de changements ! Ils ont disparu les toits de chaume sur lesquels, suivant l'usage du pays, paresseusement s'étaient étalés des pampres et des joubarbes, les *donderbloemen*, ornant l'humble édifice du gros pompon de leurs feuilles grasses préservatrices des coups de foudre.

Partout la tuile ou l'ardoise. Partout les fenêtres spacieuses aux grandes vitres qui, jadis, étaient de luxueuses raretés. Le soir, dans les ombres, au lieu d'une vacillante chandelle, des lampes à pétrole éclatantes et leur rayonnement dans l'obscurité des chambres paisibles. Il y a un bureau de poste, le télégraphe, le téléphone. Il y a un hôtel de ville moderne de style flamand renaissance. Les routes sont pavées ou macadamisées. Un tram à vapeur circule de Maeseyck à Maastricht sur le Napoléon Steenweg, autrefois si rêveusement solitaire. Plus de fumiers odorants bourdonnant de mouches devant les seuils. La propreté, l'aisance engageantes, mais sans le pittoresque du délabrement et de la franche rusticité. La population a doublé. Les illettrés disparaissent, les paysans s'associent pour le lait, pour les fromages, pour le beurre.

Le suffrage universel fonctionne.

Hélas ! un groupe charbonnier a récemment acheté un gros lot des bruyères qui reposent au pied de la Dorsale. On va creuser des puits de mine, élever les échafaudages piranésiques compliqués et sombres d'une exploitation, et bâtir des corons où s'entassera, noire, la multitude ouvrière. La poésie champêtre idyllique fera place à la poésie industrielle tragique qui

n'est pas encore suffisamment dans nos fibres. Le ciel sera obscurci par le défilé belliqueux des fumées vomies par les minarets des hautes cheminées. Les phares électriques feront concurrence aux étoiles !

Je reviens de là, mélancolique et résigné. Je sens que je deviens errant dans ce monde prodigieusement transformé, et que maintenant ma fonction principale est de n'être plus qu'un oncle à héritage.

* *
* *

Et ainsi je suis dans l'attente.

Je me rends compte que le dénouement est proche. Médecin, sachant à peu près mon état physiologique et les tares de ma corporalité, je puis présager ce qui amènera la crise, ce qu'elle sera et même comment je m'y comporterai. J'en ai vu tant d'autres qui, sans s'en douter, me firent assister à des répétitions de la pièce et de mon rôle. Aussi, puis-je m'appliquer la rêveuse réflexion de La Fontaine :

La mort ne surprend pas le Sage,
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.

Mais suis-je un Sage ?

Je pense, parfois, irrésistiblement, à ce qu'il y a après ! Vaguement, comme à un problème indéchiffrable dont on ne peut se défendre, mais dont on sent la solution au-dessus de nos mentalités insuffisantes et de nos instruments si rudimentaires encore malgré leur ingéniosité ! Homme de ces temps contemporains où, autour de moi, s'effritent les croyances religieuses chrétiennes, où leurs belles fêtes et leurs puissantes consolations se démodent, les ayant vues disparaître de ma conscience, jadis si ingénument pieuse, sans que j'aie fait un effort pour les supprimer, sans que j'aie éprouvé la moindre haine contre leurs dogmes et leurs légendes, j'ai une tendance amère au scepticisme sur les énigmes troublantes que sont la mort, la vie future, l'immortalité de l'âme.

Je n'ose rien affirmer, que ce soit par raison scientifique ou plutôt, apparemment, par effet du long atavisme de foi dont le reste est encore tenace en moi. Nous avons sur nos bottes les poussières des chemins parcourus par nos pères.

Cette incertitude relativement à des visions aussi graves, sans que cet état de doute nous émeuve jusqu'à l'angoisse, est certes, bizarre ; mais on peut être reconnaissant à la Destinée

de nous en accorder le calme approximatif, puisque sinon le poids de ces ignorances pourrait être trop lourd.

*
* *

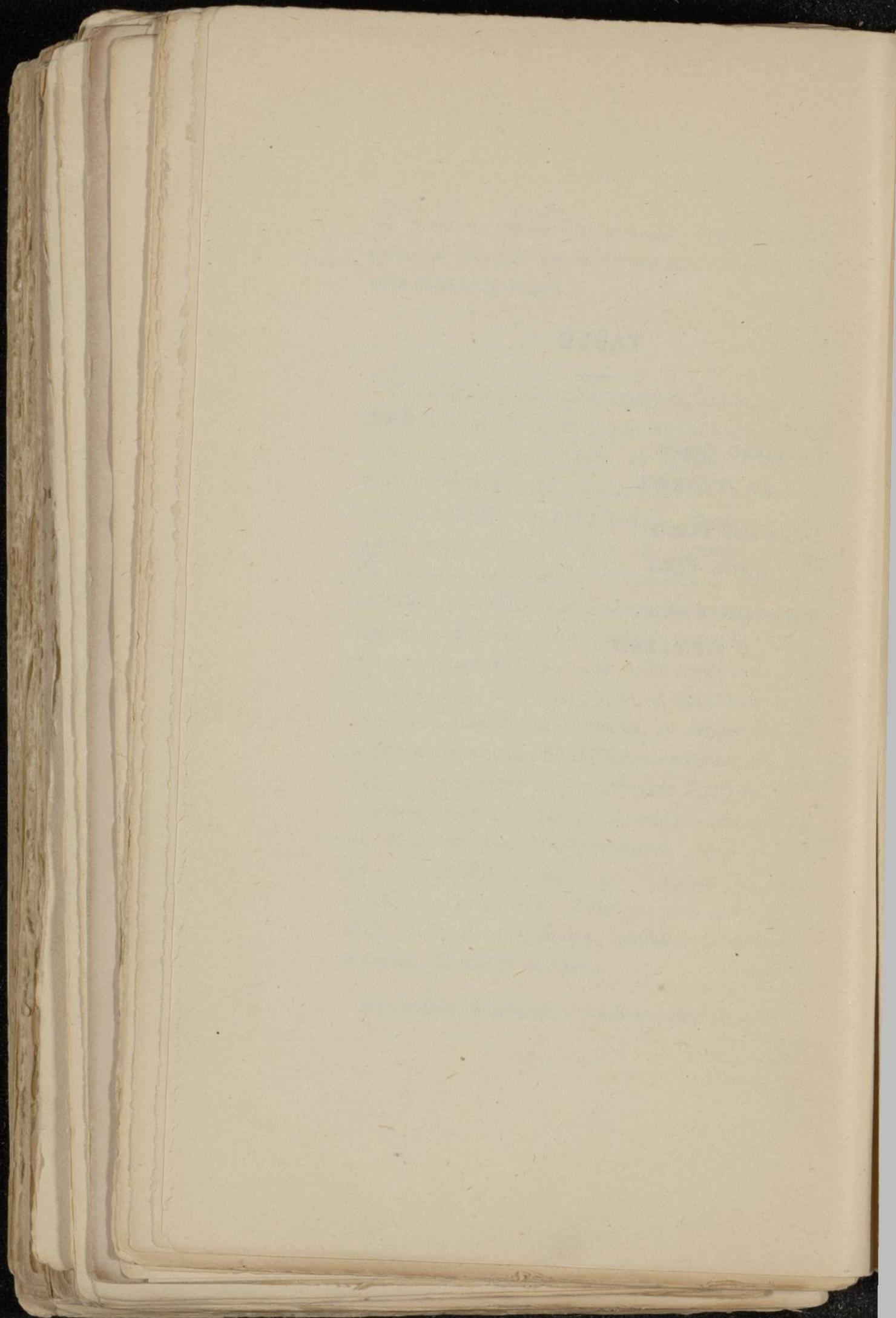
C'est dans cette paix relative, mais un peu lugubre tout de même, que s'achève la vie du petit paysan campinois, né là-bas, dans un village écarté il y aura bientôt soixante-quinze années; du petit Belge, officier secondaire mais fervent dans la grande armée de ses compatriotes, — médecins, avocats, artistes, prêtres, ingénieurs, industriels, négociants, ouvriers, — soldats sociaux de toutes les armes et de tous les uniformes qui ont marché d'un pas énergique et opiniâtre à la conquête des biens moraux et matériels où leur Patrie a pris une figure si caractéristique dans la grandiose assemblée des Peuples.

Fasse le Destin que plus rien ne menace et ne détruise son indépendance. Que ni de France, ni d'Allemagne ne viennent la conquête et l'annexion. Puissent ses habitants être toujours originaux, probes, laborieux, simples, heureux et libres !

Bruxelles, septembre 1908-février 1909.

TABLE

	Pages.
PREMIÈRE PARTIE.	
<i>LA JEUNESSE</i>	I
DEUXIÈME PARTIE.	
<i>L'AGE VIRIL</i>	99
TROISIÈME PARTIE.	
<i>LA VIEILLESSE</i>	195



EDMOND PICARD

ŒUVRES BIOGRAPHIQUES

LÉON CLADEL EN BELGIQUE

CONFITEOR (SOUVENIRS PERSONNELS)

THÉODORE HAUBEN (UNE VIE BELGE AU XIX^e SIÈCLE)

LE DOCTEUR GUSTAVE LE BON

PORTRAITS

DANS LE « JOURNAL DES TRIBUNAUX »

Le Premier Président DE PRELLE DE LA NIEPPE, 1887, 17 avril. — DE L'EAU D'ANDRIMONT, 1884, 3 août.
— LOUIS LECLERCQ, 1888, 18 janvier. — MATHIAS COLMANT, 1888, 6 décembre. — PIERRE VAN HUMBEEK, 1890, 10 juillet — ALEXANDRE DE BURLET, 1891, 22 mars.
— ALPHONSE DE BECKER, 1895, 5 décembre. — XAVIER OLIN, 1899, 2 février.

DANS « L'ART MODERNE »

HENRI OLIN, 1881, p. 38. — HIPPOLYTE BOULENGER, 1881, p. 145. — OCTAVE PIRMEZ, 1883, p. 140. — BASTIEN LEPAGE, 1885, p. 2. — LOUIS DUBOIS, 1886, p. 17. — LOUIS GALLAIT, 1887, p. 377. — ANTOINE CLESSE, 1889, p. 84. — ARTHUR STEVENS, 1890, p. 297. — LÉON CLADEL, 1892, p. 233. — VICTOR ARNOULD, 1894, p. 17; 1897, p. 89.

— JEAN PORTAELS, 1895, p. 41. — ALEXANDRE DUMAS fils, 1895, p. 377. — FRANCIS NAUTET, 1896, p. 83. — ALFRED VERWÉE, 1896, p. 113. — ERNESTO ROSSI, 1896, p. 185. — EDMOND DE GONCOURT, 1896, p. 225. — STÉPHANE MALLARMÉ, 1898, p. 199. — FÉLICIEN ROPS, 1898, p. 275. — ALPHONSE DAUDET, 1898, p. 415. — FRANCISQUE SARCEY, 1899, p. 175. — GEORGES RODENBACH, 1899, p. 2. — HENRI BECQUE, 1899, p. 182. — THÉODORE BARON, 1899, p. 301.

DANS « LE PEUPLE »

FRÈRE-ORBAN, 3 janvier 1896. — JEAN VOLDERS, 14 mai 1896. — JULES LE JEUNE, 21 juin 1900. — JULES BARA, 28 juin 1900. — LÉON VANDERKINDERE, 26 janvier 1897. — GEORGE SAND, 10 juillet 1904.

DANS « PRO ARTE » (Brux., F. LARCIER, 1886)

HENRI CONSCIENCE, p. 259. — GEORGES EEKHOUD, p. 267. — ÉMILE VERHAEREN, p. 281.

BROCHURES

JULES TARLIER, 1873. — GEORGES VERHAEGEN, 1875. — GEORGES GHEUDE, 1880.

DES PRESSES

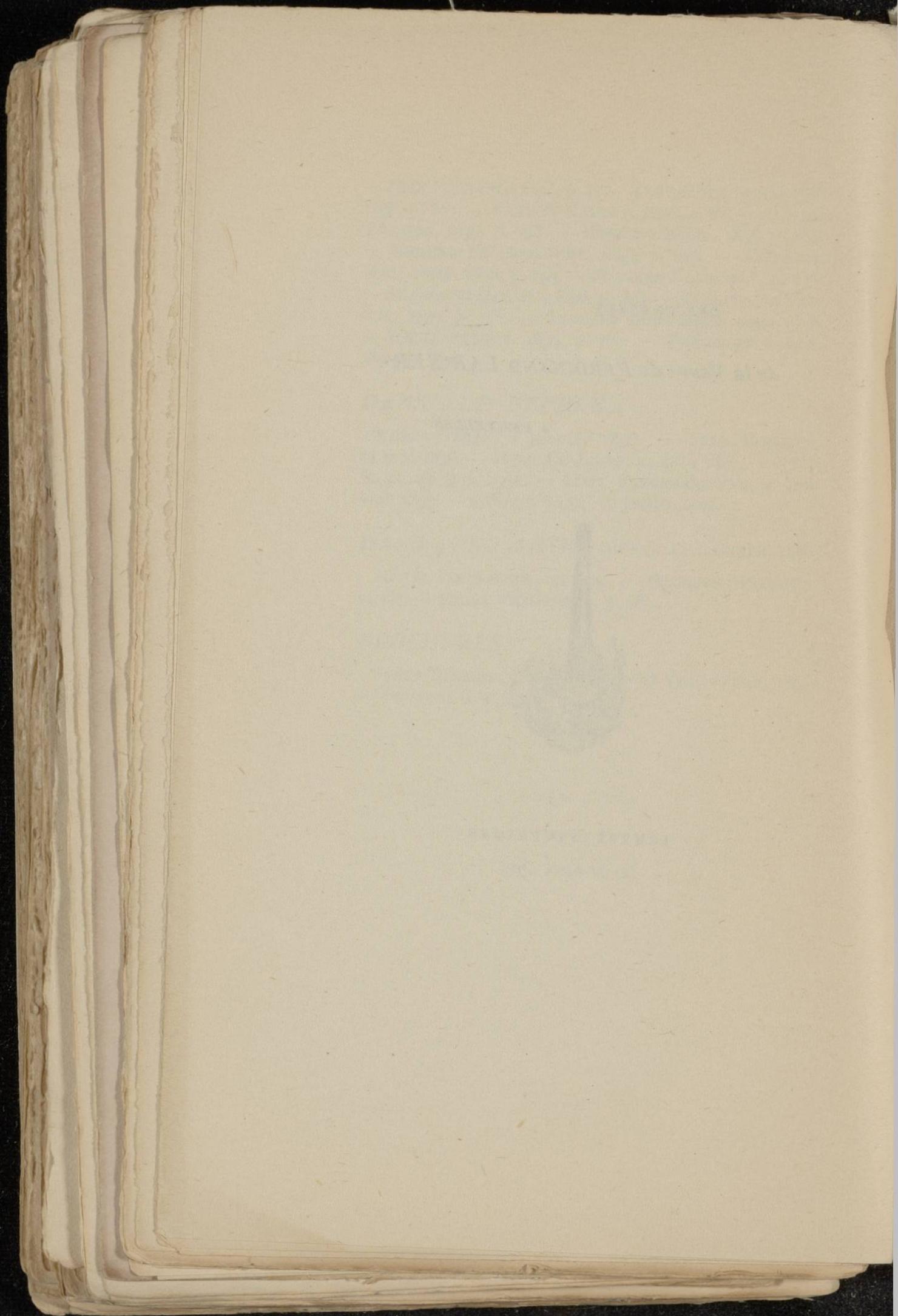
de la *Veuve de* FERDINAND LARCIER

A BRUXELLES



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 1^{er} mars 1909.



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

